

La Revue Populaire

Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

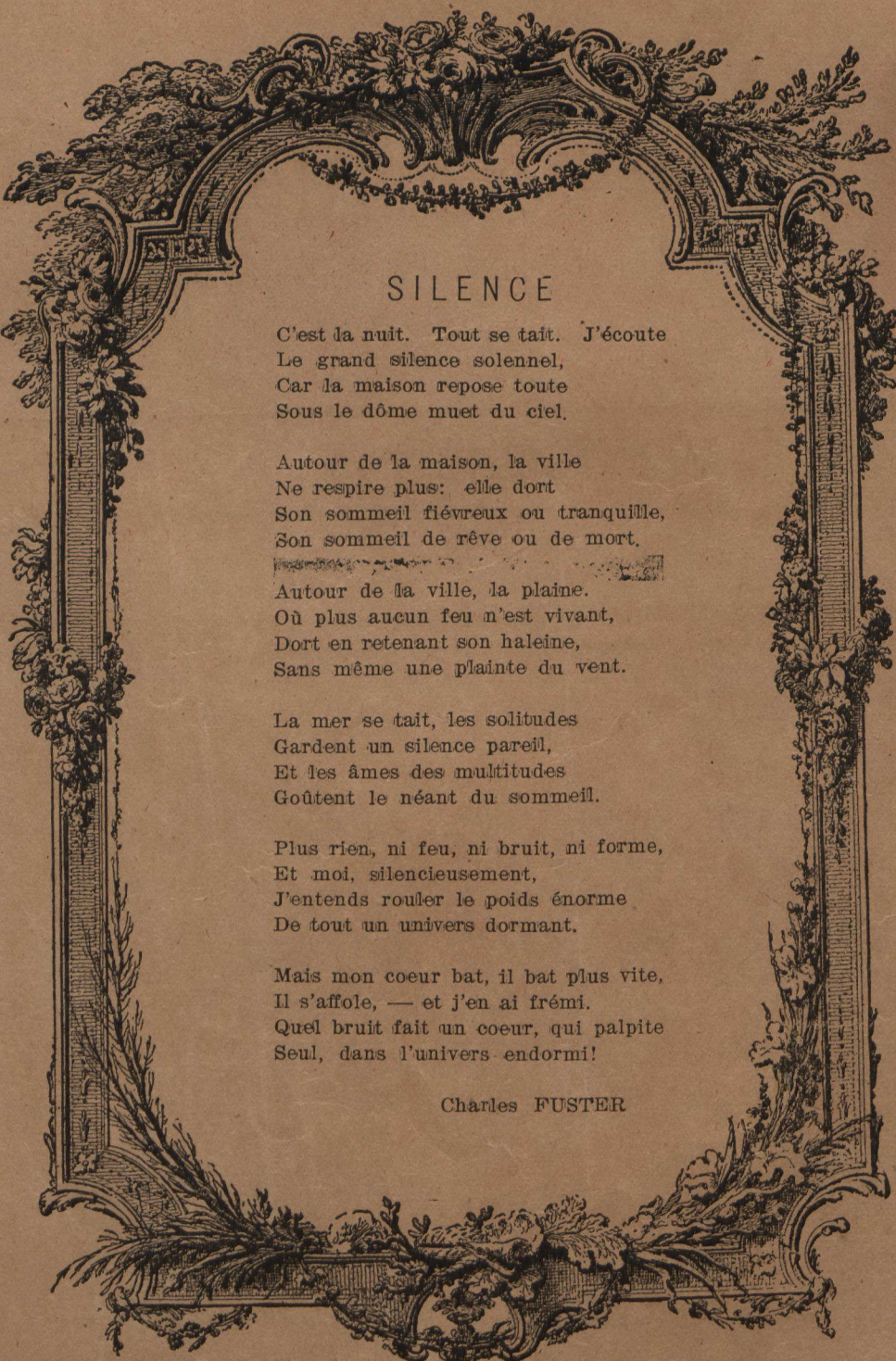
13e Année, No 9

SEPTEMBRE 1920

PRIX: 20 CENTS



Le jeu de "Base-Ball" à la maison. (Voir page 136.)



SILENCE

C'est la nuit. Tout se tait. J'écoute
Le grand silence solennel,
Car la maison repose toute
Sous le dôme muet du ciel.

Autour de la maison, la ville
Ne respire plus: elle dort
Son sommeil fiévreux ou tranquille,
Son sommeil de rêve ou de mort.

Autour de la ville, la plaine.
Où plus aucun feu n'est vivant,
Dort en retenant son haleine,
Sans même une plainte du vent.

La mer se tait, les solitudes
Gardent un silence pareil,
Et les âmes des multitudes
Goûtent le néant du sommeil.

Plus rien, ni feu, ni bruit, ni forme,
Et moi, silencieusement,
J'entends rouler le poids énorme
De tout un univers dormant.

Mais mon cœur bat, il bat plus vite,
Il s'affole, — et j'en ai frémi.
Quel bruit fait un cœur, qui palpite
Seul, dans l'univers endormi!

Charles FUSTER

DANS TOUTES LES FAMILLES CANADIENNES,
DEVRAIT SE TROUVER

LA REVUE POPULAIRE

Magazine littéraire illustré mensuel

Chaque volume procure de bonnes heures qui délassent
l'esprit tout en le meublant de connaissances utiles

20 cents le numéro chez tous les dépositaires

POIRIER, BESSETTE & Cie.,
131, rue Cadieux,
Montréal

LE SEUL MAGAZINE EN LANGUE FRANÇAISE, SUR CE
CONTINENT, CONSACRE AU CINEMA

LE PANORAMA

Contient: Une grande quantité d'articles et de
renseignements sur les actrices et acteurs;

RETENEZ-LE DES MAINTENANT

25 cents le numéro chez tous les dépositaires

POIRIER & Cie., édit.-prop.,
131, rue Cadieux,
Montréal

Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal

La Revue Populaire

Vol. 13, No 9

Montréal, Septembre 1920

ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Montréal et banlieue excepté

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,
MONTREAL.

131 rue Cadieux.

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de chaque
mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

LA RENTREE DES CLASSES--SEPTEMBRE

Il en est qui trouvent ça triste de voir la jeunesse reprendre le chemin de l'école et des études, après les gais ébats de vacances. Il faut pourtant que chaque chose ait lieu en son temps, et qu'après le repos et les plaisirs vienne le temps du travail ou des punitions, pour les fainéants.

Les punitions, les fainéants! Deux mots bien désagréables qu'on rencontrerait bien moins souvent, j'en suis sûr, si la plupart de nos éducateurs savaient mieux prendre leurs élèves.

"C'est une bien vilaine habitude qu'on a prise dans le passé, me disait dernièrement le plus grand de nos artistes, parvenu à la gloire, oui, une bien mauvaise habitude que de ne vouloir assouplir des caractères jeunes que par la crainte d'un châtement ou le mirage d'une récompense. Comme il serait mieux de faire comprendre aux jeunes écoliers que le bien porte en lui-même sa récompense, et le mal son châtement, comme cela serait plus digne et noble pour eux, s'ils pouvaient se dire souvent: si vous me voyez glorieux aujourd'hui, c'est parce que j'ai fait quelque chose que je sais être très bien, ou bien, je suis tout attristé et confus parce que je ne rends compte d'avoir agi contre ma conscience!"

Je comprends qu'il se rencontre parfois certains caractères tellement indociles qu'il faut bien mettre une sanction à leurs agissements, mais, ils sont après tout, l'exception. L'enfant peut être espiègle, même turbulent par tempérament, mais il a au fond de lui-même une forte dose de fierté en puissance, et lorsqu'on le considère comme un être raisonnable, en s'adressant à son jugement et à son entendement, on obtient de lui des actes qui étonnent.

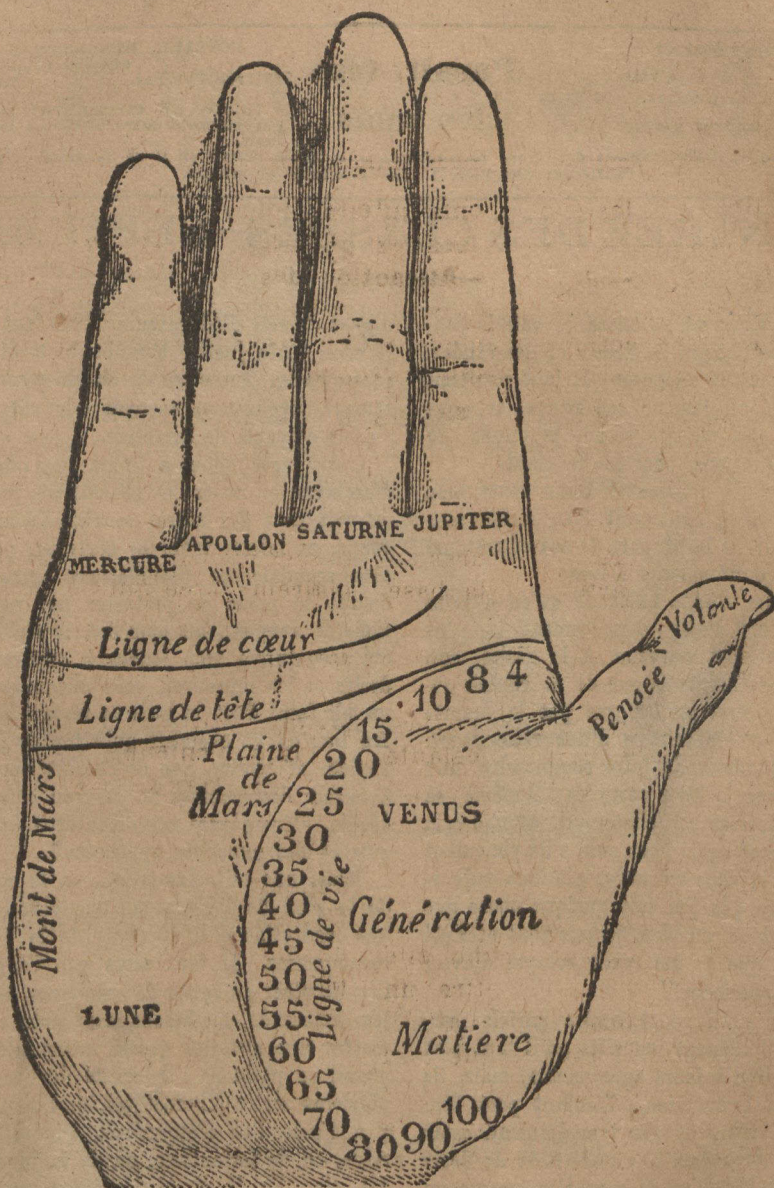
Il y a des éducateurs trop absolus avec leur idée de discipline. Combien n'en ai-je pas entendu me dire qu'un enfant doit être soumis et obéissant même en face de commandements injustes. Ceux qui pensent de la sorte ne sont que des ânes in-

dignes du rôle d'éducateurs. Il ne faut pas fausser le sens de la justice chez l'enfant, et il faut au contraire lui permettre de réclamer son droit hautement, lorsqu'on s'aperçoit que cet enfant est sincère et noble de caractère.

C'est parce qu'on a formé trop de valets et d'esclaves, au cours des générations passées, qu'on en voit tant des nôtres courber l'échine sous les coups, se laisser taxer et surtaxer, permettre les plus scandaleuses dilapidations, sans même se donner la peine de protester par un vote unanime et vengeur, au jour du scrutin. Pour avoir été accoutumés trop jeunes à endurer les passe-droits et les injustices, sans murmurer, on a pris un pli fatal dont la race se ressent par la suite. Au lieu de ne chercher qu'à former des moutons timides et dociles, que ne cherche-t-on pas plutôt à former des hommes au cerveau entreprenant et décidé, d'énergiques revendicateurs des droits acquis et des minorités opprimées?

Mais, une telle formation, on le conçoit, exige de la part de l'éducateur une vision plus large, une conception plus adéquate de la Vie et de ses contingences. Il faut alors que l'éducateur, au lieu de poser au tyran de ses élèves, sache se faire leur camarade, au besoin, sans pour cela compromettre une autorité quand même nécessaire. Et, quand on parle de l'indocilité de l'enfant, il y a plusieurs sortes d'indocilités, ne l'oublions pas: il y a l'indocilité d'étourderie, l'indocilité de paresse, ou de forfanterie, ou de taquinerie ou d'essai, etc. Et, il est bien évident que toutes ces indocilités ne se traitent pas de la même manière. Cependant, lorsqu'on s'adresse au cœur et surtout à l'esprit de cet écolier turbulent, il est bien rare qu'on n'obtienne pas en peu de temps un résultat consolant.

Savoir manier les jeunes intelligences, cela demande beaucoup de tact et de persévérance, mais ce n'est pas impossible. GUSTAVE COMTE.



Pour la commodité de nos lecteurs, nous répétons ici la photographie indiquant les principales divisions de la main.

Tout ce qu'on peut lire dans sa propre main

La Saturnienne et les événements qu'elle indique.—Les monts, les lignes et les formes.—Qualités et vices des planètes.—Attitudes naturelles.—Nez de travers.—Joueurs.—Attraction des électricités contraires. Doigts spatulés, mains molles, grand pouce.—Dispositions au mariage.—Attractions étranges.—Contrastes.—Caprices pour la laideur.—Faces et profils.—Ongles courts.—Enfants, veuves, superstition, triangles, etc.

Il est évident que ce chapitre n'est pas à sa place. Il aurait dû figurer au début puisqu'il appartient à la base de la science, mais il fallait agir ainsi. La confiance que l'on peut avoir dans la chiromancie, bien qu'elle soit aujourd'hui richement accompagnée de sciences admises, est chancelante encore. Il fallait donner des preuves, des faits, avant toutes choses; et nous en avons donné dans les deux derniers numéros.

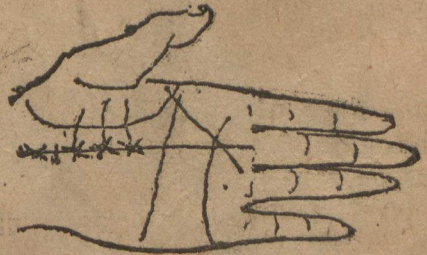
On discute les systèmes, on n'en discute pas l'application quand elle est vraie, et si l'on veut émettre un doute, nous donnerons sur la nature, quand on voudra et autant que l'on voudra, d'incessantes preuves.

Revenons au développement de la méthode, fondée, cette fois, non sur des descriptions de cas isolés, mais sur l'examen et la conséquence des faits, qui se présentent chaque jour, pour ainsi dire, et qui fatigueraient le lecteur sans l'instruire si l'on abusait des détails. Mais en supprimant le récit des événements, faisons des observa-

tions, des réflexions, des citations même. Efforçons-nous d'expliquer clairement ce qui pourrait être obscur. D'abord, une observation importante.

Comment il faut lire pour vérifier par la saturnienne les événements marqués dans la ligne de vie

Les étoiles, surtout dans la paume, annoncent ordinairement une fatalité, une menace. Presque toujours, ou du moins très souvent, ces étoiles se trouvent dans la ligne de chance, terminant une ligne de chagrins, mais



lorsque l'on fait la preuve, c'est-à-dire lorsque après avoir signalé tous

les accidents révélés par la ligne de vie, on étudie en allant du bas en haut les ruptures, trous, étoiles, croix, ou autres accidents de la ligne de chance (saturnienne), ou même de la ligne du Soleil, il ne faut pas tenir compte des étoiles déjà citées dans la première épreuve (l'examen de la ligne de vie). Si on le faisait, il s'ensuivrait tout naturellement que la ligne de vie devant être examinée en descendant vers la paume et la ligne de chance en montant vers le haut de la paume, les événements indiqués par la première épreuve se trouveraient intervertis et que les plus anciens seraient nommés en premier, et les plus nouveaux en second, et cela ne serait pas juste. Quand une ligne a fait son effet, on ne la compte plus; ainsi la ligne de Soleil coupée par une fatalité venant, je suppose, de l'enfance ou de la jeunesse et qui signifie toujours attaque à la fortune ou à la position, au début de la vie ne peut plus compter pour l'avenir, dès qu'elle a été citée comme fatalité à une autre époque, et de même si l'on commence l'épreuve par l'examen de la ligne de chance; il ne faut donc pas tenir compte des étoiles qui s'y trouvent, lorsque ces étoiles sont attachées à des lignes qui partent du mont de Vénus; ces étoiles comptent seulement lorsqu'elles sont isolées, à la place qu'elles occupent.

Monts

Une main déprimée dans tous les monticules, c'est une main sans passions ou sans intelligence. Un excès de développement des monticules, c'est l'excès, c'est le péril, c'est souvent la folie.

Un homme de génie est ordinairement formé par un excès d'une pas-

sion, ou d'une faculté exubérante, contenue et dirigée l'une ou l'autre, l'une et l'autre quelquefois par la rectitude d'esprit, la claire vue, la raison. Un fou est quelquefois un homme supérieur qui n'a pas pu s'appliquer un frein.

Une main creuse presque sans lignes, est une main sans raison, sans passions, livrée aux instincts, c'est la main de la classe inférieure vouée à la servilité: si les instincts sont mauvais, c'est la main du criminel.

Lignes

Les lignes sont les coups de foue des aptitudes. Elles représentent l'électricité, le plus ou le moins d'énergie, de vitalité, ou plutôt de sensibilité nerveuse. L'excès, l'amas de lignes enchevêtrées, révèle les maladies de nerfs et trop souvent l'hystérie si l'anneau de Vénus est joint à une surabondance de lignes, principalement sur la Lune et sur Vénus.

Une main très simple sans lignes est calme quelquefois, le plus souvent indifférente; une main avec des lignes nombreuses mais régulières annonce, révèle l'intelligence portée vers telle ou telle science, par l'affluence plus grande des lignes sur tel ou tel mont. Une main toute couverte de lignes indique une excessive impressionnabilité, disposition à l'extrême mélancolie, pouvant au besoin donner par accès des gaîtés fébriles.

Formes

Les formes qui nous aident à révéler les caractères, sont tellement en harmonie avec les passions, qu'elles indiquent par leur altération la dangereuse transition des passions aux

vices, par l'habitude des excès. Les traits du visage adoptent alors la forme en correspondance avec ces vices comme l'élargissement du nez, l'épaississement des lèvres, l'abaissement bestial des coins de la bouche, l'hébetation des yeux, à demi ouverts, aux paupières rougies, ternes, éteints, et l'affaissement des muscles du visage désormais sans ressort.

L'homme se reflète au dehors en toutes choses, il révèle même l'état de sa constitution, l'état intestinal, l'état du cœur, de la poitrine, du foie. Toute maladie, toute disposition mauvaise a son indice, son écho sur le front, sur la face, sur le teint jaune, rougi, mat, dans le miroir des yeux, partout; la médecine a étudié et compris ces indications précieuses, par observation, par empirisme par conséquent; ces reflets indicateurs sont aussi dans les membres, ils sont surtout dans les mains qui sont, avec la parole, les agents les plus directs et les plus nobles du cerveau. Nous signalerons ces reflets et nous les expliquerons tout à l'heure.

Les qualités et les vices des planètes

La planète de Mars, c'est la pomme du Paradis perdu, c'est le bien et le mal, c'est l'énergie. Personne ne peut réussir sans Mars, c'est action, mais c'est aussi destruction; c'est aussi l'âme, l'entraîn, le feu et le calme. Sans Mars un artiste languit et dort. Mars est là tout exprès pour matérialiser le monde; son puissant adversaire est Apollon. Mars brave le qu'en dira-t-on?

Saturne a le mépris de l'opinion publique, Mars et Saturne réunis, c'est l'audace et surtout le cynisme. Chez beaucoup d'Américains domi-

nent Mars et Saturne; les hommes ainsi marqués, sont hardis, cyniques, sans sens moral, grossiers par goût.

Le Soleil se juge lui-même, il évite les réunions de bavards impuissants, il refuse leurs avances, il ne s'appuie sur aucune coterie. Il est modeste vis-à-vis des autres, et d'un orgueil immense en lui-même. Il ne cherche pas à briller dans un petit cercle, il s'adresse au monde entier, il veut la réputation universelle obtenue par son propre mérite, sinon il gardera pour lui ce qu'il sait. S'il n'est pas compris, il ne cherchera pas à s'abaisser par des explications complaisantes; il est clair, il est simple; si l'on refuse de l'entendre, il brise son oeuvre comme Moïse brisait les tables de la loi devant les Hébreux incrédules. Le plus souvent il attend patiemment son tour qui viendra, il le sait, presque toujours après lui, et il se contente de cette conviction. Il ne tient pas à l'approbation jetée à la face, elle l'embarrasse, et il s'y soustrait. Quand il voit son oeuvre adoptée, il cache son nom, il fuit la gloire, il la voit passer devant lui (comme spectateur) sur son char triomphal.

La vie du Soleil est tourmentée, son refuge c'est le calme et la résignation. Rien n'est simple comme un homme de vrai mérite, un Soleil! Les mauvais comédiens, les poètes incompris qui se montrent partout, qui lisent leurs oeuvres en toute réunion, sont de mauvais Soleils!

Le Soleil est faible pour les amis, les parents, il est toujours leur proie; Phaéon n'écoute pas les avis de son père et part en conduisant le char du Soleil. Il jette partout le désordre, Jupiter qui n'aime pas le désordre et surtout les troubles, foudroie le fils d'Apollon.

Apollon est le plus beau des dieux, ses conquêtes fuient, meurent ou se transforment entre ses mains. Jamais il n'est heureux dans ses affections. Les doigts d'Apollon et de Saturne aspirent, absorbent, ceux de Jupiter et de Mercure expirent, rejettent les effluves. Aussi Saturne et Apollon attirent la fatalité, Jupiter et Mercure. Mercure surtout, rejettent la fatalité et la sèment, Jupiter par son confiant égoïsme, Mercure par intérêt, par avidité, par ruse, souvent par le simple plaisir de nuire pour exercer son adresse.

Mercure, c'est la personnification de la convoitise, et si le type est très accentué, il porte toujours à l'envie. Il est avide et accapareur, il dérobe à Apollon sa lyre, à Neptune son trident, à Mars son glaive, à Vénus sa ceinture. La lyre d'Apollon lui sert pour endormir Argus. Une chaîne d'or sort de sa bouche, il captive par l'éloquence; mais son éloquence est apprêtée, astucieuse, presque toujours née de sophismes; elle n'est pas naturelle, franche et logique comme celle d'Apollon. Mercure défend les criminels et les fait acquitter, il plaide contre la veuve et l'orphelin, il soulève les masses ignorantes, il péroré dans les clubs.

Sous un autre point de vue, c'est le savant, c'est l'antiquaire, c'est surtout le diplomate, c'est Talleyrand; c'est l'intelligence rapide, instinctive, c'est aussi l'étude, c'est la science.

Le type parfait de Mercure, est ordinairement petit, a la voix faible mais perçante: il est actif, embrouilleur; il peut faire beaucoup de bien, et il en a fait beaucoup car c'est un homme de génie, mais s'il arrive au bien, il détruit aussitôt son oeuvre pour la remplacer par la lutte, parce

qu'il est aussi Mars, et parce qu'il en porte les signatures: le nez crochu, le menton saillant, et les ongles courts. Il est envieux en qualité de Mercure, et batailleur en qualité de Mars. S'il pouvait agir à son gré, il construirait de son mieux pour démolir aussitôt après, pour réédifier et démolir encore, comme ces machines qui toujours en mouvement, emplissent et vident tour à tour les seaux de leur puits, il fera toujours sans s'arrêter le même manège. Il a été tour à tour sublime et mesquin et personnel. Il force à admirer ses talents et à le plaindre d'en faire un si mobile usage; il y a des objets qu'on ne peut juger que de loin, c'est l'affaire de la postérité.

Types de la Lune

La Lune a plusieurs types, comme elle a plusieurs aspects. La Lune correspond à la triple Hécate de la mythologie. Il y a trois types de la Lune: l'un indifférent, calme, paresseux, mais d'une imagination active, excessive elle-même, ce type en rapport avec la pleine Lune donne les poètes, les peintres à couleur argentine (couleur blonde), les rêveurs, les musiciens harmonistes.

Les gens de la Lune doivent avoir les doigts courts; avec leur imagination excessive (Lune pleine), ils seraient perdus s'ils avaient les détails; l'imagination (Lune rayée) c'est le côté de la Lune incomplet (le croissant).

Les gens de la pleine Lune sont gras, ceux de la Lune rayée sont maigres presque toujours.; les pleines Lunes sont indifférents, les Lunes maigres se tourmentent. — Le croissant de la Lune est presque inutile, il

montre mal le chemin, et vous imposera des erreurs d'optique souvent dangeeuses; cette vague lumière qui laisse interpréter, vous montre parfois de gramaçants fantômes.

Lorsque la Lune matérielle est mangeuse, buveuse, viveuse, avec les aptitudes de Jupiter qui domine le type, le goût de la musique disparaît comme aussi la rêverie et la poésie. Mars avec Jupiter matérialise la Lune par les jouissances gastronomiques et l'ivrognerie.

Ce type a les mains épaisses et gonflées, suantes en quelque sorte et difficiles à fermer. Les gens qui y appartiennent sont tous gras, suants et obèses, ils sont aimables et gais à table et beaux parleurs après le repas. Ils peuvent aimer les chansonnettes épicuriennes, le fredon, mais la véritable musique leur est indifférente.

La Lune développée annonce l'imagination excessive, très développée, elle représente souvent l'exagération et le mensonge, surtout avec les doigts pointus.

Les Lunes, presque toujours obèses, toujours altérés par la fumée de la pipe en action, se gavent de bière et se complaisent dans cette double torpeur. L'étudiant allemand représente assez bien le tonneau des Danaïdes qui fuyait toujours. Ces exercices sont favorables aux lunettes et aux doubles mentons. Carus dit que le ventre gros au milieu donne la gourmandise.

Type de Vénus

Type charmant et incapable de nuire, si elle n'est pas alliée à Mercure. Vénus embellit l'existence par l'amour, comme elle charme les yeux par la perfection des formes et par la

beauté qu'elle rend plus attrayante encore par les bijoux, les fleurs et les parfums. C'est la planète consolatrice, c'est la planète qui donne la perfection aux artistes en leur donnant l'âme et la forme. Si les coloristes sont sous l'influence de Mars, les dessinateurs sont sous l'influence de Vénus. Elle donne la mélodie en musique, le chant au rossignol, les modulations gracieuses aux chanteurs, et laisse à la Lune le bâton de chef d'orchestre qui conduit sans elle la sèche harmonie. Vénus, c'est la création en toutes choses, c'est l'amour.

Mais Vénus dégradée offre le plus triste spectacle, c'est l'excès influencé par Mars et Saturne; elle apporte la désolation et la ruine, jointe à la Lune elle ajoute à l'ivrognerie les plaisirs qui tuent trop souvent le génie.

Aptitudes naturelles

Tout homme doué, c'est-à-dire ayant des aptitudes toutes particulières pour n'importe quelle carrière et principalement pour les arts (ce que la Phrénologie indique sans peine), possède instinctivement des ressources naturelles qui n'appartiennent qu'à lui seul et doivent faire réussir ces aptitudes. Il en a la mise en oeuvre, souvent sans l'avoir jamais apprise, et il lui suffit pour parvenir d'obéir à ses instincts.

Orateurs populaires.— Ligne de tête séparée

Les orateurs populaires doivent nécessairement avoir la ligne de tête séparée (à moins d'être orateurs par nécessité et d'être bien pénétrés et maîtres de leur sujet), mais les orateurs improvisateurs, faiseurs de con-

férences doivent avoir la ligne de tête séparée qui les porte à dire avec confiance même les choses sans intérêt.

Nos sciences utiles aux capitaines de navires au long cours

Rien n'est plus facile que d'apprendre à discerner avec nos sciences, les indisciplinés et les révoltés par tempérament; elles permettront aux capitaines sur le point d'enreprandre de grands voyages de ne pas admettre à leur bord des gens pouvant catéchiser l'équipage, et le conduire à une révolte ouverte.

Les matelots influencés par Saturne et Mars, aux doigts spatulés, à la peau rouge, noire, sont toujours disposés à la révolte. Tout capitaine au long cours devra prêter à ces études une attention particulière à ces nuances près: les mains molles conseilleront la révolte, mais n'afiront pas; les mains dures sont toujours prêtes à l'action. Ce sont ces dernières qu'il faut ne pas recevoir ou surveiller sévèrement.

Moyens pour arriver à deviné le genre de peinture exercé par l'artiste

Il suffit de chercher l'aptitude ou le goût qui domine sur le front et dans la main. Ainsi Protas le peintre de soldats, a surtout le mont de Mars très développé, il a aussi les voyages au front, et il fait volontiers du paysage, il a le doigt du Soleil presque aussi long que celui de Saturne, et aime les voyages aventureux, ce qui est en harmonie avec le mont de Mars exubérant qui le pousse à la guerre; la Lune très développée lui donne une couleur grise et modifie ainsi la couleur de Mars, en blond.

Lorsque la Lune l'emportera sur Mars, ce sera couleur grise animée par Mars, lorsque Mars l'emporte, c'est couleur vive tempérée par la Lune, si Mars est accompagné de Saturne, c'est couleur forte et noire. Lorsque Mars est avec Jupiter, c'est couleur forte et claire, lorsque Mars est avec le Soleil, c'est couleur vraie surtout si les doigts sont carrés. Les doigts très spatulés donnent aussi les peintres de chevaux, et les peintres de batailles lorsque les ongles sont courts. Boucher, Watteau avaient le mont de Vénus développé avant tous les autres, comme aussi les peintres de fleurs, et ainsi de suite; Mars donne la couleur rouge.

Nez de travers

Ne pas oublier qu'une partie des malfaiteurs ont le nez de travers. (Ce-ci étudié sur les crânes à l'école de médecine). Généralement le nez de travers annonce dans l'esprit une manière de voir fausse et exagérée et presque toujours aussi violence dangereuse ou nuisible sous l'action de la passion dominante.

Aux tables de jeu

Saturne et Mercure, surtout Mercure, supportent presque toutes les pertes du jeu. Mars très fort (le mont) donne la résignation; la Lune très forte donne l'insouciance.

Les vrais joueurs ont les mains fortes, de larges pouces, des doigts spatulés, le doigt du Soleil très long, souvent des noeuds, les ongles courts, les croupiers surtout, vieux joueurs qui taquent les autres par la force même du jeu qu'ils dirigent.

Attraction des électricités contraires

Boileau critique et négatif consultait un homme: son jardinier; Molière (positif) consultait sa servante (négative).

Saturne est très souvent attiré magnétiquement par la Lune.

Type de la terre

Il existe un type signalé par les cabalistes comme une annexe, au type de Saturne; c'est le type de la Terre, c'est l'influence de notre planète à nous: ce type donne les goûts absolument matériels: l'avidité, l'avarice; il se manifeste au dehors par une peau noire, terne, terreuse, les yeux sont noirs (le blanc de l'oeil est bleu sans reflet), mornes, sombres, remplis d'un feu d'un brillant dur, très vifs, venimeux par accès. La ligne de tête est droite et tient toute la main (avec une fourche), les formes sont épaisses et ramassées, les cheveux sont noirs, plats, et collés au front comme ceux de Saturne, les yeux sont creux, les pommettes saillantes, les mâchoires larges, et le pouce est en bille. C'est un type fatal, absorbant, positif, sans la moindre poésie, désillusionnant, égoïste, et sans conscience. Il est non seulement avide mais avare, malfaisant et de mauvais conseil. C'est le type de la matière. Il a quelque chose d'attractif comme les oiseaux de proie. Malheur aux sensitifs qui se laissent envoûter par eux. Du reste, le magnétisme terrestre joue un grand rôle dans les expériences d'électricité, et il y a naturellement des types qu'il influence davantage. Les Bohémiens représentent souvent le type de la Terre. On sait que les Bohémiens étaient les prêtres de Cybèle—la Terre

Doigts spatulés avec main molle et ligne de tête descendant jusqu'à la rascette: doute et mysticisme

Doigts spatulés avec main molle et ligne de tête descendant jusqu'à la rascette. (doute et mysticisme).

Le doigt spatulé donne le doute mais la ligne de tête descendant vers la Lune, donne, on le sait, la croyance aux choses merveilleuses et métaphysiques. Et lorsque la main est molle à l'excès, alors la spatule, loin de donner le doute, donne une nouvelle activité aux influences mystiques de la ligne de tête.

Grand pouce avec mont de Mars inactif

Le grand pouce donne alors seulement résignation et inertie, raison mais sans initiative.

Il y a désir devolonté sans action, projets et regrets continuels.

La main molle produit les mêmes résultats avec un grand pouce.

La plaine de Mars.—Ses effets

Le centre de la main (la paume) est la place de la décision; c'est là que les tendances des autres monts envoient leurs désirs et leurs sympathies. L'ambition, la fatalité, la science, l'amour, l'imagination vont chercher leur action dans la plaine de Mars; cette plaine plus ou moins tourmentée indique les résultats plus ou moins faciles de la passion dominante; la paume creuse est un mauvais signe, nous le répétons encore. C'est le manque de fermeté dans la lutte.

Influence des monts et lignes principales

La ligne ou le mont qui domine dans la main ont l'un et l'autre une influence énorme sur le caractère.

Ligne de tête avec fourche (nuances)

Les lignes de tête en fourche aiment la discussion, même sans les ongles courts (qui donnent l'esprit de contrôle), elles aiment à faire briller leur talent naturel: controverse. Chez les prêtres, ceci devient une qualité, comme chez les avocats; c'est leur talent principal, et chez ces derniers la fourche est le signe de la profession; la fourche est aussi très nécessaire aux acteurs dont le talent, reposant sur la vérité, les porte à chercher cette vérité en dehors d'eux-mêmes, puisqu'il leur faut se doubler en quelque sorte pour être vrais en représentant un personnage.

Le rouge chez les triomphateurs

Les triomphateurs romains se teignaient la figure en rouge (couleur de Mars).

Hommes aux petits soins pour leurs enfants

C'est le type de Mercure et Vénus, —Mercure développé aime les enfants sans Saturne qui ne subit aucun esclavage volontaire. Jupiter aime aussi la famille et les enfants; mais l'homme de la hiérarchie se renferme dans son droit et laisse à la femme les soins d'usage. L'homme Vénus est tout affection.

Disposition au mariage selon les planètes

Mariages. Mercure et Vénus se marient de bonne heure et ne craignent pas l'entourage des enfants.

Les Jupitériens se marient de bonne heure.

Les Saturniens se marient peu, et n'aiment ni le ménage ni les enfants.

Mars se marie peu ou tard; il épouse des Vénus.

Le Soleil se marie peu et a des fatalités en ménage.

La Lune est capricieuse, elle se marie oui ou non, et aime assez les gens âgés par caprice même.

La Lune est si capricieuse que les anciens, nous l'avons dit, l'avaient mise partout (en triple personnage) à la fois au ciel, sur la terre, aux enfers.

Attractions étranges

La Lune, homme ou femme, aime les gens d'un âge mûr, et souvent même les gens âgés; c'est une anomalie apparente, mais c'est une chose certaine, incontestable, dont on a chaque jour la preuve. Mercure aime les tout jeunes gens ou les toutes jeunes filles selon le sexe. En ceci il arrive rarement qu'on se trompe en disant à une toute jeune femme: Vous n'aimez pas les jeunes gens, mais les gens d'un âge raisonnable, et en disant d'autre part à un homme déjà âgé, même au vieillard: Vous aimez les jeunes femmes, et si vous vous mariez vous épouserez une femme jeune. Il suffit, pour appliquer à coup sûr cette règle importante, d'étudier le type de Mercure et de la Lune, et même il suffit presque de regarder les yeux où les deux types sont par-

faitement résumés. Le type Mercure a les yeux vifs, noirs, jetant des éclairs; mais plus fins, plus spirituels, plus astucieux que les yeux du type Jupiter qui a aussi les yeux vifs, mais riant et épanouis, si cela se peut dire: ce sont deux regards vifs, l'un perçant, l'autre qui rayonne. Le type de la Lune a les yeux saillants et bleus, noyés, un peu languissants ou vagues, l'oeil est ordinairement grand et humide, souvent rond: ces yeux-là dénotent une personne qui sent pour les personnes raisonnables, une attraction sympathique. La Lune est fascinée par Mercure, alors c'est le type qui la séduit; on verra très souvent un jeune homme Lune épouser exceptionnellement une femme Mercure plus âgée que lui, et vice versa. Ce sont de ces mystères que l'on ne peut expliquer que par l'attraction planétaire.

Boutades des Jupitériens

Coups de tête des Jupitériens heureux. Ils ne sont pas plus désavantageux pour eux, que les coups de corne pour le bélier; ils n'en souffrent pas plus que cet animal; ceux qui en souffrent sont ceux qui se trouvent près d'eux et les subissent.

Contrastes

Pour plaire aux Mars, il faut prendre la douceur et les manières aimables de Vénus.

Pour plaire aux Vénus, il faut la carrure, la franchise, et souvent l'audace des Mars.

Ligne de soleil avec grande ligne de tête

La ligne de tête très droite rend toujours la ligne du soleil matérielle.

C'est: amour de la richesse au lieu de l'amour de l'art et de la célébrité, surtout lorsque le doigt indicateur est plus long que l'annulaire.

Caprice pour la laideur

La Lune aime l'étrange, quelquefois le difforme, l'excentrique. Avec Saturne la Lune donne souvent le goût du laid. On a vu souvent chez les femmes à anneau les choses les plus étranges, donnant un appétit extraordinaire pour les gens difformes.

Auriculaire tortillé.—Mauvaise chance

Ce doigt mal fait, quelquefois à moitié plié ou tordu, se trouve chez des gens souvent très intelligents, mais qui réussissent peu malgré leur finesse. Ils appellent la fatalité par les dispositions même qu'ils prennent pour réussir, non cependant sans avoir pendant un certain temps, des positions qu'ils laissaient échapper par l'imprudence ou le peu de solidité de leurs combinaisons.

Faces et profils

Les profils donnent le type, la face donne la physionomie.

Faiseur de mariages

Le type de Mercure très prononcé aime à se mêler de mariage par instinct naturel, surtout quand il en ressort un avantage. Le mauvais Mercure est entremetteur au besoin. Les types de mythologie sont toujours vrais.

Susceptibilité, même sans doigts longs

Les vrais Saturniens avec les autres signatures de Saturne: pommet-

tes saillantes, peau brune, mâchoire large, etc., sont toujours susceptibles, même avec les doigts courts; et de même avec les doigts courts toute passion extrême, surtout celle de l'orgueil, donne de la susceptibilité quand cette passion est en jeu.

Ongles courts

Les plaideurs devraient rechercher des avocats à ongles courts, agacés, contrariants, difficiles à vivre. Ceux-ci sont aptes à la controverse; type Mercure, Saturne et Mars.

Ligne de tête serrée.—Timidité vaincue

Evidemment, incontestablement, les lignes de tête serrées ont une grande défiance d'eux-mêmes. Toutefois les ongles courts avec une grande ligne de tête, bien qu'elle soit serrée, mais avec le type de Mars, prennent de la confiance et même de l'audace, quand ils connaissent parfaitement l'art, l'industrie, le commerce, en un mot la profession entreprise. Leur esprit critique leur donne la quiétude, et même une grande confiance en eux. C'est alors seulement qu'ils peuvent agir hardiment. Cette hardiesse est la bonne puisqu'elle n'est pas basée sur l'orgueil insensé, mais sur la conscience du mérite acquis par l'usage de la vie. C'est le cuivre frotté sans cesse qui brille comme l'or.

Le mont de Mars très développé peut triompher aussi de la timidité (tête serrée), chez un professeur, un comédien ou un orateur, le sang-froid (Mars) lui fait supporter le premier insuccès auquel il s'attendait d'ailleurs, mais peu à peu si le pouce est large, s'il a la persistance, le Mars reprend son empire et il peut devenir entraînant par une énergie

qui croît toujours en allant: "vires acquirit eundo."

Signe des enfants morts, et du veuvage

Pour les enfants, marqués en long à la percussion, les enfants morts sont indiqués par un trou ou une petite étoile dans la ligne; si le trou est placé sur un signe d'union, c'est plutôt veuvage que perte d'enfants.

Mars

Mars est à la fois l'attaque et la résistance (mont de Mars très développé).

Les femmes ayant Mars au Soleil (désir de s'illustrer même à leurs propres yeux), sont disposées à aimer les gens célèbres ou à leur accorder leurs faveurs.

L'anneau de Vénus

L'anneau de Vénus brisé, et double ou triple, le type est presque toujours Saturne, et quelquefois Saturne et Vénus. Les troisièmes phalanges ne sont pas grasses, plutôt osseuses. Souvent la ligne de coeur est en chaîne.

Mars et Saturne. Audace, brutalité, cynisme, socialisme

Le type de Mars et de Saturne réunis donne des gens audacieux, cyniques, et manquant généralement de sens moral. Saturne, c'est l'indépendance, le doute, la révolte, l'orgueil excessif qui n'admet pas de supériorité. Mars exalte ces tendances et met la révolte en action; tous les chefs de secte radicale sont Mars et Saturne, ils ont la peau bistrée, mais enflammée, rougeâtre, ils ont la voix stridente, ils sont assez grands, ne redoutent rien, et vont toujours en

avant; les républicains exagérés, les socialistes outrés ou bolshévistes ont tous ce type fiévreux. Ce sont des destructeurs. Et il en sera toujours ainsi. Le républicain honnête véritable qui attend tout du temps et du progrès, a les doigts carrés, et l'ardeur de Mars est chez lui tempérée par le Soleil; ceux-ci fonderont, quand le temps la rendra indispensable, une république que les autres rendent impossible en remuant la vase d'en bas.

Saturne et lune: pusillanimité, inquiétude pour la santé, malpropreté

Lorsque les types de Lune et Saturne sont dominants, ils donnent la pusillanimité, l'inquiétude incessante pour la santé. C'est égoïsme, c'est surtout aussi malpropreté, absence complète de soins corporels.

Sympathies et amours

Ne serait-il pas utile pour deviner les sympathies de regarder où se dirigent les lignes principales. Nous avons deviné ainsi une affection par une ligne de tête qui descendait très bas sur la Lune. Les monts très développés doivent aider aussi. Ainsi le mont de Mercure, médical rayé, nous a fait deviner les femmes aimant les médecins. Tout mont très rayé droit en montant sur le mont même, comme les raies d'enfants à la percussion (flux) doit indiquer les sympathies; la forme des doigts des indique aussi.

Manque de ligne de cœur

Quand la ligne de cœur manque dans une main et surtout dans les deux, c'est ordinairement vie courte; moins que l'hépatique ne soit belle; dans ce cas même, l'intelligence est faussée par manque d'harmonie.

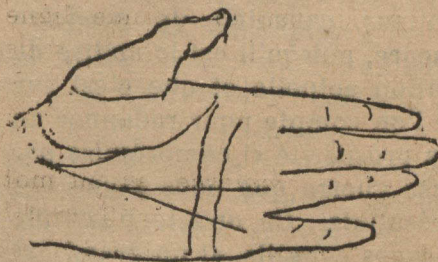
Triangle

Le triangle est formé dans la main

par la réunion de la ligne de tête et de la ligne de vie et de l'hépatique. Lorsque le triangle est bien formé dans la main, c'est un heureux signe pour la santé et l'intelligence. Cela se comprend: le triangle ne peut être bien formé que par la rencontre de trois lignes qui ne peuvent se réunir que lorsqu'elles sont prolongées et très bien écrites.

La ligne de vie et l'hépatique représentent la santé robuste, et la ligne de tête la conservation et l'étendue de l'intelligence.

Lorsque l'hépatique manque, le triangle peut être formé ou remplacé par une belle ligne de Soleil, il est plus étroit, mais n'en est pas moins efficace.



Les signes ont la ligne de vie, mais ils n'ont pas de triangle; le triangle est un signe de la supériorité humaine.

Si le triangle se forme dans une main qui n'en avait pas, c'est un signe d'augmentation de santé ou d'intelligence; et cela se conçoit, puisque cette formation plus distincte du triangle ne peut avoir lieu que par l'augmentation ou le perfectionnement de la ligne de tête, de vie ou de l'hépatique.

Superstitions

Les gens à doigts spatulés, longs et aux mains molles, ont presque toujours des superstitions et des manies surtout.



Le retour à la terre s'effectue efficacement dans notre province. — L'agriculture sauvera le pays. — Paroles d'un ministre. — Surproduction du blé et suraugmentation de la culture potagère. — L'amiante. — Sir Wilfrid Laurier poète. — Le monument Dollard des Ormeaux. — Réminiscence d'un passé glorieux.

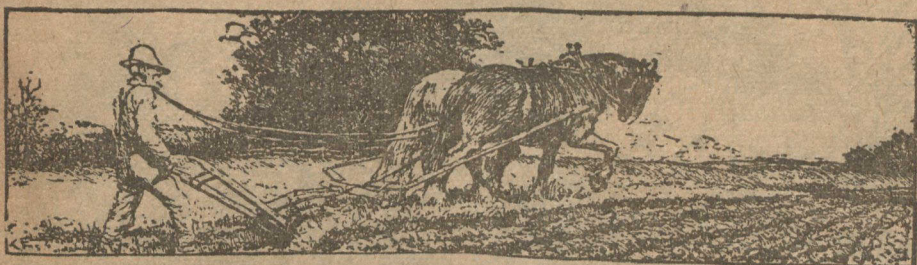
Depuis longtemps, on nous prêche le retour à la terre, et l'on demande à l'agriculteur canadien de produire plus encore, puisqu'il est le maître de la situation actuelle et que c'est sur lui que l'on compte pour redonner au pays, sa prospérité si compromise par l'affreuse guerre que nous avons eue et ses résultats. Or, on a tenu compte de ces sages conseils, et un grand pas s'est accompli, vers le progrès, dans la province de Québec même, puisque, en 1918 nous produisions sept millions de minots de blé, contre seulement un million, en 1916; puisque la culture potagère a augmenté de cinquante pour cent, en ces deux années. Cette constatation consolante nous est fournie par l'hon. M. J.-E. Caron, ministre de l'agriculture, dans le gouvernement de Québec, et à ce sujet, il sera certainement intéressant pour nos lecteurs de lire les lignes ci-dessous, qui sont de lui:

"Pendant les quatre interminables années de guerre que nous venons de traverser plus ou moins heureusement, j'ai demandé aux cultivateurs

de la province de Québec comme une faveur de produire davantage, d'agrandir leurs ensemencements, de labourer plus grand de terre, d'engraisser plus de bétail, de faire plus de culture potagère. Mais comment faire pour arriver à tout cela? me fit-on observer tout d'abord. La guerre nous enlève les bras qui nous sont absolument nécessaires en temps ordinaire. Que votre but soit quand même de produire davantage, ai-je répondu.

"Quand même" est la consigne en ces temps d'efforts surhumains.

"Et voilà! J'avais tracé à nos gens une tâche rude: d'abord, ressusciter dans la province de Québec la culture du blé, à vrai dire abandonné depuis l'ouverture des fertiles prairies du Nord-Ouest, au siècle dernier. Eh bien! ils se sont si bien multipliés que notre récolte de blé, qui n'était que d'un million de minots en 1916, atteignait, deux ans après, tout près de sept millions. J'avais demandé une augmentation de cinquante pour cent aux potagers; la récolte de pois et de



Les labours, sur une ferme de la province de Québec

fèves a fait un bond de cinq cent pour cent.

“La guerre est finie officiellement, mais que réclame-t-on de toute part? A grands cris plus que jamais, on demande à la terre, la doyenne des manufactures, et à son chef d'usine, le cultivateur, de surproduire, de surproduire encore. Jamais la terre ne s'était vue l'objet d'autant de flatteries: c'est que l'on a besoin d'elle!

“Pourra-t-on gagner deux années dans une? La réponse est tout indiquée: c'est de recourir à la production la plus rapide, à l'agriculture. En effet, c'est la terre, — où les forces de la nature agissent d'une façon si merveilleuse — qui peut, avec l'aide du Ciel, bien entendu, accroître le plus rapidement la richesse publique. Les industries manufacturières, ses sœurs cadettes, qui sont dépendantes les unes des autres, ne pourront jamais rivaliser avec elle. Le grain de blé en rapportant trente à quarante pour un éclipse, au point de vue dividende, les plus scandaleux bénéfices des grands profiteurs de la guerre. Notons en passant que cette merveilleuse multiplication s'est accomplie tout doucement, dans le sein de la terre apparemment endormie, par l'action du soleil, de l'air et de l'eau du ciel, et cela... sans nuire à personne, ni aux dépens de qui que ce soit! Le cultivateur qui a eu la peine de semer

ce blé, n'aura que la peine de le moissonner, quand il le jugera assez mur. Si l'humanité affamée, appauvrie, a jamais souhaité le renouvellement du miracle de la multiplication des pains, c'est bien en ce moment. De là, ce mouvement spontané vers la terre, qui se manifeste de nos jours sur tous les points de l'univers.

“Jusqu'ici nous avons pu enrayer le fléau du dépeuplement des campagnes, dont on souffre ailleurs. La population rurale l'emporte encore sur la population urbaine dans notre province. Nous ne devrions pas nous en tenir là. Demeurer stationnaire c'est très souvent rétrograder. Il faudrait donc nous appliquer à accentuer méthodiquement cette différence. Au courant qui, malheureusement, porte un trop grand nombre de fils de cultivateurs à désertir la campagne pour le mirage trompeur de la vie citadine, il faut opposer un contre-courant, il faut les ramener à la vie des champs. La chose est-elle possible? Elle mérite du moins qu'on la tente, et c'est à quoi tendent nos efforts. L'institution des jardins scolaires, dans les villes même, a précisément pour but de donner aux jeunes le goût des saines jouissances champêtres. Dans nos écoles ménagères, les jeunes filles n'apprennent pas seulement à coudre et à faire la cuisine; à la basse-cour, à l'étable, à la beurrerie, au verger et



La culture potagère, dans la province, augmenta de 500 pour 100

au rucher, partout elles se familiarisent et acquièrent le goût des tâches que l'avenir réserve peut-être à bon nombre d'entre elles.

"S'il est actuellement un pays où l'agriculteur ait raison d'être content de son sort, c'est bien la province de Québec. Souhaitons que l'habitant canadien le reconnaisse; il ne convient pas qu'on lui adresse le vieux reproche de Virgile: "O trop fortuné

homme des champs! si tu te rendais compte de ton bonheur!" Sur nos grandes fermes canadiennes, l'habitant, si on compare ses champs à ceux du paysan des vieux pays, est en quelque sorte un seigneur dont le regard ne peut embrasser toute l'étendue de son domaine. Il a conscience de l'importance de son industrie et il connaît la noblesse de sa mission."

Le monument de Dollard des Ormeaux

Parmi les monuments d'un caractère vraiment artistique, dans la métropole a le droit d'être fière, — et ils ne sont pas si nombreux, — il faut citer le monument de Dollard des Ormeaux, érigé au mois de juin dernier au parc Lafontaine, en commémoration du 260^{me} anniversaire de la mort de l'héroïque soldat du Long-Sault et de ses 17 compagnons d'armes. Cette oeuvre est de notre sculpteur Alfred Laliberté, qui a donné là toute la mesure de son talent et qui a prouvé à tous que si l'on avait accepté son monument Cartier, nous n'aurions pas à déplorer aujourd'hui la défiguration du versant est du Mont-Royal, par l'horreur qui s'y trouve. Laliberté a été infiniment heureux

dans son inspiration, et il nous a gratifiés d'un chef-d'oeuvre de sculpture.

Dollard, ce preux sauveur de la colonie, se tient debout, dans un dernier geste d'ardeur et de sacrifice. Dans sa main droite, il tient l'épée glorieuse qui veut venger la mort de son compagnon couché à ses pieds. Figure superbe, aux traits énergiques et tenaces, vrai type du Normand qui peupla à ses débuts notre colonie. Laliberté a sculpté le geste de l'attaque et il a merveilleusement réussi. De la main gauche, Dollard s'appuie sur le bouclier français orné du coq gaulois, cependant qu'il lève un peu la tête pour écouter de plus près l'appel de la Civilisation française qui se penche sur lui et lui demande de secourir tous ceux qui sont établis dans cette colo-

nie nouvelle. La Civilisation lève la main droite vers le ciel pour montrer toute la gloire du sacrifice, cependant que de la gauche, elle indique la Patrie qui a les yeux tournés sur les vaillants volontaires.

Au haut du monument une figure sort à peine du granit, entourée d'une couronne de feuilles de chêne et d'érable, physionomie sévère de l'angoisse: c'est la patrie naissante, le Canada.

Deux bas-reliefs ornent le rétable; l'un représente le serment de Dollard et de ses compagnons, tandis que l'autre montre la déchirante séparation des soldats de leurs mères, le mouchoir à la main, pleurant ceux qu'elles ne verront plus.

Sur le rétable également, on peut lire les noms des seize compagnons de Dollard dont le souvenir flottait sur toute la foule rassemblée.

Ce monument se distingue beaucoup de tous ceux qui ornent la ville; il se distingue d'autant plus qu'il est unique dans son genre. M. Laliberté a voulu abandonner le vieux style de la colonne surmontée du personnage commémoré pour adopter un style plus élégant, plus artistique et plus agréable à la vie. Au milieu, un fût de granit, assez élevé, contre lequel repose le motif central et au bas, le rétable orné des deux bas-reliefs. A chaque bout un motif de granit sculpté; le tout est d'une perfection irréprochable.

Rappelons ici, en quelques mots, l'une des plus glorieuses pages de notre histoire. Montréal ou Ville-Marie venait à peine d'être fondée, que les indiens les plus féroces, les Iroquois, en nombre, s'apprêtaient à marcher sur la petite colonie, afin de l'anéan-

tir. Alors dans cette extrémité si alarmante, un homme de coeur s'il en fut jamais, Dollard des Ormeaux, ce jeune commandant de la garnison... conçu au mois d'avril 1660, le généreux dessein d'aller, avec un petit nombre de colons, à la rencontre de cette armée, de se battre jusqu'au dernier souffle, sans accepter de quartier, et en vendant ainsi leur vie le plus cher qu'ils pourraient, d'inspirer de l'épouvante aux Iroquois par une résolution si audacieuse et une mort si héroïque. "Seize jeunes colons de vingt à trente ans, presque tous artisans ou manoeuvriers, répondent à cet appel. Ils sont dix-sept, et des Hurons se joignent à eux; et, nouveaux Léonidas aux Thermopyles canadiennes, ils marchent vers ces repaires où l'ennemi trame la perte de la colonie, pour le provoquer à ce combat inégal où, après des incidents pathétiques, ils trouvent finalement la mort, mais où, par le grand carnage qu'ils font des Iroquois et par la frayeur sacrée que leur vaillance inspire à ces sauvages, ils assurent l'existence de Ville-Marie.

Dollard et ses compagnons, fervents chrétiens et colonisateurs hardis, devant le danger imminent n'hésitent pas à sacrifier leurs vies et leurs jeunesse ardentes pour sauver la jeune patrie canadienne et lui conserver la vie. Action cornélienne dans sa simplicité sublime — et cette épithète n'est pas un vain mot, si l'on se souvient qu'à cette époque Corneille vient d'écrire et le Cid, et Horace, et Polyeucte, — action qui s'apparente aux plus célèbres que l'histoire propose à notre admiration, aux actions d'un Régulus, d'un Scaevola, d'un Bayard, d'un du Guesclin, d'une Jeanne d'Arc, d'un chevalier d'Assas et d'un jeune Bara, et qui relie Dollard et ses com-

pagnons aux héros les plus purs du sacrifice total.

Et le sang généreux qui fut ainsi répandu aux bords du Saint-Laurent a fait lever les splendides moissons que nous savons. Sans doute si Ville-Marie avait succombé, Québec et son rocher fussent demeurés inviolés; mais cependant quelle perte, quelle retard dans l'oeuvre entreprise, et peut-être quel passager découragement dans l'âme de nos ancêtres! Cette cruelle et périlleuse épreuve leur fut épargnée, et Ville-Marie, ainsi sauvée s'est développée, elle a grandi, et la cité de Maisonneuve est devenue Montréal, métropole industrielle et enviable du Dominion. Et aussi, Ville-Marie sauvée, ce fut l'avance vers l'ouest assurée, ce fut cette pénétration lente mais sûre, tenace, dangereuse; par où les nôtres ouvrent peu à peu, au péril de leurs vies, des voies nouvelles à la civilisation et lui assurent ce domaine magnifique où, entre deux océans, s'exerce aujourd'hui la vitalité de notre peuple.

Et, comme preuve que l'exemple magnifique de Dollard n'avait pas été perdu pour les descendants des premiers colons, n'y avait-il pas, autour de son monument, lors de la cérémonie du dévoilement, une garde d'honneur composée de héros contemporains, de vaillants soldats de l'immortel 22^{me} bataillon, dont tant de camarades sont tombés au champ d'honneur, sous les coups des boches sanguinaires.

Méditons leur sacrifice et comprenons-le. Pas plus que celui de Dollard ne fut vain, ce n'est pas en vain non plus qu'eux se sacrifièrent. Et aujourd'hui, rendons un nouvel et fervent hommage à leur souvenir sacré et unissons dans un même amour et

dans une même gratitude les braves des temps actuels aux braves du passé.

Députés

grassement payés

Nos députés à Ottawa, n'aiment pas à se déplacer

pour rien. Avant la guerre, avec \$2,500 par année, ils étaient les mandataires les mieux payés au monde, ou à peu près. Ils toucheront désormais une indemnité de \$4,000. Pour ceux qui sont ponctuels et qui bataillent ferme, ce n'est pas trop payé, mais pour les autres, les flemmards, les "machines à voter", c'est volé.

Comme preuve de ce que nous avançons, voici quelles étaient les indemnités des députés des différents pays d'Europe, avant la guerre.

En Autriche, les députés touchaient \$4.50 par jour, avec une indemnité de huit sous par mille parcouru. En Hongrie, ils touchaient \$1,000 par an, avec une indemnité de logements de \$260.

En Allemagne, les parlementaires percevaient \$3.15 par jour pendant la session seulement et le voyage gratuit en chemin de fer. Aucun émoluement n'était accordé à la Chambre Haute.

En Norvège \$900 par session, et en cas de session extraordinaire, \$3.15 par jour. Indemnité de route et frais de médecin.

En Suède, \$370 seulement durant la session et voyages gratuits.

Au Danemark, \$2.63 par jour et parcours gratuits.

En Hollande, \$890 par an et frais de déplacement.

En Belgique, \$800 par an, voyages gratuits.

En Suisse, \$5.00 par jour et indemnité de déplacement.

En Grèce, \$160 annuels pour les députés résidant à Athènes, \$200 pour les autres. Ça, c'est moins payé qu'un journaliste, et ce n'est pas peu dire!

En Russie, les membres de la Douma recevaient \$2,050 par an.

En Turquie, \$1,600 par session, voyages gratuits.

En Serbie, \$3.00 par jour pendant la session.

En Roumanie, \$4.16 par séance, voyages gratuits.

En Bulgarie, \$4.00 et 20 sous par mille jusqu'à Sofia, aller et retour.

En Angleterre, en Italie, en Espagne, au Portugal, les parlementaires n'étaient pas rémunérés, mais ils avaient dans les trois derniers pays, les voyages gratuits, et de plus, en Espagne, la franchise postale pour les lettres expédiés au bureau des Cortès.

Moi, pour \$4,000 par session, je consentirais à être député et je m'engagerais de plus à payer moi-même les pastilles destinées à me guérir des enrrouements contractés à force d'ennuier le gouvernement de mes questions.

G. C.

Nos mines :

L'amiante de Québec

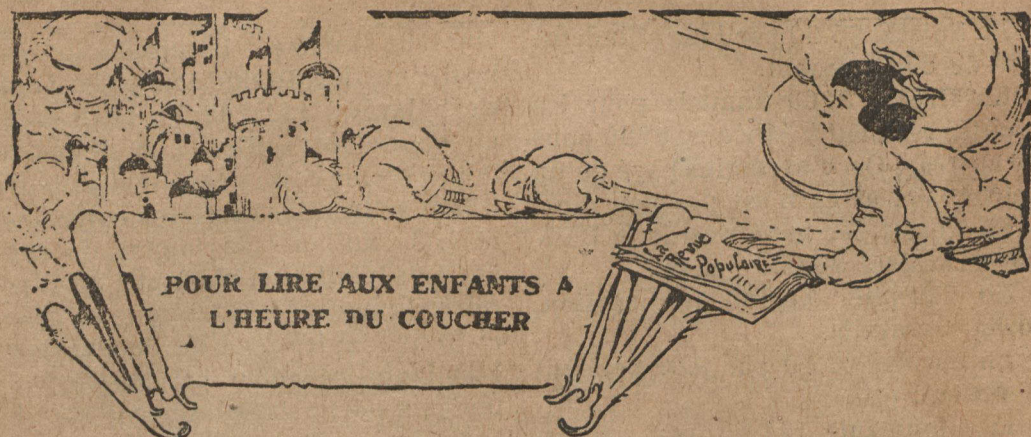
Le Canada a presque le monopole de l'extraction de l'amiante: les cinq centres de cette industrie sont dans la pro-

vince de Québec. La production canadienne, de 136,000 tonnes en 1918, s'est élevée à 141,162, en 1919 et n'a pu cependant suffire à la demande. Pour obtenir cette quantité d'amiante, il faut retirer des carrières entre deux et trois millions de tonnes de roc; aussi l'exploitation n'est-elle rémunératrice que si elle se pratique en grand et trouve toutes facilités de transport. L'amiante canadien est employé en majeure partie dans les papeteries des Etats-Unis. Le prix est très variable; si les rognures valent 5 dollars la tonne, les fibres d'amiante de première qualité, dépassant un pouce de longueur, atteignent 1,500 dollars. Le prix moyen en 1919 a été de 60 dollars, représentant une valeur totale de 9 millions de dollars. Il y a dix ans, la production annuelle n'était que de 65,000 tonnes et valait deux millions et demi de dollars.

Sir Wilfrid Laurier poète

Dans les papiers laissés par sir Wilfrid Laurier, l'on a découvert plusieurs poésies écrites de 1863 à 1867. Le Dr J.-K. Foran de la Chambre des communes, en fait actuellement la traduction en anglais. Il est à espérer que ces poésies seront aussi publiées en français. Peu de personnes savaient que le chef du parti libéral était poète.





LA COURAGEUSE MERE

L'Esprit des Montagnes Géantes reposait un jour au soleil, quand une pauvre femme vint à passer. Le bizarre accoutrement de la paysanne attira l'attention du Gnome. Elle portait un enfant qu'elle serrait contre sa poitrine, un autre était accroché sur son dos, un troisième lui donnait la main, tandis que l'ainé (qui pouvait avoir tout au plus huit ans) suivait avec une hotte et un râteau. Comme elle était arrivée au bout de son excursion, Frida (c'était le nom de la femme) étendit ses deux plus petits enfants sur l'herbe, les confia à la garde du troisième, et s'en fut avec l'ainé cueillir des herbes odorantes. Rübezahal fut touché de ce tableau et pensa :

«Une mère est véritablement la créature la plus intéressante de la création. Celle-ci me fait pitié, puisqu'elle est encore obligée avec quatre

Cependant les deux bébés s'étaient enfuis, de venir cueillir un fardeau de verdure...»
réveillés et appelaient leur mère à grands cris. Elle accourut, essayant

de les apaiser en leur offrant quelques fraises des bois. Comme l'un d'eux, déjà capricieux, s'entêtait à pousser des hurlements stridents, Frida s'écria, moitié plaisante, moitié menaçante : «Rübezahal ! viens donc me délivrer de ce brailard !»



Une pauvre femme vint à passer

Au même instant, un gigantesque charbonnier, noir de suie, apparut à ses yeux. L'effet fut instantané : les enfants se turent, pétrifiés d'épouvante, et la mère devint blême. Comme elle était très courageuse, la bonne Frida se remit vite et dit à l'apparition : «Je ne t'ai appelé que pour faire taire mes enfants ; maintenant, les voilà sages, je te remercie.

—Crois-tu donc qu'on m'évoque impunément? reprit le Génie; il y a bien longtemps que je n'ai goûté à un morceau si alléchant; ton fils me tente, je le prends." Et il avança sa grosse main noire. Au même instant, Frida bondit à la gorge du charbonnier et s'écria: "Monstre! arrache-moi le coeur plutôt que de toucher à mes enfants!" Rübezahl, qui n'avait pas prévu l'attaque, recula d'abord, puis il dit à la paysanne:

"Ne t'emporte pas de la sorte; je ne suis pas un ogre et je te veux du bien. Laisse-moi faire donne-moi ton enfant en échange de cent pièces d'or; je l'élèverai comme un prince et il fera plus tard votre fortune.— Ah! reprit Frida, il vous plaît, mon bambin! Malheureusement, il n'est pas à vendre et j'aime mieux partager avec lui ma soupe de fèves que de vivre dans la richesse et m'en séparer."

Le petit garçon qui avait été méchant embrassa tendrement sa mère pour cette réponse, et Frida reprit joyeuse: "Voyez comme il m'aime, le petit calin! Oh! mes enfants, que n'ai-je cent mains pour vous porter et travailler pour vous!"

—Et ton mari? dit Rübezahl, n'a-t-il pas de métier?

—Il est verrier, et cela est bien dur à un pauvre hère, allez; il lui faut traîner un lourd fardeau, de Bohême jusqu'ici, et que sa fragile bimbelerie se casse en route... plus de pain et souvent des coups; la colère de l'homme retombe sur la femme et sur les enfants.

— Insensée! reprit le Génie des Montagnes, peux-tu t'attacher à un mari qui te traite si mal?

—C'est tout de même le père de

mes enfants, reprit Frida, et ceux-là me consoleront plus tard.

—Belle consolation!..." grommela le Gnome. Et il disparut.

LA MORT DE TIKA

Déjà de leur frayeur, les enfants aidèrent gentiment leur mère à se charger de fourrage pour leur chèvre, et tous reprirent le chemin de la maison. A mesure que Frida redescendait vers la plaine, son fardeau se faisait plus lourd; au bout d'une heure il devint tellement écrasant qu'elle fut obligée de le poser à terre.

"Rübezahl m'a sûrement joué un mauvais tour, pensa-t-elle; il faut qu'il m'ait fourré des pierres dans mes feuilles pour qu'elles pèsent ainsi". Alors elle défit son chargement et fouilla la verdure. S'étant assurée qu'on n'y avait rien caché de pesant, elle en vida la moitié sur la route et remit son panier sur l'épaule; mais qu'il était lourd encore!...



Elle vida la récolte dans l'étable

Arrivée chez elle, la brave ménagère s'empressa de vider sa récolte dans l'étable, et ses trois biquets se précipitèrent sur la pâture fraîche. Ensuite Frida mit au lit ses quatre enfants, après leur avoir servi une soupe bien chaude. Ayant tout mis en ordre, la bonne mère de famille se coucha

elle-même, l'âme en paix, et s'endormit aussitôt.

Le jour commençait à poindre quand le plus jeune des enfants réveilla sa mère. Celle-ci se leva aussitôt et courut à l'étable pour traire Tika, qui devait fournir le déjeuner de la famille. Hélas! un affreux spectacle s'offrit à sa vue: la bonne chèvre nourricière était étendue, les pattes raidies, glacée, sans vie; autour d'elle, ses trois biquets s'agitaient dans les convulsions et les râles de l'agonie. Accablée de douleur et d'épouvante, Frida se laissa tomber sur un tas de paille. Ne pouvant supporter la vue des animaux mourants, elle soupirait tout haut: "Malheureuse femme que je suis, que faire maintenant? Mon mari rentrera bientôt; jamais je ne pourrai lui avouer le désastre! Ah! il n'est plus de bonheur pour moi sur la terre!..." et Frida pleura amèrement.

Une heure plus tard, quand la première explosion de douleur fut un peu calmée, la courageuse paysanne entendit la voix de sa conscience qui lui reprochait sa faiblesse: "Le malheur qui m'arrive, se dit-elle, n'est point de ma faute; j'ai fait mon devoir chaque jour dans ma maison, et si Steffen me bat dans son premier moment de colère, je l'apaiserai en l'aidant dans son labeur. La moisson est proche, j'irai glaner; l'hiver prochain je filerai aux veillées jusqu'à minuit, et je verrai bien si, avec tout cela, je ne pourrai acheter une autre chèvre quand le printemps reviendra."

LES FEUILLES ENCHANTEES

Frida en était là de ses réflexions quand elle aperçut à ses pieds une feuille qui brillait comme de l'or.

Vite, elle courut chez sa voisine, la femme du Juif, et lui montra sa trouvaille. C'était bel et bien une feuille d'or qu'on lui paya comptant deux beaux thalers tout neufs.

Transportée de joie, la paysanne courut chez le boulanger acheter des croissants chauds et des brioches pour le déjeuner, puis choisit chez le boucher le plus beau gigot de mouton qu'elle put trouver. Quand ses enfants, impatients et l'estomac creux, la virent revenir ainsi chargée à la maison, ils poussèrent des cris de joie et mordirent à belles dents dans les brioches savoureuses.

La mère de famille s'abandonna d'abord à la joie de voir ses enfants heureux; mais comme le souci du travail ne la quittait jamais, elle songea à enterrer les chèvres mortes, les croyant empoisonnées par quelque maléfice de Rübezahl.

En entrant dans l'étable, ses yeux se portèrent sur la mangeoire qui brillait étrangement. O merveille! le reste du fourrage de la veille était transformé en or fin comme celui qu'elle avait porté tout à l'heure chez le Juif. Pressentant vaguement la vérité, Frida courut dans la cuisine chercher un couteau et ouvrit le ventre de la chèvre morte; un lingot d'or, gros comme une pomme de reinette du Canada, s'y trouvait; un plus petit lingot était également caché dans les entrailles de chaque biquet: c'était la fortune! "O puissant et généreux Rübezahl! s'écria la paysanne, je sais maintenant pourquoi les feuilles pesaient si lourd! C'est toi qui as changé en or le fourrage cueilli sur ton domaine; sois béni pour avoir eu pitié de ma misère!"

LE RETOUR DE STEFFEN

Autant la conduite et le cœur de la brave paysanne l'avaient rendu sympathique à Rübezahk, autant celui-ci en voulait à Steffen, qu'il trouvait indigne de sa compagne; aussi le Gnome résolut-il de lui jouer un bon tour de sa façon. Dans ce but, il fouilla toutes les routes et carrefours de Bohême jusqu'à ce qu'il aperçut un paysan silésien, marchant d'un pas lourd dans la direction du village qu'habitait Frida. L'Esprit de la Montagne fouilla le bagage du voyageur et vit qu'il se composait de ces menus objets de verrerie, comme le mari de sa protégée en vendait. C'était bien Steffen, en effet. Le marchand verrier chemina péniblement dans la montagne lorsque, enfin, arrivé au sommet, il découvrit sa vallée natale; un beau sentier bien tracé y conduisait et, tout près de lui, un tronc de sapin, scié comme une petite table, l'invitait au repos. Steffen, qui suait à grosses gouttes, trouva l'endroit favorable pour se délasser un peu.

Posant donc son lourd et fragile fardeau sur le tronc de sapin, il s'étendit à côté, à l'ombre, sur l'herbe molle. Là, mille projets joyeux lui traversaient l'esprit: "Il vendrait si bien sa bimbeloterie qu'il pourrait acheter un âne au marché de Schiederberg (sa femme se chargeant par son travail de la nourriture et l'habillement de la famille). L'âne acheté, il transporterait le double de marchandise et, avec le double de bénéfice, pourrait acheter un cheval. Une fois le noiraud à l'écurie, il acquerrait un champ, puis deux"...

Steffen se voyait déjà possesseur d'une grande ferme quand, soudain, un violent tourbillon de vent s'abat-

tit, renversant la corbeille pleine de verre. Aussitôt la fragile marchandise fut réduite en mille pièces et joncha le sol de la forêt, tandis qu'un rire clair résonnait sous les arbres. Une seconde après, le calme était rétabli et aucun souffle n'agitait les branches. Ce fut un coup de foudre pour Steffen: non seulement tous ses rêves étaient anéantis, mais son modeste pain quotidien lui-même était compromis.



La marchandise fut réduite en mille pièces

Dans sa rage, le verrier sentit le besoin de s'en prendre à quelqu'un. Du reste, le brusque tourbillon, le lointain éclat de rire, tout cela lui semblait bizarre, et bientôt il devina l'auteur de la triste plaisanterie. "O Rübezahk s'écria-t-il, que t'ai-je fait pour que tu viennes me voler le morceau de pain gagné si péniblement? Je suis un homme perdu pour la vie! Viens, coquin de Gnome, étrangle-moi maintenant que je suis dépossédé de tout!"... Mais la forêt resta muette.

Le malheureux Steffen se décida à rassembler les éclats de verre pour les échanger à la fonderie contre quelques menues pièces de verrerie, qui seraient le début d'un nouveau commerce, combien misérable, hélas!

Comme il ne pouvait se décider à rentrer à la maison avec son panier vide, il vint au paysan une idée qui lui parut assez bonne. Il s'introduirait de nuit dans sa propre étable, se saisirait des chèvres qu'il irait vendre au marché de la ville, et avec le prix il lui serait facile de racheter de la verrerie. Puis, se représentant devant sa femme, il lui reprocherait durement d'avoir laissé voler son bétail en son absence. Steffen se glissa donc à l'entrée du village et attendit impatiemment la nuit.

Quand l'ombre fut bien épaisse, il partit pour se voler lui-même, escalada la petite barrière et, craignant d'être surpris comme un malfaiteur, se glissa vers la porte de l'étable. A son grand étonnement, elle était ouverte. Il tâta partout... plus de chèvres! Pensant alors qu'un véritable voleur l'avait devancé, il fut saisi d'un grand désespoir. Le chagrin amollit son cœur et, se reprochant sa conduite envers sa femme, il se promit de lui avouer humblement son aventure et d'être désormais meilleur avec elle. Puis, vaincu par la fatigue, la faim et la douleur, il s'endormit sur la paille.

L'HERITAGE DU COUSIN

La richesse soudaine de Frida lui avait apporté des soucis nouveaux : "Comment allait-elle faire pour écouler son or sans éveiller l'indiscrète curiosité de ses voisins ? De quelle façon pourrait-elle garer une fortune aussi importante ?"

Dans sa perplexité, la paysanne alla trouver le bailli du houg voisin et lui conta son aventure en détails. Par bonheur, le bailli était un honnête homme qui, ayant depuis longtemps

entendu louer le courage et la bonté de Frida, voulut bien lui rendre service. Il prit en dépôt toute la nouvelle fortune et écrivit de sa magnifique écriture une lettre en latin expliquant que Frida venait d'hériter d'un de ses cousins, parti depuis longtemps à l'étranger et qui avait fait fortune au service de la République de Venise. Le défunt donnait la gérance de la fortune au bailli chargé de verser des rentes annuelles à sa cousine. Frida fut enchantée de cette invention qui empêchait Steffen de s'approprier la fortune. En reconnaissance, elle fit un large don au bailli ; celui-ci ne voulut rien accepter pour lui-même, mais distribua cet argent aux pauvres des environs. De plus, il promit de venir le jour même fêter l'héritage supposé et d'apporter un pot de vin.

Frida, en revenant toute joyeuse au village, regardait de côté et d'autre si elle n'apercevait pas son mari sur la route, car elle l'attendait depuis la veille au soir. En arrivant chez elle, il lui vint à l'idée d'aller voir dans l'étable s'il ne restait pas, par hasard, quelques feuilles d'or dans un coin. La brave femme poussa un cri en apercevant son mari assis sur la paille, tout pâle et l'air penaud. Bientôt remise de sa surprise, Frida lui demanda des nouvelles de son voyage et comment il se trouvait là. Au récit des aventures de son mari, elle répondit par de bruyants éclats de rire, que Steffen lui aurait fait payer cher dans tout autre moment.

"Mon brave homme, dit enfin la villageoise, oublie tes ennuis ; je suis forte, je t'aiderai de mon mieux. Va maintenant embrasser tes quatre petits enfants en attendant le fameux gigot de mouton que je te prépare pour ton dîner." Entendant parler de

sés enfants et d'un gigot de mouton, Steffen se sentit tout rasséréné et rentra dans la maison.



C'était le bailli avec un grand pot de vin.

Midi sonnait; partout la table était mise plus magnifiquement que jamais chez le pauvre verrier, quand quel-

qu'un frappa à la porte. Frida se précipita pour ouvrir: c'était le bailli avec un grand pot de vin à la main et un long parchemin sous le bras.

Steffen, tout fier de la visite et de son bon diner, fit asseoir le noble personnage à sa droite, puis il lui servit deux énormes tranches du fameux gigot. A la fin du repas, le bailli but un bon coup et déroula son parchemin. Frida et Steffen écoutèrent d'autant plus respectueusement la lecture de la lettre qu'ils n'y comprenaient pas un traitre mot; mais bientôt le magistrat expliqua à Steffen l'histoire de l'héritière de sa femme et de la gérance qui lui était confiée. Le pauvre verrier fut si content qu'il faillit tomber à la renverse. Un bon coup de vin le remit de son émotion, tandis que Frida riait sous cape à s'étouffer.

A partir de ce moment, Steffen devint un bon mari; il s'occupa activement de la ferme que le bailli avait achetée au nom de sa femme. Ses richesses prospérèrent et ses enfants grandirent toujours honnêtes et bien portants. Quant à la brave Frida, son heureuse vieillesse la récompensa amplement de son dévouement; elle vécut très longtemps, entourée de l'affection de tous les siens.



Le théâtre chez les Jésuites

Comment, au temps jadis, ces éducateurs savaient inculquer le goût des arts à leurs élèves. — Louis XIV en personne dans leurs ballets. — Les fêtes d'aujourd'hui.

Depuis fort longtemps et partout où ils ont des maisons d'éducation, les Jésuites ont réussi à former des élèves d'une haute culture, d'une rare distinction et d'un goût artistique remarquable. Cela est dû au fait que les spectacles, où la morale fut toujours respectée, ont fait partie de l'enseignement. Mais, on ne sait peut-être pas qu'il fut un temps, — de 1550 à 1662 environ, — où les Jésuites jouèrent un rôle fort considérable dans l'histoire du théâtre et des ballets, en France. M. Ernest Boyssé a recueilli, dans de vieilles archives, une foule de documents précieux à ce sujet, et il les a réunis en un volume dont nous détachons les passages suivants :

“Désireux de ne donner, au début, que des “tragédies latines, sacrées et pieuses, dont les intermèdes mêmes fussent latins et où ne se trouvât aucun rôle de femme” (Règle de 1583) les jésuites furent bientôt conduits à s'associer au mouvement de leur temps, à jouer des pièces en français, des pièces mêlées de chant, voire à donner une place importante au ballet.

“En effet, on ne peut, sans injustice, négliger leur apport dans le domaine de la comédie. Leurs tragédies, oeuvres des pères Pétau, Cellot, de la Rue, Lejay, Porée, Jouvençy — dont certains eurent pourtant leur temps de célébrité — n'offrent guère un intérêt plus général. Il est curieux de voir comment le dernier nommé de ces auteurs le comprend :

“Que l'on s'abstienne de tout amour profane et de tout personnage de femme, de quelque costume qu'on la revête. On ne peut toucher sans danger au feu, même sous la cendre; et les tisons, même éteints, ne laissent pas que de salir.”

C'était assurément là de bien gênantes restrictions. Dans le ballet, l'absence de tout personnage féminin n'offrait que des inconvénients bien moindres.

“L'on doit aux pères jésuites plusieurs ouvrages de valeur sur l'art de la chorégraphie théâtrale, les premiers peut-être où les principes de cet art soient méthodiquement exposés. Pour monter et régler les ballets souvent importants et somptueux qu'ils représentaient, ils font appel aux

meilleurs maîtres de ballet et danseurs de l'Opéra: Précourt, les Malterre, Laval, Bondy, Dupré qui, avant Vestris, mérita le surnom de "dieu de la danse"; de même pour la partie musicale, ils s'adressent aux premiers compositeurs de leur temps: Campra, maître de musique de Louis XIV, Charpentier, Clérembault entre autres.

"Détail à remarquer, c'est en 1638, à l'occasion des fêtes de la naissance du roi Louis XIV, que le premier de ces ballets fut dansé sur la scène du collège de Clermont. On sait combien ce monarque devait favoriser le développement de l'art du ballet. Il ne dédaigna point d'apparaître en personne au milieu des danseurs: par exemple dans ce costume de Roi-Soleil que représente une des estampes anciennes reproduite ci-contre. Il honora plus d'une fois de sa présence les ballets donnés dans le collège qui porte son nom. En 1661 il fonda une académie de danse, de cet art, dit son ordonnance, "qui a toujours été reconnu comme l'un des plus honnêtes à former le corps, l'un des plus utiles à notre noblesse et autres qui ont l'honneur de nous approcher".

"Si donc les jésuites donnèrent une place si grande aux ballets, c'est conformément aux tendances de la mode régnante. Non contents d'en monter de fort développés, comme le "Ballet de la curiosité" qui comptait seize entrées, le "Ballet de l'Illusion" ou le "Plutus", qui en comptait vingt, avec un "ballet général" pour finir, ils osent des mises en scène somptueuse et se préoccupent fort des décors et des costumes.

"Ainsi, pour le "Ballet de la Paix" qu'ils représentèrent en 1698 à l'occasion du traité de Ryswick, il leur

fallut plus de deux cents costumes, sans parler des accessoires et de la machinerie. Et un rédacteur du *Mercur*, qui assista à la représentation de 1732, nous a laissé une description



Louis XIV en Roi-Soleil, à un ballet monté chez les jésuites

détaillée du décor luxueux où se déroula le ballet, "l'Histoire de la Danse", un palais magnifique, de cent pieds de face et faisant la perspective de cent cinquante pieds de circonférence par trente-cinq pieds d'élévation; des colonnes et pilastres de brèche violette, les chapiteaux et bases en or; des groupes de figures en marbre blanc, une magnifique arcade soutenue par des gémes, des colonnes couples, des galeries ingénieusement percées et ornées de bustes, etc...

Le tout, bien entendu, n'était qu'en peinture, mais ce devait être un somptueux décor, qu'on admirerait encore aujourd'hui.

"Aussi bien leurs représentations attiraient-elle avec le roi, la reine, parfois un monarque étranger comme Charles II d'Angleterre, ou de hauts personnages comme le cardinal Mazarin ou les légats du pape, l'élite de

la cour et de la ville. Les dames de la cour y venaient en grandes toilettes et on servait de magnifiques collations.

“Lorsque les jésuites, en 1762, durent fermer leurs établissements d'éducation, leur théâtre cessa également d'exister.”

Tous les ans, à la fête du R. P. Recteur, les élèves du collège Sainte-Marie, interprètent fort bien des pièces classique ou du répertoire moderne, arrangées de façon fort heureuse, pour jeunes gens; et, il arrive assez fréquemment qu'à l'occasion du mardi-gras, par exemple, les jeunes gens de ce collège représentent des divertissements et ballets fort intéressants. Quelques pères de la compagnie, dont le R. P. Recteur lui-même, ont su faire preuve, à l'occasion, de réels talents de metteur en scène. On a cependant joué quelques pièces mixtes dans leur salle, à Montréal, mais rarement.

Les maisons des Jésuites n'ont du reste jamais manqué de visiteurs illustres, et le collège Sainte-Marie se souvient encore des réceptions qu'il fit jadis à monseigneur le comte de Paris, à monseigneur Merry del Val, aujourd'hui cardinal au Vatican, à Coquelin aîné, à Théodore Botrel, lorsque ces distingués visiteurs passèrent par Montréal.

— o —

LE MASSACRE DES BALEINES ET LEUR CHAIR DANS L'ALIMENTATION

L'effet commercial de la guerre et sa fin sont un exemple frappant de la cessation de la pêche à la baleine sur la côte du Pacifique. Le manque de nourriture et la demande d'huile et

grandement la pêche à la baleine. Les trois stations de pêche ont pris plus de 500 de ces cétacés pendant la saison de 1918; une seule station en a capturé 246. Au cours de la même année, 30,000 caisses de conserves de chair de baleine ont été préparées et vendues.

Cependant, une fois la guerre terminée, l'industrie des conserves de chair de baleine a été totalement discontinuée en 1919. Une seule station a poursuivi ses opérations en cette année et a capturé 166 baleines.

La chair de baleine est un aliment nutritif: le goût est semblable à celui de la viande de boeuf. On la vendait 20 cents la boîte d'une livre; elle remplaçait la nourriture à bon marché. La prise de 500 baleines en une seule saison était justifiable, comme mesure de guerre, mais la continuation de la destruction d'une telle quantité aurait bientôt pour résultat l'extermination de ce mammifère. de matières grasses avaient activé

— o —

STYLE ULTRA-MODERNE

Nous lisions dernièrement, dans un journal d'une petite ville, non loin de Montréal, la description de l'excursion d'un voyage de collégiens, au lac de Beloeil, et, nous avons eu la bonne fortune d'y cueillir de nouvelles manières de s'exprimer.

Ainsi, cette phrase n'est-elle pas d'une limpidité comparable aux eaux du lac lui-même?

“1919 nous cria: A vous! Le lac
“moiré n'allongerait pas mélancoli-
“quement les ondes affaiblies d'un
“passé révolu.”

Et, plus loin:

"L'heure est aux vertus actives.
 "Un temps, une moitié de temps, et
 "la bande escaladait les voitures.
 "Parbleu, après une aussi magnani-
 "me célérité et une sortie inconnue
 "des petits — ces menus diables
 "que leur carapace suppurant un
 "incarnat plus ou moins vif, fait à
 "tort appeler chérubins, — nous
 "avons bien le droit de nous hisser
 "très concrètement sur ces pavois
 "nouveau genre!"

Tout ça, ça veut dire "monter en
 voiture"; c'est plus long que l'ancien-
 ne manière, et un peu moins compré-
 hensible, mais c'est nouveau, paraît-il.

N'oublions pas non plus, cet écrin
 de perles:

"Braves ouailles de Monsieur le
 "curé, ne vous plaignez pas trop si
 "la première droite menée de notre
 "fanfare à vous se changea en
 "maintes lignes brisées: nos artis-
 "tes prenaient les gouttes d'eau
 "pour des notes."

Pas banal tout de même, une mar-
 che de perles pluvieuses?

Et, voilà comment avec un peu de
 style on fait furtivement essuyer de
 trop jolis yeux avec des mouchoirs de
 fine dentelle.

— o —

LA METHODE BINET DANS LA VIE PRATIQUE

La méthode Binet consiste à don-
 ner un mot quelconque à un élève et
 celui-ci doit donner un autre mot que
 le premier lui aura suggéré. Ainsi, le
 mot "mère" éveillera l'idée de "père".

Voici les réponses d'un petit garçon
 et d'une petite fille au questionnaire
 Binet.

Les mots dans la colonne de gauche
 furent donnés au petit garçon. Les
 mots dans celle de droite sont les
 idées suggérés par les mots de la co-
 lonne de gauche:

Pain	Crème à la glace
Savon	Bulles
Père	Travail
Fille	Bavardage
Oeil	Au beurre noir
Dimanche	Congé
Monnaie	Cinéma
Eau	Natation
Cloche	Dîner

Voici les réponses exactes, telle que
 données par Binet:

Pain	Beurre
Savon	Eau
Père	Mère
Fille	Garçon
Oeil	Cils
Dimanche	Messe
Monnaie	Sous
Eau	Terre
Cloche	Porte

Mais les mêmes mots ne suggère-
 rent pas les mêmes idées à la petite
 fille. Voici les réponses de la fillette:

Pain	Gâteau
Savon	Oreilles
Père	Argent
Fille	Robes
Oeil	Clin-d'oeil
Dimanche	Bas de soie
Monnaie	Chocolats
Eau	Dimanche
Cloche	Visiteurs

— o —

Pour enlever les taches de vin

Lorsque l'eau de savon tiède ne suffit
 pas, prendre de l'eau chloratée chau-
 de ou de l'eau ammoniacale. En pro-
 portionner la quantité à la délicates-
 se du tissu ou du coloris.

SAUF LE GRAND HIBOU A CORNES TOUS LES AUTRES SONT UTILES COMME ENNEMIS DES RONGEURS

Le discernement est une qualité que l'on n'applique pas assez généralement, lorsqu'il s'agit des oiseaux ou des animaux de proie. Si l'on voit une fois un hibou enlever un poulet, on condamne tous les autres individus de cette espèce et leur extermination est décrétée. C'est là pure folie. On devrait apprendre à distinguer les oiseaux nuisibles des inoffensifs, pour ne pas traiter en ennemis ceux qui nous rendent service.

Une brochure instructive, "Birds of Eastern Canada", publiée par la Commission Géologique, contient sous une forme facile à consulter, une description abrégée des oiseaux canadiens. Des donnés, basés sur l'analyse de l'estomac, sont fournies à l'appui des conclusions tirées sur la valeur économique de chaque oiseau.

Le grand hibou à cornes est un oiseau de forte taille, avec oreilles apparentes, c'est l'ennemi déclaré de la volaille et des petits animaux à fourrure.

Le hibou américain à longues oreilles lui ressemble quelque peu, mais sa taille est plus petite. Il fait une guerre acharnée aux souris; et comme c'est un oiseau nocturne, la volaille n'en souffre pas.

Le hibou barré ou grand duc est d'un gris brun à poitrine rayée. Il se nourrit un peu de tout, mais chasse surtout les souris; il n'est pas très agressif, et l'on a constaté que des poules ont perché sur des branches d'arbres à proximité de cette espèce, sans en être molestées.

Le chat-huant apparaît sous deux couleurs distinctes, il est tantôt grisâtre et tantôt rougeâtre. Il est cornu on le définit mal, car ses notes sont mélodieuses et douces. L'examen de 212 estomacs de cette famille a montré que 91 contenaient des souris et 100 des insectes. C'est donc un oiseau très utile.

Le hibou américain à courtes oreilles est un oiseau de marais, de taille moyenne et de couleur chamois. Il se nourrit surtout de souris; il habite les lieux incultes, d'où sortent les rongeurs pour se répandre dans les places cultivées; il faut le protéger. Il attaque parfois les rats musqués.

Le hibou à cri strident est de petite taille et sans cornes. Il se cache dans les cédres et les épinettes rouges des marais. Sa nourriture consiste seulement en souris.

Toutes ces espèces de hiboux (à l'exception du hibou barré qui habite l'est) se trouvent dans toute la zone tempérée de l'Amérique du Nord.

On compte plusieurs autres espèces, qui ne se rencontrent cependant pas communément dans les régions habitées.

On peut donc conclure que, exception faite du grand hibou à cornes, ces oiseaux sont plus utiles que nuisibles. Le hibou est si friand de souris qu'on l'a surnommé "le chat emplumé". Il débarrasse l'homme d'une quantité de rongeurs.

— o —

Pour les Planchers

Si vous voulez que vos planchers vernis gardent leur brillant, poudrez-les de sel. Laissez-le cinq minutes et ensuite enlevez-le avec un balai doux.

UN ROMAN COMPLET

Le mystérieux docteur Cornélius

par GUSTAVE LEROUGE

PREMIERE PARTIE

L'énigme du "Creek" sanglant

CHAPITRE PREMIER

Le rubis volé

Vers la fin de l'année 190..., un groupe de capitalistes yankees avait décidé la fondation d'une ville, en plein Far-West, au pied même des Montagnes Rocheuses. Un mois ne s'était pas écoulé que la nouvelle cité, encore sans maisons, était déjà reliée par trois lignes au réseau ferré de l'Union; dès l'origine, on l'avait baptisé Jorgell-City, du nom du président du trust qui la créait, le milliardaire Fred Jorgell.

Les travailleurs accouraient de toutes parts; dès le deuxième mois, trois églises étaient édifiées et quatre théâtres en pleine exploitation.

Autour d'une place où subsistaient quelques beaux arbres, espoir d'un square pittoresque, les carcasses d'acier des maisons à trente étages commençaient à s'aligner. C'était une vraie forêt de poutres métalliques, bruissantes nuit et jour de la cadence des marteaux, du grincement des

C'était un spectacle fantastique que celui de ces logis aériens, juchés, comme des nids d'oiseau, au sommet

treuils et du halètement des machines. En Amérique, on commence les murailles par en haut, une fois le bâti d'acier mis en place et les ascenseurs installés.

des géantes poutrelles d'acier, pendant que les ouvriers achevaient fiévreusement de combler avec des rangs de brique, parfois même avec de simples plaques d'aluminium, les interstices de la charpente métallique.

Plus loin, on coulait en quelques heures, d'après le procédé d'Edison, des édifices entiers en béton armé.

De la terrasse de son palais, où il passait de longues heures, Fred Jorgell prenait un indicible plaisir à voir sortir de terre avec une rapidité magique la ville nouvelle, éclore en plein désert, au soleil de ses milliards.

Par une sorte de superstition, le milliardaire avait voulu que la première pierre de "sa ville" fût posée le jour de l'anniversaire de la naissance de sa fille, de telle sorte qu'on célébrât du même coup la première année de Jorgell-City et les vingt ans de miss Isidora.

Les réjouissances furent d'une somptuosité inouïe, presque extravagante, dignes enfin de la colossale fortune de l'amphitryon. Après le dîner servi dans le jardin d'hiver au milieu des massifs de citronniers, de magnolias, de jasmins et d'orchidées, il y eut

bal sur les pelouses du parc illuminé; mais la principale attraction, c'étaient les cadeaux envoyés à miss Isidora et exposés dans un petit salon attenant au jardin d'hiver. Ils étaient d'un luxe royal; c'était un ruissellement de joyaux dont le plus humble avait coûté une fortune.

Entre toutes ces merveilles, on remarquait un rubis "sang de pigeon" dont la grosseur et l'éclat étaient incomparables. Cette gemme eût été digne du diadème d'une impératrice; aucune des jeunes milliardaires présentes n'en possédait qui pût lui être comparée; d'ailleurs, d'habiles détectives vêtus avec élégance et mêlés à la foule des invités devaient veiller sur les trésors étalés, en apparence, si insoucieusement.

Cependant la brillante cohue qui se pressait en face du grand rubis ne tarda pas à devenir plus clairsemée. On avait admiré la pierre précieuse, on n'y songeait déjà plus, les accents endiablés d'un orchestre de cinquante musiciens entraînaient invinciblement les invités du côté du bal. Les domestiques, confiants dans la vigilance des détectives, s'étaient éclipsés. Bientôt les quatre policiers—ils étaient quatre—demeurèrent seuls dans le salon aux cadeaux.

Au milieu de l'allégresse et de l'animation générales, ils commençaient à s'ennuyer formidablement: tous quatre bâillaient à qui mieux mieux.

—J'ai une idée de génie, dit tout à coup l'un d'eux; puisqu'il n'y a plus personne ici, nous n'avons pas besoin d'être quatre.

—Que veux-tu dire? firent les trois autres, en se rapprochant, très intéressés.

—Ceci tout simplement: deux d'entre nous peuvent parfaitement aller faire un petit tour au buffet.

La proposition fut adoptée à l'unanimité et d'acclamation; un va-et-vient s'organisa entre le petit salon et le buffet installé en plein air dans le parc. Rapidement les détectives étaient devenus de la plus joyeuse humeur, ils ne bâillaient plus, mais, en revanche, leurs visages devenaient cramoisis et, à chaque nouveau voyage au buffet, ils perdaient un peu plus de leur impeccable correction.

Maintenant, le gilet déboutonné, la cravate de travers, ils sifflaient des airs de gigue avec un parfait sans-gêne.

Il vint un moment où les deux qui étaient demeurés à la garde du rubis ne virent plus revenir leurs camarades partis se rafraîchir.

Très inquiets, ils allèrent les chercher et, naturellement, ne revinrent pas non plus.

Le petit salon demeura vide.

La fête battait son plein et les premières fusées du feu d'artifice éclataient au-dessus de la pièce d'eau lorsqu'une rumeur vola de proche en proche, semant partout la consternation.

—On a volé le grand rubis!

—Mais c'est impossible! s'écria un jeune milliardaire, l'ingénieur Harry Dorgan, il n'y a ici que des gentlemen parfaitement honorables!

Le fait était pourtant exact, il fallut bien se rendre à l'évidence, le grand rubis avait disparu.

C'était un domestique de confiance, le vieux Paddock, qui s'était aperçu du vol et en avait immédiatement informé son maître.

Cette nouvelle jeta le plus grand désarroi dans la fête, les danses s'arrêtèrent, l'orchestre même cessa de jouer. Les questions, les exclamations de stupeur et d'étonnement se croisaient dans un véritable brouhaha.

—Sat-on qui a fait le coup?

—Il faut trouver le voleur!...

—Ou! oui! A tout prix.

—C'est cela, cherchons le voleur! Personne de nous ne tient à être soupçonné.

—Qu'on ferme les portes, qu'on nous fouille, s'il le faut!

—Qu'on nous déshabille même, ajouta une vieille lady, en rougissant pudiquement.

Bientôt Fred Jorgell et miss Isidora se trouvèrent entourée d'un cercle d'invités qui réclamaient à grands cris une enquête immédiate.

On chercha les détectives ; on les découvrit à grand'peine, ivres de champagne et ronflant à poings fermés dans les bosquets du parc. On les jeta honteusement à la porte et Fred Jorgell leur promit en guise d'adieu de faire, en personne, dès le lendemain, les démarches nécessaires pour obtenir, dans le plus bref délai possible, leur révocation.

Cette exécution accomplie, le milliardaire se tourna vers la foule des invités et, demandant le silence d'un geste plein d'autorité :

—Ladies et gentlemen, dit-il, je suis sûr de la haute probité de toutes les personnes ici présentes, je suis sûr également de l'honnêteté de tous mes serviteurs. Je ne soupçonne personne, absolument personne. Permettez-moi de ne pas attrister cette joyeuse réunion par la présence des policemen et par l'ignominieuse opération de la fouille. Veuillez donc, je vous prie, oublier ce larcin qui n'a pour moi, d'ailleurs, qu'une fort minime importance.

Miss Isidora ajouta gracieusement :

—C'est un petit malheur et dont je suis déjà consolée; il ne faut pas, pour

une semblable bagatelle, interrompre nos amusements.

Et la jeune fille se tourna en souriant vers le chef d'orchestre qui, levant son bâton d'ébène, donna le signal aux cinquante musiciens installés dans une tribune de feuillage. Ils attaquèrent aussitôt avec maîtrise un tango dont le rythme enragé eut bientôt dispersé en une trombe trépidante et tournoyante l'étincelante cohue des cavaliers et des valseuses.

Miss Isidora avait accepté le bras d'un jeune milliardaire, célèbre par son élégance, et donnait l'exemple.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que le vol du grand rubis était déjà complètement oublié. Le bal se poursuivait avec un entraînement et une verve joyeuse.

Parmi les rares personnes qui ne dansaient pas, on remarquait Baruch Jorgell, le frère de miss Isidora. Le fils aîné du milliardaire Baruch, avait les traits profondément accentués, les mâchoires fortes, les lèvres minces et le regard méprisant. Il donnait au premier aspect l'impression d'un homme très énergique, mais orgueilleux et taciturne.

En ce moment, il savourait une coupe de champagne avec deux personnages de mine grave, auxquels il semblait montrer une déférence toute particulière.

—Alors, docteur, dit-il à l'un d'eux il est à peu près certain que vous aurez demain ma visite.

—Bien, fit l'autre, en baissant la voix, mais j'ai encore quelques recommandations à vous faire...

—L'on n'est pas très bien ici pour parler de ses affaires, objecta le troisième interlocuteur.

—Nous pourrions aller dans le parc proposa Baruch.

Les deux autres acquiescèrent et le trio se perdit dans une allée déserte.

Pendant ce temps des serviteurs de confiance avaient transporté dans les appartements de miss Isidora les objets précieux offerts à la jeune fille. Le petit salon modern-style où ils avaient été exposés était maintenant vide et désert.

C'est à ce moment qu'un jeune homme à la mine pensive y pénétra. Absorbé dans ses réflexions, le nouveau venu se parlait à lui-même, sans se soucier qu'il pût ou non être entendu.

—Il est impossible, murmura-t-il, que le voleur n'ait pas eu une idée aussi simple... Si j'avais eu à m'emparer du rubis, je n'aurais pas agi autrement... Voyons, il serait curieux que j'eusse deviné juste...

Le jeune homme avançait avec précaution, la main au-dessous de la monumentale table sculptée et dorée sur laquelle avaient été exposés les bijoux.

Tout à coup, il poussa une exclamation.

—Je l'aurais parié! s'écria-t-il, le voleur a tout bonnement fixé le rubis sous la table avec un peu de glu. Il était bien sûr que personne n'aurait la pensée d'aller regarder là!...

Machinalement il avait pris la pierre précieuse; mais, toutes réflexions faites, il la replaça là où il l'avait trouvée, et le visage rayonnant de satisfaction, il s'élança dans le jardin d'hiver.

Une minute après, il accostait Fred Jorgell.

—Un mot, sir, lui dit-il à l'oreille, j'ai à vous faire une communication très intéressante.

—A votre disposition, monsieur Harry Dorgan, répondit le milliardaire. De quoi s'agit-il?

—Eh! parbleu, du rubis!

—Vous avez des indices?

—Mieux que cela; je sais où est la pierre précieuse... Venez avec moi.

D'un geste autoritaire, il entraînait le milliardaire jusqu'au salon modern-style, et lui montrait le rubis.

M. Jorgell ouvrait de grands yeux.

—Je vous remercie, fit-il, je suis ravi que la pierre soit retrouvée, aussi bien pour mes invités que pour ma chère Isidora.

Et il ajouta facétieusement:

—Il est vraiment regrettable que votre père, l'honorable William Dorgan, soit milliardaire, vous auriez fait un détective de premier ordre.

—N'est-ce pas? ce sera une ressource en cas de revers de fortune. Mais nous n'avons rempli que la moitié de notre tâche. Le rubis est retrouvé, il s'agit maintenant de pincer le voleur.

—Comment vous y prendrez-vous?

—C'est tout simple. Il n'y a qu'à laisser le rubis où il est. Quand notre filou jugera le moment propice, il viendra ramasser son butin.

—Parfait! Je veux me donner le plaisir de contribuer moi-même à cette arrestation. Cachons-nous derrière le piano.

—C'est cela, et baissions l'électricité.

L'ingénieur Harry Dorgan tourna le commutateur; l'obscurité envahit le salon. Immobiles, la main sur la crosse de leurs brownings, les deux policiers improvisés attendaient avec patience.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre.

Il y avait à peine un quart d'heure qu'ils étaient en embuscade lorsqu'un personnage de haute taille se glissa avec précaution par la porte entre-bâillée, et, glissant, telle une ombre silencieuse, sur le tapis de haute laine, se dirigea lentement vers la table.

Sa marche était incertaine et hésitante; à chaque pas il se retournait avec inquiétude, on eût dit qu'un mystérieux instinct l'avertissait de la présence de ceux qui l'épiaient. Enfin, rassuré par l'obscurité et le silence, il s'enhardit.

Ce fut d'une allure rapide comme celle d'un fauve qu'il atteignit la table, et se pencha pour glisser sa main en dessous.

—Il y est!... je l'ai!... balbutia-t-il d'une voix rauque.

Une seconde, malgré les ténèbres, le grand rubis étincela d'une pâle lueur sanglante entre ses doigts.

Mais, au même moment Harry Dorgan lui sauta à la gorge, pendant que Fred Jorgell, tournant le commutateur, inondait le salon d'une aveuglante clarté.

Deux cris partirent en même temps:

—Baruch!...

—Mon père!...

L'homme qui se débattait sous la poigne d'acier d'Harry Dorgan n'était autre que Baruch Jorgell.

D'un geste instinctif, Harry avait lâché son prisonnier; entre les trois hommes, il y eut quelques secondes d'un poignant silence. Le vieux milliardaire demeura inertes, affaissé, frappé en plein cœur.

Baruch, livide de rage et de honte, jetait sur son père et sur Harry des regards venimeux, puis, tout à coup, reprenant son sang-froid, il envoya rouler sur la table le rubis qu'il te-

naît encore dans sa main crispée et il marcha vers la porte.

Son père lui barra le passage.

—Tu ne t'en iras pas ainsi! lui cria-t-il d'une voix terrible. Non, tu ne passeras pas!... Monsieur Dorgan, veuillez sonner, que l'on aille chercher les policemen!...

Harry s'était avancé. En un éclair, il venait d'entrevoir le moyen de sauver la situation.

—Sir, dit-il, en se tournant vers le vieux gentleman, n'exagérons pas la portée d'une plaisanterie un peu osée peut-être...

Baruch avait compris, il n'avait qu'à saisir la planche de salut qui lui était tendue. Un mielleux sourire rasséréna ses traits, qui perdirent leur expression de haine et de dureté inflexible.

—Calmez-vous, mon père, fit-il avec un rire qui sonna faux, et laissez, je vous prie, messieurs les policemen où ils sont. Comme l'a tout de suite deviné M. Dorgan, c'est une simple farce que j'ai voulu faire à Isidora, qui est vraiment par trop vaniteuse de tous ses colifichets. J'avoue que c'était peut-être un peu osé, mais tous les rieurs auraient été de mon côté. Le déshabillage des ladies jeunes et vieilles par un détective eût été une chose tout à fait drôlatique. C'eût été une attraction de plus, un véritable clou pour votre fête... Puis comment admettre que moi—votre fils—j'aie voulu m'emparer d'un bijou dont je n'ai que faire et qu'il m'aurait été d'ailleurs impossible de vendre? C'est tout simplement ridicule!

—C'était, ajouta-t-il, l'ivrognerie des détectives qui lui avait donné l'idée de cette mystification, à laquelle il espérait bien que son père n'atta-

cherait pas plus d'importance qu'il n'en avait attaché lui-même.

Il continua longtemps cette espèce de plaidoyer que Fred Jorgell et Harry écoutaient d'un air distrait.

—D'un autre, dit sévèrement le vieillard, je croirais peut-être tout ce que vous venez de dire; malheureusement, Baruch, je vous connais trop bien...

—Mon père!...

—Eh bien! soit, interrompit Fred Jorgell d'un ton sec, admettons l'explication que vous a si charitablement fournie M. Dorgan; mais, maintenant, il me reste le devoir de faire connaître à nos invités que le rubis est retrouvé...

—Je ne puis pourtant pas raconter à tout le monde...

—Permettez-moi de vous dire, interrompit l'ingénieur, qu'il y a un moyen tout simple de tourner la difficulté. Nous n'avons qu'à supposer que la femme de chambre de confiance de miss Isidora aura pris l'initiative, dès le commencement de la soirée, de reporter dans le coffre-fort le grand rubis. cela paraîtra très vraisemblable.

—Oui, cela arrange tout, murmura le milliardaire. De la sorte on croira à une simple méprise.

Puis, s'adressant à Baruch:

—Quant à vous, lui dit-il d'un ton glacial, j'ai à vous parler sérieusement. Je vous attendrai demain soir, à neuf heures, dans mon cabinet de travail.

—Je serai exact, mon père, répondit arrogamment Baruch.

Il ajouta, non sans ironie, en se tournant vers Harry Dorgan:

—Au revoir, monsieur, tous mes remerciements pour vos bonnes idées.

Et il salua et sortit.

Fred Jorgell, après avoir chaleureusement exprimé à l'ingénieur toute sa reconnaissance, le pria de garder le plus profond silence sur les événements de la soirée. puis tous deux rentrèrent dans le bal.

Harry Dorgan regrettait presque d'être intervenu dans l'affaire du rubis volé; il se rendait compte qu'il avait désormais un ennemi mortel dans la personne du frère d'Isidora, mais il ne voulut pas s'arrêter à cette pensée, il était tout au plaisir d'aller annoncer lui-même à la jeune fille que la pierre précieuse était retrouvée.

Miss Isidora l'accueillit d'autant mieux que, parmi les nombreux jeunes gens de son entourage, Harry était un des rares pour qui elle éprouvât une réelle sympathie.

En quittant son père, Baruch était allé rejoindre dans une allée déserte du parc les deux gentlemen avec lesquels nous l'avons déjà vu en conversation.

—Quelles nouvelles? lui demanda le plus âgé, en baissant la voix.

—Rien! grommela Baruch avec une sourde colère. l'affaire est manquée.

—C'est regrettable, reprit froidement l'autre, la pierre était belle.

—Rien à faire de ce côté, mais j'ai autre chose en vue.

—De quoi s'agit-il?

—Permettez-moi, jusqu'à nouvel ordre, de vous garder le secret.

—C'est votre affaire, répondit le deuxième gentleman, vous savez à quelles conditions nous consentons à vous prêter notre appui.

C'est sur ces paroles mystérieuses que Baruch prit congé de ses deux interlocuteurs. Il était humilié et exaspéré. Rageusement il regagna le petit pavillon situé au fond du parc, et

qui lui servait de laboratoire et de bibliothèque, car Baruch Jorgell, très ignorant sur d'autres points, était un assez bon chimiste.

Peu de temps après son départ, Harry Dorgan et miss Isidora se trouvèrent au buffet près des deux gentlemen que Baruch venait de quitter.

—Quels sont donc ces deux personnages? demanda-t-il à la jeune fille, leur physionomie astucieuse et rusée ne me revient guère. Je vous l'avoue.

—Je crois, master Harry, que vos préventions sont injustes, répondit-elle, ces gentlemen—ce sont les deux frères—sont honorablement connus dans Jorgell-City; le plus âgé, celui qui a le visage complètement rasé et qui porte des lunettes d'or, est le célèbre docteur Cornélius Kramm, celui qu'on a surnommé le "sculpteur de chair humaine".

—J'ai entendu parler de ses prodigieux travaux, on disait de lui le plus grand bien; mais l'autre?

—C'est son frère Fritz Kramm, riche marchand de tableaux et d'objets d'art.

Harry Dorgan en resta là de ses questions.

A ce moment les premiers rayons du soleil perçaient la coupole des feuillages; faisant pâlir les illuminations et montrant les faces blêmes et lasses des valseuses. Ce fut une débâcle générale. Pendant que les musiciens, exténués, exécutaient sans enthousiasme un dernier morceau, les invités du milliardaire se hâtaient de regagner leurs autos alignées devant le perron de la cour d'honneur.

La fête était terminée.

CHAPITRE II

Un meurtre inexplicable

Le cabinet de travail de Fred Jorgell était aménagé avec une entente parfaite du confortable et merveilleusement outillé pour le formidable travail d'organisation que réclamaient les vastes entreprises du milliardaire. Des radiateurs électriques et des ventilateurs à air liquide y entretenaient en toute saison une température égale et douce; cinq téléphones et deux postes de télégraphie sans fil le mettaient en communication rapide avec toutes les villes de l'univers; d'admirables classeurs électriques contenaient des myriades de dossiers industriels et scientifiques sur les affaires les plus variées.

Le milliardaire ne se sentait vraiment chez lui que dans ce cabinet de travail éclairé, le jour, par de larges verrières qui donnaient sur le parc et sur la ville, le soir, par des lampes à vapeur azurée très douce; c'était de là que partaient les ordres de vente et d'achat qui, parfois, culbutaient les cours dans les Bourses du monde entier.

Neuf heures venaient de sonner et Fred Jorgell était occupé à expédier quelques lettres pressées avant d'aller à son cercle, lorsque Baruch entra.

L'air très calme, il salua respectueusement son père et demeura en face de lui dans l'attitude déferente d'un subordonné qui s'attend à une réprimande.

Un instant le père et le fils se regardèrent bien en face; ce fut Baruch qui baissa les yeux le premier.

—Je suis venu comme vous me l'avez commandé, dit-il obséquieusement, j'attends vos ordres.

Ce ton de feinte politesse eut le don d'exaspérer le vieux gentleman, dont le visage s'empourpra, dont les yeux lancèrent des flammes.

— Vous êtes un voleur, répliqua-t-il brutalement, j'ai honte d'avoir pour fils un misérable tel que vous! Si vous aviez un peu de cœur, vous devriez vous brûler la cervelle.

— Je n'ai pas les mêmes préjugés que vous sur cette question, fit Baruch, en haussant les épaules avec une ironie méprisante. Je croyais qu'il était entendu entre nous que l'histoire du grand rubis n'était qu'un agréable tour de passe-temps, une humoristique plaisanterie.

— Croyez-vous donc, s'écria le milliardaire d'une voix terrible, que je me sois fait illusion un seul instant! Je sais de quoi vous êtes capable! Je vous ai déjà vu à l'oeuvre: rappelez-vous les fausses traites mises par vous en circulation!...

A cet humiliant souvenir, le jeune homme eut un mouvement de révolte; il serra les poings, sa physionomie prit une épouvantable expression de rage et de haine.

— Je ne vais pas, rugit-il, essayer de me défendre! Oui, monsieur mon père, il est parfaitement exact que si j'ai caché sous la table le grand rubis, c'était avec la ferme intention de m'en emparer.

— Et vous osez l'avouer?

— Pourquoi pas? Le seul coupable dans cette affaire, c'est vous! Pourquoi me laissez-vous sans argent? J'ai maintenant vingt-six ans, je veux vivre ma vie! Avec deux ou trois cent mille dollars — ce qui est peu de chose pour vous — je pourrais me lancer dans des entreprises intéressantes; je suis aussi intelligent, aussi apte à la

direction d'une affaire que qui que ce soit dans votre entourage.

— Vous ne l'avez guère prouvé; vous avez dévoré la fortune qui vous revenait de votre mère et, chaque fois que, depuis, je vous ai confié des capitaux, vous les avez dissipés en quelques semaines.

— L'expérience coûte toujours cher, mais maintenant, j'en ai suffisamment acquis, je suis sûr de moi, et je ne demande qu'à le prouver... Tenez, si par exemple, oubliant toutes nos anciennes querelles, vous me donniez seulement cent mille dollars...

— Pas même cinquante mille! pas même vingt mille! s'écria le milliardaire exaspéré, si furieux que, dans sa colère, il pulvérisa d'un coup de poing une fragile coupe de Murano pleine de timbres rares; le sang lui montait à la gorge. Il étouffait.

Il sonna pour se faire apporter une limonade glacée; ce ne fut qu'après l'avoir bu qu'il continua, un peu calmé:

— Ne comptez en aucune façon sur mes mes bank-notes. Je trouve votre demande d'une singulière imprudence, après ce qui s'est passé hier. Tout ce que je puis faire, c'est de ne pas vous supprimer — comme j'en avais l'intention — la pension de mille dollars par mois que je vous sers depuis que vous êtes ici.

— Je vous ai cependant parlé franchement, murmura Baruch d'un air sombre et menaçant, j'étais disposé à me montrer sérieux, ma foi, tant pis! D'ailleurs, soyez tranquille, c'est la dernière fois que je m'humilie, en vous faisant une pareille demande.

— Quels sont vos projets?

— Inutile que je vous les communique.

— Le milliardaire avait été plus ému qu'il ne voulait le paraître du ton résolu et en même temps désespéré dont son fils avait prononcé ces derniers mots.

— Ecoutez, lui dit-il plus doucement, ma résolution n'est pas irrévocable; je reconnais que vous êtes énergique et intelligent. Faites en sorte de me donner des preuves de sérieux et de bonne volonté, et je réfléchirai à ce que je dois faire en votre faveur.

Baruch était en ce moment trop irrité pour comprendre l'importance de cette concession.

— Combien de temps, répliqua-t-il insolemment, me faudra-t-il attendre votre bon plaisir ou votre caprice?

— Cela dépendra de vous. Pour le moment, je veux bien oublier l'aventure d'hier, et c'est déjà beaucoup d'indulgence de ma part. Mais faites attention que si vous ne me donnez pas entière satisfaction, je vous déshériterai impitoyablement.

— Il ne manquera pas de gens pour vous y pousser, ne fût-ce que cet hypocrite Harry Dorgan qui, je m'en suis aperçu depuis longtemps, fait la cour à ma soeur Isidora.

— Ne parlez pas d'Harry Dorgan, riposta le vieillard avec véhémence, je voudrais que vous fussiez aussi sérieux que lui. Bien que plus jeune que vous, il dirige les usines électriques de Jorgell-City. C'est un garçon plein d'avenir.

— En effet, car je vois qu'il a été assez habile pour capter votre confiance.

— C'est, sans nul doute, qu'il la méritait!

— Je m'en moque, après tout, reprit Baruch avec un haussement d'épaules; mais, revenons à notre affaire.

— Je viens de vous faire connaître ma décision.

Baruch jeta sur son père un tel regard que celui-ci en fut presque effrayé.

— Alors, c'est votre dernier mot? Vous refusez de m'avancer les misérables cent mille dollars que je vous demande?

— Je refuse. Acceptez l'emploi que je vous offre dans mon trust; prouvez-moi pendant quelques mois que vous êtes capable d'une bonne administration, et ma caisse vous sera ouverte toute grande.

— C'est bien. Je n'insiste pas. Je vous prouverai peut-être d'ici peu que je suis en état de faire mon chemin dans la vie, sans le secours de votre argent.

Et Baruch sortit en claquant brutalement la porte.

Le lendemain pourtant, il paraissait avoir déjà oublié cette scène violente. Il parut à la table familiale, comme à l'ordinaire, et s'y montra plein de gaieté. Dans l'après-midi, il fit en compagnie de miss Isidora, la seule personne peut-être pour laquelle il eût une réelle affection, une longue promenade dans le parc.

Fred Jorgell se reprit à espérer que ce fils qui lui avait déjà causé tant de tracas n'était pas entièrement perdu pour lui et qu'il ne tarderait pas à revenir à de meilleurs sentiments.

Le milliardaire venait de remonter dans son cabinet de travail, après le repas du soir, lorsque miss Isidora entra sans frapper.

— C'est moi, père, cria-t-elle du seuil de la porte, ne te dérange pas!

La jeune fille portait une robe de crêpe de Chine bleuté qui accusait discrètement l'élégance et la richesse de ses formes. Ses cheveux d'un blond

fauve, dans lesquels brillait un rang de perles, encadraient harmonieusement une physionomie régulière et calme, où se reflétaient la franchise et la bonté; ses grands yeux d'un bleu de mer presque vert étaient clairs et hardis sans impudence et elle possédait ce teint frais et velouté, d'une roseur spéciale qui semble l'apanage de certaines jeunes filles américaines.

Ce fut d'une voix légèrement émue qu'elle dit à son père:

— Tu m'as paru tantôt si soucieux et même si mélancolique, que j'ai tenu à venir te voir.

— Tu as bien fait, mon enfant, tu sais que ta présence, un seul sourire de toi suffisent à me consoler de toutes mes tristesses, à guérir toutes les blessures que je reçois parfois dans la rude bataille des dollars.

— Il faut croire, mon père, reprit coquettement la jeune fille, que mon sourire n'a pas eu aujourd'hui sur toi sa puissance habituelle. Allons, sois franc, tu as quelque ennui, comme le jour de cette fameuse faillite de la banque australienne que tu ne voulais pas avouer.

Le milliardaire protesta faiblement:

— Non, je t'assure, mon enfant, je n'ai aucun souci sérieux.

— Aurais-tu quelque sujet de mécontentement contre mon frère?

Fred Jorgell fronça les sourcils et eut un hochement de tête découragé.

— Tu sais bien, petite Isidora, que ton frère et moi n'avons jamais pu nous entendre. Baruch est une nature ingrate dont je n'ai jamais rien pu tirer.

— Il paraît devenir beaucoup plus laborieux et surtout plus docile...

— Ne parlons plus de lui, veux-tu, m'est désagréable.

Le milliardaire s'était levé et se promenait nerveusement à travers la vaste pièce. Miss Isidora comprit qu'il était inutile d'insister. Il y avait entre le père et le fils une telle dissemblance de caractères, une telle antipathie même, que, sans doute, ils ne parviendraient jamais à s'accorder ensemble.

— Eh bien! soit, fit-elle avec une moue, laissons Baruch de côté et parlons de la fête d'avant-hier. Tu as dû être content. De l'aveu même de mes plus jalouses amies, c'était splendide!

— Certainement...

— Il y a bien eu l'incident du rubis, simple malentendu, heureusement...

Fred Jorgell eut un geste de contrariété.

— Ne me parle pas de ce rubis, fit-il avec impatience, il y a longtemps que je n'y pense plus; d'ailleurs, s'il faut te dire toute la vérité, j'ai aujourd'hui un ennui, ou plutôt une inquiétude bien réelle.

— Et tu ne voulais pas me le dire, murmura la jeune fille d'un accent de reproche.

— Tu vois qu'il m'est impossible de rien te cacher, mais rassure-toi, ce n'est pas grave.

— De quoi s'agit-il?

— Tu sais que je suis toujours en affaires avec ce filateur de Buenos-Ayres, dont je t'ai souvent parlé, Pablo Hernandez. Je lui ai vendu dernièrement pour trois cent mille dollars de coton dont il a pris livraison; c'est aujourd'hui même qu'il devait me verser les fonds et je suis sans nouvelles. C'est d'autant plus étrange que Pablo est parfaitement solvable et d'une grande ponctualité.

— C'est en effet fort étrange.

— Le plus inquiétant, c'est qu'hier soir il m'a téléphoné qu'il était en rou-

te pour m'apporter lui-même la somme convenue. . .

A ce moment, on heurta doucement à la porte du cabinet de travail.

— Entrez! cria le milliardaire, ah! c'est toi Paddock, m'apportes-tu de bonnes nouvelles?

Paddock était un vieil Irlandais; intendait factotum, secrétaire à l'occasion, il possédait toute la confiance de Fred Jorgell. A la question qui lui était posée, il répondit d'abord par un hochement de tête négatif.

— Pablo Hernandez? demanda anxieusement le milliardaire.

— Mort! Assassiné!

— Mais c'est impossible!

— Je viens de voir son cadavre.

Fred Jorgell était violemment ému.

— Pablo était un loyal camarade, dit-il, je donnerais de grand coeur les trois cent mille dollars qu'il me doit pour qu'il fut encore vivant.

Puis il demanda avec une fébrile curiosité:

— Comment a-t-il été tué? Je veux être renseigné. . . Je dépenserai tout l'argent qu'il faudra pour faire arrêter les assassins!

— Un mystère étrange plane sur cette mort. Pablo Hernandez a été trouvé ce matin d'assez bonne heure sur la rive du petit creek marécageux qui se trouve à l'entrée du bois, un peu en dehors des usines. Il a été complètement dévalisé, mais ce qui est inexplicable, c'est que son corps ne porte aucune trace de blessure, sauf une légère contusion, une petite tache noirâtre derrière l'oreille. L'automobile dans laquelle il était venu seul était à quelques mètres en arrière, intact.

— A-t-on fait une enquête? demanda miss Isidora.

— Certainement, répondit Paddock, mais cette enquête n'a rien appris. Le docteur Cornélius Kramm a procédé à un examen du cadavre, et il lui a été impossible de se prononcer. Il serait presque tenté de conclure à une apoplexie foudroyante, si la victime n'avait pas été dévalisée.

— Il y a là une énigme indéchiffrable, murmura la jeune fille.

— La seule explication plausible qu'on puisse donner, reprit l'Irlandais, c'est que Pablo Hernandez sera descendu pour quelque légère réparation à son auto, c'est pendant qu'il était ainsi occupé qu'il aura été foudroyé par l'apoplexie. Un passant, un rôdeur quelconque aura le premier découvert son cadavre et se sera empressé de l'alléger de ses bank-notes.

Pendant ces explications, Fred Jorgell demeurait pensif.

— Les bandits ont fait là un coup de maître, dit-il lentement. Je suis certain que Pablo Hernandez avait sur lui, en bank-notes et en valeurs diverses, les trois cent mille dollars qu'il venait me verser aujourd'hui. Pour moi, le crime est évident. Il y a eu là un véritable guet-apens.

Ni Paddock, ni miss Isidora ne relevèrent cette dernière observation. Tous deux étaient, au fond, du même avis que le milliardaire.

— C'est quand même trois cent mille dollars de perdus pour vous, dit Paddock après un moment de silence.

— Non, Pablo Hernandez était riche, très riche, je sais que je serai payé, mais cela n'a pas grande importance; trois cent mille dollars ne constitueraient pas pour moi une perte irréparable.

Miss Isidora réfléchissait.

— Pourquoi donc, demanda-t-elle à Paddock, après un silence, mon père

est-il prévenu si tard de la mort tragique de son client?

— Miss, cela est très explicable, l'identité du malheureux Pablo vient d'être reconnue il y a seulement une heure. Je savais, dès midi qu'un crime avait été commis, mais comme les rixes entre ouvriers italiens et irlandais ne sont pas rares à Jorgell-City, j'avais cru qu'il s'agissait d'un meurtre banal et je ne m'en étais pas occupé.

— C'est bien, Paddock, dit le milliardaire devenu pensif, rédigez ce soir même une note pour les journaux en promettant une prime de cinq mille dollars à quiconque apportera un renseignement intéressant sur le décès de ce pauvre Hernandez.

L'Irlandais sortit. Miss Isidora demeura encore quelque temps près de son père qui paraissait très affecté, mais elle comprit qu'il désirait être seul et se retira à son tour.

Après son départ, Fred Jorgell se promena longtemps encore dans son cabinet avec une nerveuse agitation: il était à la fois inquiet, irrité et triste; il y avait longtemps que le poids de son immense fortune et de ses responsabilités ne lui avait paru aussi lourd.

CHAPITRE III

Les frères Kramm

A l'heure même où Fred Jorgell apprenait la mort tragique de son client Pablo Hernandez, Baruch sortait du pavillon isolé qu'il habitait par une porte donnant sur la rue et dont lui seul avait la clef. Il pouvait ainsi sortir ou rentrer à sa guise, sans déranger aucun des domestiques.

La rue, quoique indiquée sur le plan officiel de la ville, n'était encore cons-

tituée que par des clôtures de planches et des monceaux de gravats. Baruch la franchit en sautant au petit bonheur des flaques d'eau et les fondrières, il suivit quelque temps le boulevard encore inachevé qui traversait Jorgell-City et qu'éclairaient de loin en loin de puissantes lampes à arc. Enfin, il s'arrêta en face d'un grand cottage d'aspect sévère.

Baruch Jorgell se rendait chez le docteur Cornélius Kramm.

Le docteur Cornélius était célèbre dans toute l'Amérique, mais ses cures merveilleuses étaient d'un genre très particulier.

Le docteur était la providence de tous ceux et de toutes celles qu'une laideur ou une tare physique affligeait et qui étaient en état de payer les frais d'un traitement des plus coûteux. Il redressait les nez crochus, diminuait les oreilles copieuses, agrandissait les yeux, rapetissait les bouches, exhaussait les fronts et rectifiait les tailles; en un mot, grâce à la chirurgie, il traitait la substance vivante comme une véritable matière plastique qu'il façonnait au gré de son caprice.

C'était son incontestable dextérité qui lui avait valu ce bizarre surnom de "sculpteur de chair humaine", sous lequel on le désignait familièrement.

On connaissait peu de chose du passé de Cornélius. Il était arrivé un beau matin, s'était magnifiquement installé, et, depuis, grâce à une savante réclame, grâce à des cures heureuses et aussi à son savoir très réel, sa réputation n'avait fait que grandir.

Il courait pourtant une sinistre légende sur les débuts de sa fortune: quelque dix ans auparavant, prétendait-on, Cornélius était attaché, comme médecin, à une compagnie minière de la province de Matto Grosso, au

Brésil, qui occupait plus de cinq cents travailleurs noirs.

En dépit d'une surveillance active et minutieuse, les vols étaient assez fréquents. Un fait de ce genre se produisit précisément peu de temps après l'installation du docteur; un diamant de sept cents carats disparut et toutes les perquisitions faites pour le retrouver demeurèrent sans résultat. Quelques semaines s'écoulèrent, le vol commençait à s'oublier, lorsqu'un vieux noir tomba malade et dut être transporté à l'hôpital que dirigeait Cornélius. Celui-ci diagnostiqua sans peine une périlonite aiguë, causée par la présence d'un corps étranger dans l'intestin; il s'apprêtait à tenter une opération lorsque le diamant disparu lui revint en mémoire; il n'ignorait pas que, souvent, les noirs n'hésitent pas à avaler, pour les mieux cacher, les pierres qu'ils ont volées.

Deux jours plus tard, le patient succombait à l'absorption d'un cachet d'acide prussique ordonné "par erreur" et le docteur, comme il l'avait prévu, retrouvait en disséquant le cadavre le diamant de sept cents carats. Dans le courant du même mois, Cornélius donnait sa démission pour cause de santé et partait pour l'Europe où l'on perdait sa trace.

Les antécédents de Fritz Kramm étaient aussi mystérieux. Il avait fait fortune dans le commerce des tableaux et des objets d'art, c'était ce que l'on pouvait affirmer de précis sur son compte. Ses ennemis prétendaient bien qu'il avait fait partie d'une bande internationale de cambrioleurs de musées dont il était demeuré le recéleur, mais nul n'eût pu fournir la preuve d'une si calomnieuse assertion. Ces racontars ne causaient d'ailleurs aucun préjudice aux deux frères; il n'est

pas d'homme arrivé qui ne soit en butte au dénigrement.

Au moment où Baruch sonnait à la porte de l'étrange docteur, il pouvait être dix heures du soir, c'est à peine si quelques rais de lumière filtraient par les interstices des volets blindés, hermétiquement clos.

Le domestique qui vint ouvrir introduisit silencieusement le jeune homme dans un salon d'attente meublé avec une sévère élégance, et où se trouvait déjà un personnage vêtu de noir qui s'avance courtoisement au-devant du visiteur. C'était un vieil italien, nommé Léonello, depuis de longues années au service du docteur.

— Qu'y a-t-il pour votre service? demanda-t-il à Baruch.

— Je désirerais voir le docteur.

— Malheureusement, c'est impossible, le docteur travaille.

— Il m'attend, répliqua Baruch avec insistance, voici ma carte.

— Mille pardons, fit obséquieusement l'Italien après un coup d'oeil sur la carte, je vais vous annoncer.

Léonello revint quelques instants après. Sa face décharnée avait quelque chose de sarcastique.

— Mon maître sera très heureux de vous recevoir, dit-il, mais il ne peut abandonner le travail auquel il se livre, il faudra donc que vous m'accompagniez jusque dans son laboratoire.

— Quel est donc ce travail?

La physionomie rusée de l'Italien se fit plus ironique.

— Le docteur s'occupe d'un embaumement, il s'agit du malheureux Pablo Hernandez, dont le cadavre a été découvert ce matin. La famille a télégraphié au docteur de faire le nécessaire, et vous aurez le privilège d'assister à l'opération.

— Je vous remercie, balbutia Baruch, dont le visage s'était couvert d'une pâleur mortelle, je ne tiens guère à voir un pareil spectacle.

— Je comprends cela.

— Dites au docteur que j'attendrai qu'il ait fini.

— Ce sera peut-être long.

— Tant pis, je préfère attendre.

Léonello s'éclipsa. Baruch demeura seul, rongé par son frein, en proie à la colère et à l'impatience; enfin le docteur parut.

Le docteur Cornélius Kramm n'avait guère plus de trente-six ans, mais son crâne énorme et entièrement chauve, ses larges lunettes d'or et son visage maigre et rasé le faisaient paraître beaucoup plus vieux. Ses traits étaient réguliers, et il donnait, à première vue, l'impression d'un homme puissamment intelligent, mais ses lèvres minces, ses yeux inquiets et fureteurs, derrière les verres de cristal jaune des lunettes, causaient un indicible malaise. Il s'exprimait avec une lenteur et une sécheresse glaciales.

Les deux hommes ne se saluèrent pas. Maintenant qu'ils étaient sans témoins, les politesses banales n'étaient pas de mise.

— A défaut du grand rubis, déclara Baruch, j'ai les valeurs dont je vous avais parlé.

— Je le sais mieux que personne, riposta cyniquement Cornélius, puisque je viens de terminer l'embaumement de leur précédent propriétaire.

Baruch ne sourcilla pas.

— Je voudrais de l'argent tout de suite, fit-il.

— Eh bien! soit, allons chez mon frère.

Pas une parole de plus ne fut échangée. Cornélius prit une petite lanterne électrique et guida son hôte par les

allées du jardin jusqu'à une porte de fer qui faisait communiquer les propriétés des deux frères.

Cette porte franchie, ils se trouvèrent dans un vaste hall, littéralement bondé du sol jusqu'au toit d'un amoncellement de tableaux et de statues de tous les temps et de toutes les écoles. Dans un espace vide aménagé au centre, il y avait une table-bureau, des sièges et un grand coffre-fort scellé dans le mur.

Cornélius et Baruch avaient eu à peine le temps de s'asseoir que Fritz Kramm, sans doute déjà prévenu se montra à l'autre extrémité du hall.

Le marchand de curiosités différait entièrement, comme aspect physique, de son frère le docteur. Autant Cornélius était maigre, émacié et morose, autant Fritz était corpulent, rubicond, jovial et d'une extrême aménité de manières et d'allures.

C'était ce que nous appellerions un bon vivant.

Son sourire bienveillant, ses yeux gris clair pleins de franchise le rendaient tout d'abord sympathique, mais si l'on observait avec attention ses mâchoires trop développées, ses oreilles vastes et mal ourlées, ses mains énormes aux doigts crochus, aux pouces en billes, on était beaucoup moins rassuré.

En apercevant Baruch, Fritz alla au-devant de lui, la main tendue.

— Enchanté de vous voir, fit-il, oh! je savais bien que votre visite ne tarderait pas; je vous attendais presque.

Baruch respira, ce ton de cordialité feint ou réel le mettait à l'aise.

— Vous devinez ce qui m'amène, dit-il.

— Parbleu! Vous avez besoin de bank-notes.

— Comme vous le dites...

—Voyons les valeurs.

Baruch tira de la poche de son "overcoat" un gros portefeuille de maroquin; mais il rougit et se troubla, en remarquant tout à coup que le nom de don Pablo Hernandez était imprimé en lettres d'or dans un des angles.

—Voilà, dit Cornélius, de sa voix dure et cassante, un petit souvenir que je ne vous conseille pas de conserver, master Jorgell!

Tout de suite, Fritz Kramm intervint avec des gestes conciliants.

—Bon, fit-il, c'est entendu, on ne pense pas à tout; mais voyons les valeurs,—et il avait pris le portefeuille des mains de Baruch.—Des pétroles, des cuivres, des caoutchouc, excellent la plupart d'ailleurs sont en hausse; celui qui en a fait emplette était loin d'être un gogo. Seulement, voilà... pas une seule n'est au porteur; il n'y a que moi qui, puisse vous négocier cela, et encore, non sans risques. Comptons. Il y en a pour trois cent mille dollars, je vais donc vous verser comme convenu cent mille dollars en bank-notes et en or.

Baruch eut un mouvement de révolte vite réprimé.

—Je crois, reprit Fritz, sans lui laisser le temps de parler, que ma proposition est parfaitement équitable: cent mille dollars pour moi qui accepte des actions et des obligations que j'aurai du mal à négocier; cent mille dollars pour mon frère qui a signé le rapport médical et cent mille pour vous qui...

—Aussi n'ai-je pas protesté, interrompit Baruch avec vivacité.

—Je vois que nous nous entendons parfaitement.

Avec les gestes minutieux et paisibles d'un honnête commerçant, Fritz

alla au coffre-fort et en tira une liasse de billets de banque qu'il remit à Baruch.

—Voyez, lui dit-il, avec un bon sourire, la somme était prête, remercitez-la; je crois que le nombre y est, mais tout le monde peut se tromper.

—Inutile, répliqua Baruch en fourrant les bank-notes dans sa poche, je vous remercie; il n'est pas impossible que j'aie encore l'occasion d'avoir recours à votre obligeance.

—Tout à votre service.

Baruch prit congé.

Fritz insista pour le reconduire jusqu'à la porte de la rue et ils se séparèrent après avoir échangé un loyal shake-hand.

Fritz était retourné près de son frère. Quand tous deux furent seuls dans le grand hall aux tableaux, en face du coffre-fort ils échangèrent un singulier sourire.

—Je crois que nous le tenons, dit Cornélius.

—Oh! approuva Fritz, il est à nous maintenant, bien à nous; il a été très crâne, d'ailleurs, seulement, je crains que ce ne soit pas un instrument très docile.

—Tout le monde devient docile, quand il tombe entre nos mains, affirma le docteur avec une grimace sinistre. Je ne vois qu'un point noir dans nos projets... Ce jeune Harry Dorgan?

—Nous aviserons. Il faut réfléchir mûrement. Je trouve que voilà assez de besogne pour une journée...

Les deux frères en restèrent là de leur entretien et se séparèrent. Cornélius regagna son laboratoire, Fritz changea de costume pour aller passer le reste de la soirée chez un riche mrachand de charbon qui était un de ses meilleurs clients et auquel il avait

fourni toute une galerie de tableaux.

Pendant ce temps, Baruch avait hé-lé un taxi-auto et s'était fait conduire au célèbre club du "Haricot Noir".

CHAPITRE IV

Le club du Haricot Noir

C'était une institution d'une originalité bien américaine que le club du Haricot Noir; il était composé de quarante membres actifs, tous célibataires, et d'un grand nombre de membres honoraires, mariés ou non; chaque année, dans la nuit de la saint Sylvestre, à l'issue d'un splendide banquet, largement arrosé de claret et d'extra-dry, le maître d'hôtel déposait cérémonieusement sur la table une urne de vermeil qui contenait trente-neuf haricots blancs et un seul haricot noir.

Le moment était solennel.

Les yeux bandés, chacun des membres du club, en commençant par le président, tirait à son tour un haricot de l'urne de vermeil.

Celui auquel était échu le haricot noir était tenu de se marier dans l'année et, cessant d'être membre actif, devenait de droit membre honoraire, mais le club prenait à sa charge les frais de la noce et les dépenses des jeunes époux pendant toute la durée de la lune de miel.

Si la fiancée était pauvre—ce qui, d'ailleurs, arrivait rarement dans ce milieu presque exclusivement fréquenté par des fils de milliardaires—la caisse du club lui fournissait une dot.

Cette intéressante association, qui était venue s'installer d'une ville voisine à Jorgell-City, obtenait le plus grand succès; ses membres formaient

une élite parmi laquelle il était difficile d'être admis.

Baruch Jorgell n'était que membre honoraire, mais comme on jouait très gros jeu au "Haricot Noir", il y fréquentait assidûment.

Baruch était joueur.

Pourtant, il gagnait rarement, et cela, faute de calcul et de réflexion; c'était avec une sorte de fiévreuse nervosité qu'il jetait son or par poignées sur le tapis vert. Il ignorait ou méprisait les habiletés des vieux professionnels qui, chaque soir, avec une mise insignifiante, arrivaient à rassembler une centaine de dollars.

Lorsque Baruch pénétra dans la salle de jeu, la partie était très animée, il y avait là un certain Stickmann—arrivé depuis peu à Jorgell-City—qui pontait et pariait avec une audace admirable.

Arnold Stickmann, un jeune homme au teint frais et rose, presque un adolescent, s'était fait une réputation dans le monde des Cinq Cents par son élégance; à Chicago et même à New-York, il donnait le ton à la mode.

C'était lui qui avait inauguré les cravates en toile d'or semée de fleurettes de diamants; une autre fois, il avait innové un complet en étoffe métallique, rose et violet; c'était encore lui qui avait lancé les bottines en véritable peau de requin et dont chaque bouton était constitué par un petit diamant noir.

Le portrait de ce Brummel yankee se trouvait dans tous les journaux de modes, et d'habiles reporters allaient interviewer son tailleur, son bottier et son chemisier pour tâcher de savoir dans quelle tenue il apparaîtrait le jour suivant; on l'avait vu, tour à tour et dans la même journée, exhiber un pyjama de flanelle d'amiante,

un complet d'étoffe de verre et un gilet en peau de crocodile.

Stickmann était poète à sa façon.

Il traduisait toutes ses émotions, tous ses rêves par un nouveau et original costume longtemps médité. Dans les moindres actes de sa vie, il était d'une minutie raffinée: chaque matin, son valet de chambre savonnait les pièces d'or qu'il devait mettre dans sa bourse et il n'avait jamais en portefeuille que des banknotes neuves et parfumées.

Tel était l'homme en face duquel s'assit Baruch Jorgell en entrant dans la salle de jeu du Haricot Noir; ils échangèrent un rapide coup d'oeil et, d'instinct ils se détestèrent.

C'était Arnold Stickmann qui tenait la banque. Baruch vida d'un trait la coupe de champagne que lui tendait un barman et jeta insoucieusement un billet de mille dollars sur le tapis. Stickmann donna les cartes d'un geste sûr de lui.

—Sept! annonça-t-il.

Baruch avait tiré cinq.

Stickmann cueillit d'un air dégoûté la banknote de mille dollars qui était un peu crasseuse aux angles; en face de lui, l'or, les jetons et les billets formaient un tas énorme, une vraie petite montagne.

Impassible, Baruch risqua deux autres billets de mille dollars.

Il perdit. Ses deux banknotes allèrent grossir le monceau de l'impeccable Stickmann.

—Well! fit Baruch.

Et il jeta successivement sur le tapis quatre, puis huit, puis seize banknotes; il perdait toujours.

Très intéressée, les membres du club avaient tous cessé de jouer; ils suivaient passionnément la bataille qui se livrait entre les deux jeunes

milliardaires. Une déveine persistante s'acharnait contre Baruch, l'or coulait entre ses mains comme de l'eau.

—Si l'on jouait à la mouche? proposa tout à coup un vieil habitué.

Cette idée fut accueillie par des braves enthousiastes. La mouche est un jeu exclusivement américain et qui se pratique surtout à bord des paquebots transatlantiques, pour charmer l'ennui des traversées.

Douze des membres du club déposèrent chacun une banknote sur le tapis, sur chaque banknote on plaça un morceau de sucre, puis toute l'assistance demeura plongée dans un religieux silence et dans une immobilité complète.

Tout à coup une mouche qui volait en bourdonnant, près des rosaces électriques du plafond, descendit attirée par l'odeur du sucre. Joueurs et spectateurs demeuraient figés dans une raideur de statues.

La minute était émotionnante. On eût pu discerner dans le grand silence le souffle haletant des joueurs opprimés d'angoisse.

La bestiole tourna quelque temps autour d'un plateau sur lequel étaient posées des bouteilles de champagne et de whisky, puis elle piqua droit au morceau de sucre déposé en face de Baruch. Celui-ci ne put retenir un imperceptible tressaillement qui fit envoler la mouche. Elle alla se poser sur le morceau de sucre d'Arnold Stickman qui, lui, n'avait pas bronché.

—Gagné! crièrent bruyamment les joueurs.

Stickmann eut un sourire dédaigneux et raffla d'un geste négligent les onze billets qui se trouvaient sous les morceaux de sucre.

On renouvela les enjeux, mais cinq fois de suite, Arnold Stickmann gagna. Un à un, comme la première fois, les joueurs se retiraient de la partie, impressionnés par cette chance invraisemblable. De nouveau Baruch et Stickmann demeurèrent seuls en présence; il y avait dix bank-notes de mille dollars sous chaque morceau de sucre.

Les témoins de cette scène en suivaient les péripéties avec cet intérêt passionné, presque maladif, que mettent les Yankees à toute espèce de jeu ou de sport. Ne jouant plus pour laisser le champ libre aux deux adversaires, ils engageaient à voix basse des paris.

—Je mets deux mille sur Baruch!

—Et moi deux mille sur Stickmann il tient la veine!

—Possible, mais la chance va tourner! C'est Baruch qui gagnera!...

—Nous allons bien voir.

—Trois mille dollars.

—Tenu!

Pendant ce temps, la mouche, que tous les regards suivaient avec anxiété, s'amusait pour ainsi dire à faire la coquette, elle tourbillonnait à travers la vaste salle, s'éloignant, puis se rapprochant pour s'envoler de nouveau vers les hauteurs du plafond. Un instant même, elle se plaça—comme pour les narguer—juste entre les deux joueurs pâles et frémissants.

Tout à coup elle se posa sur le morceau de sucre de Baruch. Enfin il gagnait. Avidement, il s'empara des enjeux de son adversaire qui souriait d'un air détaché, en homme pour qui la perte ou le gain, d'un matelas de banknotes plus ou moins épais est une chose absolument indifférente.

Les partisans de Baruch gagnaient du terrain; la chance semblait avoir

tourné. La partie se continua avec plus d'acharnement qu'auparavant.

A ce moment il se produisit entre les parieurs une discussion qui faillit se terminer à coups de browning; quelqu'un avait, sans songer à mal, allumer un régalia dont la fumée pouvait influencer l'insecte, en ce moment arbitre des destinées du jeu. Le malencontreux fumeur, honni de tous, dut jeter son cigare et faire des excuses.

Cette fois, Baruch mit vingt billets sous un morceau de sucre, il gagna.

Stickmann, toujours souriant, tira de son portefeuille en peau de porc cinquante bank-notes. Baruch sans une seconde d'hésitation, en plaça un nombre égal en face de lui.

La partie devenait grandiose, mais la mouche, suffisamment gorgée de sucre, s'était envolée par la fenêtre grande ouverte. Joueurs et parieurs étaient furieux.

Il y eut un moment d'accalmie forcée, les mouches endormies près des moulures dorées du plafond ne manifestaient nulle intention de se déranger de leur somme et la bestiole qui jusqu'alors avait joué un si grand rôle semblait envolée définitivement.

Les conversations avaient repris leur cours, les cigares s'étaient rallumés, des plateaux chargés de coupes d'extra-dry et de cocktails incendiaires circulaient à la ronde.

On parlait déjà de jouer à autre chose, d'organiser des tables de bridge ou de poker, lorsque, brusquement, avec un joyeux bourdonnement, la mouche—la même sans nul doute—retra triomphalement par la fenêtre et vint planer, indécise, au-dessus de la table de jeu.

— Il n'y a pas un quart d'heure d'écoulé! clamèrent les spectateurs

d'une même voix, les paris tiennent, la partie continue!

Instantanément, les cigares s'étaient éteints et dans la salle tout à l'heure si bruyante régnaient le plus religieux silence, l'immobilité la plus parfaite. Chacun pensait à part soi qu'il y avait longtemps qu'un si beau match n'avait eu lieu au Haricot Noir.

Cette fois la lutte fut brève. Au bout d'une minute, sans la moindre hésitation, la mouche alla se poser sur le morceau de sucre de Baruch. Il gagna les cinquante mille dollars.

Stickmann les lui tendit avec son plus gracieux sourire.

— Tous mes compliments, master Jorgell, lui dit-il, à vous les honneurs de la soirée. Mais ne trouvez-vous pas que nous avons assez joué comme cela? Pour mon compte, je me sens la tête un peu lourde.

Baruch était profondément étonné, il ne comprenait rien à cette subite modération.

— Je suis prêt à continuer, répondit-il.

— Non, cela suffit pour aujourd'hui. Vous aurez bien assez d'occasions de me donner ma revanche. Je suis ici pour une quinzaine et peut-être davantage.

— Comme il vous plaira, murmura Baruch interloqué, je pense qu'un de ces gentlemen sera enchanté de prendre votre place.

Mais aucun partenaire ne se présenta. Avec la superstition particulière aux joueurs, tous étaient persuadés que la vaine avait changé et que Baruch Jorgell devait gagner tout le restant de la soirée.

— D'ailleurs, il se fait tard, ajouta Stickmann, il serait sage, à mon avis, de rentrer se coucher, après avoir bu

les dernières coupes à la santé de l'heureux gagnant.

Cette motion rallia les suffrages. La salle de jeu fut désertée pour le bar où l'on toasta joyeusement; puis, par petits groupes, les membres du club se retirèrent.

Chose bizarre, Stickmann semblait être subitement revenu de son aversion pour Baruch. Tous deux s'entretenaient quelque temps amicalement et montèrent ensemble dans l'ascenseur.

Comme ils en descendaient, Stickmann demanda à Baruch s'il avait son auto et, sur sa réponse négative, lui offrit de le prendre dans la sienne et de le déposer à sa porte. Baruch accepta, un peu étonné de ces prévenances.

Quand tous deux eurent pris place dans l'intérieur du luxueux coupé électrique, la conversation ne tarda pas à prendre un tour confidentiel.

— Ecoutez, mon cher partenaire, dit Stickmann, je vais être avec vous de la plus entière franchise, je veux vous confier un secret.

— Je vous écoute, murmura Baruch, se demandant où l'autre voulait en venir.

— Je suis allé, vous le savez, à la fête donnée il y a quelques jours par votre père.

— En effet, je me souviens de vous avoir vu danser une scottish avec ma soeur, miss Isidora.

— C'est d'elle précisément qu'il s'agit. Je n'avais jamais admiré d'aussi près la grâce, le charme, l'enjouement de cette délicieuse personne. J'ai été émerveillé de son esprit aussi bien que de sa beauté...

— Et naturellement, interrompit Baruch d'un air légèrement ironique, vous en êtes amoureux?

— Amoureux fou! Je compte demander sa main à Mr Jorgell d'ici quelques jours!

— Bonne chance, reprit Baruch, toujours gouailleur, mais je ne vois pas trop en quoi je puis vous être utile. Je n'ai — vous le savez peut-être — aucune influence sur mon père et très peu sur ma soeur.

— Tout ce que je vous demande, c'est pour votre part, de ne pas m'être hostile.

— Certes, cher monsieur Arnold, vous pouvez compter sur ma neutralité la plus bienveillante. Mais je dois vous apprendre une chose, c'est qu'Isidora a refusé déjà un grand nombre de partis brillants.

— Ce n'est pas une raison, répliqua vaniteusement le roi de la Mode. Il faudra bien qu'un jour miss Isidora arrête son choix sur quelqu'un.

— Espérons que ce sera sur vous. Mais me voici, je crois, arrivé à destination. Soyez tranquille, je garderai votre secret. Merci mille fois de votre obligeance et à bientôt une prochaine revanche au Haricot Noir!

Les deux jeunes gens se séparèrent avec toutes les apparences de la meilleure cordialité. Stickmann croyait avoir fait là une démarche de la plus habile diplomatie. En cela il se trompait lourdement.

Baruch, qui n'avait auparavant contre lui qu'une antipathie instinctive, le détestait maintenant de tout son cœur. Rentré dans le salon qui occupait le rez-de-chaussée du pavillon qu'il habitait, il donna libre cours à son humeur fielleuse.

— Le vaniteux! l'imbécile! s'écria-t-il. Se figure-t-il donc que ma soeur va tout de suite être éprise de lui! Il compte sans doute gagner son cœur grâce à l'excellente coupe de ses com-

plets et au chic de ses cravates! Il faudrait qu'Isidora fût bien sotte pour accorder sa main à ce prétentieux mannequin, bon tout au plus à figurer dans la vitrine d'un tailleur...

Tout en monologuant ainsi, Baruch avait tiré de sa poche les banknotes qu'il y avait empilées pêle-mêle en quittant la salle de jeu.

Il les compta, il y en avait cent soixante; mais cette notable augmentation de son capital, au lieu de le calmer, ranima encore sa mauvaise humeur contre Stickmann.

— Je le comprends maintenant, le drôle a refusé de continuer la partie pour me laisser emporter mon gain! C'est une sorte d'aumône qu'il me fait! Si l'on vient à deviner ses intentions, je serai la fable et la risée des membres du club! Et il croit peut-être que je lui en aurai de la reconnaissance! Je sais bien qu'au fond il me déteste; naguère encore, c'est à peine s'il m'adressait la parole...

Baruch était avant tout un orgueilleux et Arnold Stickmann, en croyant lui être agréable, avait trouvé le moyen de blesser au vif son amour-propre.

Les soirées suivantes, au Haricot Noir, les parties furent mouvementées. Baruch tenait à prouver à tous qu'il n'était pas, comme on l'avait dit, tenu en tutelle par son père, et qu'il disposait de capitaux bien à lui. Il eût voulu, pour que la démonstration fût complète, perdre une grosse somme en jouant avec Stickmann. Mais celui-ci, fidèle à la tactique qu'il avait d'abord adoptée, faisait tous ses efforts pour le laisser gagner.

— Il tient à m'humilier, songeait Baruch rageusement, à me prouver qu'il possède une fortune dont il a la libre disposition, des affaires qu'il gère par lui-même, tandis que, grâce à

l'avarice de mon père, je n'ai rien de tout cela. Il veut sans doute me donner à entendre que lorsqu'il sera devenu le mari d'Isidora, je pourrai compter sur ses libéralités. Mais il faut bien mal me connaître pour faire un pareil calcul et je ne suis pas homme à supporter longtemps les affronts.

Cependant les autres membres du Haricot Noir n'avaient pas les mêmes raisons que Stickmann de ménager Baruch Jorgell. Aussi profitaient-ils sans vergogne de ses distractions, le matelas de bank-notes allait de jour en jour en s'amincissant.

Des cent soixante billets il n'en restait plus guère qu'une trentaine.

L'orgueilleux Baruch ne voulait pas convenir à ses propres yeux qu'il n'était pas assez riche pour lutter avec des adversaires presque tous pourvus du milliard, et au lieu d'employer son argent à quelque fructueuse spéculation, comme c'avait été d'abord son projet primitif, il jouait, il jouait éperdument, sans vouloir envisager les conséquences d'une pareille conduite.

Vers ce temps-là, Arnold Stickmann fit à Fred Jorgell deux ou trois visites successives; rien ne transpara de leurs entretiens; mais le roi de la Mode affichait une jovialité et un entrain qu'on ne lui avait jamais connus. Quant aux complets qu'il inaugurait chaque jour, ils étaient de couleurs tendres et d'un chic éblouissant.

CHAPITRE V

Un mystère sensationnel

Avec ses massifs d'orangers, de jasmins, de magnolias et d'orchidées, ses fontaines jaillissantes et ses allées, tapissées d'une mousse épaisse et verdoyante, le jardin d'hiver de Fred Jor-

gell était en toute saison un lieu de fraîcheur et d'enchantement. Les palmiers et les bananiers y formaient de véritables bosquets, dont les larges feuillages s'élevaient jusqu'à la coupole de cristal aux arcatures dorées.

C'est là que miss Isidora passait souvent de longues heures en compagnie d'une brave Ecossaise, mistress Mac Barlott, dont la seule fonction était de lui faire la lecture et de l'accompagner dans ses promenades.

Chaque midi, après le déjeuner, elles allaient rendre visite à une grande volière de filigrane d'argent toute remplie de perruches, de sénégalis, de cardinaux et d'autres oiseaux des tropiques aux brillants plumages. C'était là une de leurs distractions favorites.

Elles étaient précisément occupées, ce jour-là, à émietter des gâteaux à leurs petits pensionnaires emplumés, lorsque Fred Jorgell parut tout à coup au détour d'une allée de citronniers de la Floride, plantés dans de superbes vases de faïence italienne. Aussitôt miss Isidora courut au-devant de lui.

— Je te croyais déjà remonté à ton cabinet de travail, dit la jeune fille; est-ce que, par extraordinaire, toi, l'homme affairé par excellence, tu aurais du temps à perdre en notre compagnie?

— Tu sais bien, ma chère enfant, que je n'ai jamais de temps à perdre. Le temps est une marchandise trop précieuse pour qu'on la gaspille. Si je suis descendu, c'est que j'ai à causer avec toi très sérieusement.

— Je vous laisse, fit mistress Mac Barlott en personne bien stylée.

— Isidora, reprit le milliardaire, j'ai des reproches à t'adresser.

— A moi? fit la jeune fille avec surprise. Si j'ai encouru ton mécon-

tentement, je t'assure que c'est de façon bien involontaire.

— Oh! ce n'est pas grave, et je ne voudrais pas te chagriner pour si peu de chose. Voici de quoi il s'agit. Je trouve que depuis quelque temps, le jeune Harry Dorgan est bien assidu près de toi.

— Oh! mon père! protesta miss Isidora, dont le visage se colora d'une timide rougeur.

— J'ai en grande estime l'ingénieur Harry, reprit le milliardaire plus doucement, mais je ne voudrais pas cependant que ses visites pussent prêter à de fâcheuses interprétations. J'ai, en ce moment surtout, des raisons spéciales pour que vos deux noms ne se trouvent pas réunis dans les propos des médisants, comme cela est arrivé ces temps derniers.

— Je t'affirme, dit miss Isidora d'un ton plein de calme et de franchise, que je n'ai à me reprocher aucune coquetterie.

— Je n'en doute nullement, mais il n'en est pas moins vrai que Harry Dorgan te suit comme ton ombre. Il trouve moyen d'être de toutes les réceptions où tu es invitée, il danse et il flirte avec toi, il t'accapare des soirées entières. Au théâtre, au concert, aux garden-parties on est sûr de le voir à tes côtés!

Le milliardaire s'animait à mesure qu'il parlait, son visage s'était enflammé, et ce fut avec un geste énergique qu'il conclut:

— Vraiment, cela devient scandaleux! il faut mettre un terme à cela!

— Mon père, répliqua miss Isidora avec un peu d'émotion dans la voix, je t'avoue que je ne te comprends pas! Tu viens de me parler comme on parlerait à une "demoiselle" française, gardée à vue dès l'enfance dans un

couvent et surveillée étroitement jusque dans ses moindres gestes. Fille de la libre Amérique, j'ai été élevée librement et j'espère bien continuer à user de cette liberté, puisque je n'en ai jamais fait mauvais usage.

— Cependant...

— Je ne nie nullement les assiduités d'Harry Dorgan, mais si j'aime à l'avoir près de moi, c'est simplement parce qu'il est plus intelligent, plus cultivé, plus sympathique que tous ces fils de trusters qui, sortis de la cote de la Bourse et du cours des cotons et des huiles, ne savent plus que dire!

Et elle ajouta d'un ton délibéré.

— D'ailleurs, ne m'as-tu pas répété toi-même que tu me laisserais parfaitement libre de me choisir un époux?

— Je n'ai pas changé d'avis, balbutia Fred Jorgell avec embarras, mais j'espère que ce n'est pas Harry Dorgan que tu as choisi?

Miss Isidora ne put s'empêcher de sourire en voyant la mine effarée de son père.

— Rassure-toi, dit-elle, Harry Dorgan est pour moi un très sympathique camarade, mais rien de plus. J'apprécie sa conversation nourrie de lectures sérieuses, j'aime sa franchise, mais c'est tout. Si j'avais décidé de le prendre pour mari, c'est toi qui en aurais été averti le premier.

— Je le sais, dit le milliardaire un peu confus, je n'ai jamais douté de ta loyauté... Mais j'avais encore autre chose à te dire.

— Parions, répliqua malicieusement la jeune fille, que tu as un nouveau prétendant à me proposer?

— C'est ma foi vrai. J'ai reçu les propositions d'un jeune homme qui, à mon avis, te conviendrait parfaitement. Sa fortune égale la tienne, il est

déjà à la tête de plusieurs affaires importantes.

— Et comme aspect physique?

— Grand, élégant, distingué, intelligent, ce sera un mari idéal.

— Si je l'accepte, et il se nomme?

— Arnold Stickmann.

Miss Isidora partit d'un franc éclat de rire.

— Eh bien! non, fit-elle, le roi de la Mode ne sera pas mon époux, je te le dis tout de suite. J'ai une véritable aversion pour les jeunes gens qui font de la toilette leur préoccupation dominante. C'est l'indice d'un caractère profondément égoïste. Je serais obligée d'être jalouse des vestons et des cravates de ce mirliflor. Propose-m'en un autre si tu veux, mais, très sincèrement, l'honorable Arnold Stickmann ne fait pas mon affaire.

Le milliardaire était vivement contrarié, il tenta un suprême effort pour convaincre sa fille.

— Tu sais bien, ma chère Isidora, que je n'essayerai jamais de te marier contre ton gré, mais si tu voulais me faire plaisir, tu consentirais à recevoir quelquefois la visite de Mr Stickmann. Je suis persuadé qu'en le connaissant mieux, tu perdras certaines de tes préventions contre lui.

— Inutile, mon père, dit froidement la jeune fille. J'ai vu Mr Arnold Stickmann assez souvent pour avoir eu le temps de me faire une opinion sur son compte.

L'entretien fut brusquement interrompu par l'arrivée de mistress Mac Barlott qui entra en coup de vent dans la serre. L'Ecoissaise avait le visage bouleversé et brandissait un numéro de la principale feuille locale, le Jorgel-City Advertiser.

— Que se passe-t-il donc? demanda miss Isidora, qui n'avait jamais vu

sa fidèle dame de compagnie dans un pareil état.

— C'est épouvantable! C'est inouï! Lisez...

Fred Jorgelle s'empara du numéro de l'Advertiser et devint d'une pâleur mortelle en voyant le titre imprimé sur la manchette en lettres énormes:

Un second crime à Jorgell-City. Assassinat de l'hon. Arnold Stickmann

Malgré toute son énergie, ce fut d'une voix mal assurée qu'il lut l'article suivant, imprimé en tête de la feuille locale:

"Un odieux assassinat vient de jeter la consternation dans notre paisible et laborieuse cité: l'honorable Arnold Stickmann a été tué et dévalisé dans la nuit d'hier. Aucun indice ne permet d'espérer que les assassins seront découverts. Rappelons que, depuis un mois, c'est le second meurtre qui se produit à Jorgell-City, dans les mêmes circonstances mystérieuses.

"Voici les faits dans toute leur énigmatique horreur:

"Le malheureux Arnold Stickmann avait passé gaiement la soirée au Club du Haricot Noir en compagnie de ses amis; il avait même gagné au baccara et au bridge une somme considérable; c'est ce fait, certainement connu des assassins, qui a été cause de sa mort. Très heureux au jeu, Mr Stickmann se vantait assez imprudemment de ses gains. Il était de notoriété publique que l'infortuné roi de la Mode avait toujours en portefeuille une grande quantités de bank-notes.

"En sortant du club, Mr Arnold Stickmann, monta comme d'habitude dans son auto, il était environ à ce moment deux heures du matin. D'après le chauffeur, un serviteur de

confiance, — dont pourtant les dires seront soigneusement contrôlées, — une panne se produisit à peu près à moitié chemin du club et de l'hôtel de Chicago, où Mr Stickmann était descendu.

"Le jeune milliardaire n'eut pas la patience d'attendre que la réparation fût effectuée.

"— Retournez à l'hôtel sans moi, dit-il au chauffeur; le temps est beau, il ne me déplaîra pas de faire un bout de chemin à pied, en fumant un cigare."

"Jorgell-City, comme on le sait, comprend deux agglomérations principales séparées par un vallon bas et marécageux encore couvert de taillis et traversé par un ruisseau sur lequel un pont de bois a été provisoirement établi. C'est un peu plus loin, en amont du ruisseau, qu'ont été établies les usines électriques qui fournissent la lumière et l'énergie à notre ville et que dirige avec tant de compétence l'ingénieur Harry Dorgan. Tel était l'endroit, à cette heure de la nuit absolument désert, qu'avait à traverser Arnold Stickmann pour regagner l'agglomération dans laquelle se trouve l'hôtel de Chicago.

"La nuit s'écoula sans qu'on vît rentrer Mr Stickmann; très inquiet, le directeur de l'hôtel envoya immédiatement à sa recherche deux des noirs et le principal gérant.

"Ils ne furent pas longtemps à découvrir le cadavre du malheureux, gisant à quelques mètres en dehors de la route battue, sous un buisson, ce qui explique qu'en regagnant l'hôtel, après avoir achevé sa réparation, le chauffeur ne l'ait pas aperçu.

"Le corps ne portait aucune trace de violence, sauf une petite tache noirâtre derrière le cou. Le portefeuille

bourré de bank-notes avait disparu, mais on retrouva dans la poche du pantalon un browning de fort calibre dont la victime n'avait pas eu le temps de faire usage.

"L'autopsie immédiatement pratiquée par le docteur Cornélius Kramm, assisté du docteur Fitz-James, n'a donné, comme l'on s'y attendait, aucun résultat concluant: alors que le docteur Kramm reconnaissait les symptômes d'une congestion cérébrale, le docteur Fitz-James observait certaines désagrégrations des tissus qui se produisent surtout dans les cas d'électrocution. Les deux hypothèses sont aussi inadmissibles l'une que l'autre.

"Ayons le courage de le dire, nous nous trouvons ici en présence d'un criminel armé des nouveaux moyens que fournit la science et qui assassine ses victimes sans laisser de traces. Si les autorités ne prennent pas les mesures les plus énergiques, attendons-nous à une série de forfaits qui laisseront bien loi derrière eux les sinistres exploits de Troppmann et de Jack Sheppard.

"Une circonstance que plusieurs personnes ont notée, c'est que la lumière électrique s'est éteinte cette nuit et a fait défaut pendant une demi-heure environ. C'est sans nul doute à la faveur de cette obscurité propice que le crime a été commis."

Fred Jorgell laissa tomber le numéro de l'Advertiser, il était atterré.

— La vie de personne n'est plus en sûreté ici, balbutia-t-il. Ce pauvre Stickmann, avant-hier encore, il était plein de joie et de santé, nous causions tranquillement ensemble!...

Miss Isidora était profondément émue.

— Vraiment, murmura-t-elle, je me repens de m'être moquée parfois des habillements prétentieux de cet infortuné.

Il y eut quelques moments d'un silence plein d'angoisse. Ce trépas mystérieux avait quelque chose d'épouvantable.

Mistress Mac Barlott, cependant, avait ramassé le numéro de l'Advertiser que venait de jeter Fred Jogell et le parcourait distraitemment.

À la suite de l'article qu'on vient de lire se trouvait le portrait de Stickmann, suivi de sa biographie et d'une énumération de sa fortune et des parts de trust qu'il possédait.

— Il y a une note intéressante, en dernière heure, dit l'Eco-saïse.

Et elle lut :

"La municipalité de Jorgell-City fait afficher en ce moment un placard promettant une prime de dix mille dollars, à qui découvrira les auteurs des deux crimes mystérieux. N'oublions pas, en effet, qu'il y a quelques semaines, Pablo Hernandez a trouvé la mort dans des circonstances absolument identiques. Ces meurtres impunis, si la série s'en continuait, seraient de nature à compromettre gravement l'avenir de notre cité naissante et à en éloigner, peut-être pour jamais, les capitalistes et les travailleurs. Nos édiles ont compris que de sévères mesures devaient être prises. Un des plus habiles détectives de Chicago a été mandé. Nul doute que ses investigations sagaces n'amènent à bref délai la découverte de l'assassin."

L'Eco-saïse venait de terminer sa lecture lorsque Baruch entra ; lui aussi, venait d'apprendre l'assassinat et tenait en main un numéro du journal.

— C'est terrible, fit-il en s'asseyant près de sa soeur.

Et, certes, son émotion ne devait pas être feinte, car il était d'une pâleur livide.

— Quelle est votre opinion ? lui demanda Fred Jorgell.

— Ma foi, mon père, je suis comme tout le monde, je ne sais que penser. Pourtant, il me semble qu'il y aurait un moyen de découvrir les coupables. Il y a un vieil adage juridique qui dit : "Cherchez à qui le crime profite." Peut-être qu'en se livrant à une enquête minutieuse, on pourrait découvrir lequel de ses ennemis avait le plus d'intérêt à sa mort.

— Arnold Stickmann n'avait pas d'ennemis, répliqua le milliardaire.

— Alors c'est encore plus extraordinaire.

Baruch s'était levé.

— Je vous quitte, fit-il, je vais aller aux nouvelles.

Il avait à peine fait quelques pas dans la rue qu'il se trouva en présence de Fritz Kramm, le marchand de curiosités. Tous deux se saluèrent en échangeant quelques phrases courtoises.

— Précisément, dit Baruch, j'allais chez vous.

— Comme cela se trouve, répondit Fritz, j'ai justement deux mots à vous dire. Figurez-vous que, parmi les valeurs que vous m'avez remises il y a quelque temps, il y en a un certain nombre qu'il est absolument impossible de négocier.

— Qu'en ferez-vous ?

— Rien du tout. Je les ai brûlées et, dame, c'est pour moi une perte sèche.

— Je comprends cela. Pour combien y en a-t-il ?

— Pour quinze mille dollars.

— Je vais vous les remettre à l'instant. Entrons chez vous, si vous le voulez bien.

—Je vois que nous nous entendons à demi-mot, c'est parfait.

Ils entrèrent dans le hall du marchand de tableaux et, séance tenante, Baruch étala sur le bureau quinze billets de chacun mille dollars.

—Tiens, c'est singulier, dit Fritz, en examinant les banknotes, elles sont toutes neuves et même parfumées. Arnold Stickmann n'en avait jamais que de semblables dans son portefeuille, c'était une de ses manies.

—Je le sais, répondit Baruch sans sourciller, mais je lui en ai gagné beaucoup au jeu.

—Prenez garde, murmura Fritz entre ses dents, qu'à ce jeu-là vous ne finissiez par perdre.

Et comme son interlocuteur demeurait silencieux :

—Vous savez, poursuivit-il, qu'on fait venir de Chicago un détective d'une habileté supérieure ?

—Oui, j'ai lu cela dans l'"*Advertiser*", mais sera-t-il si habile qu'on le prétend, j'en doute fort.

—Je vous conseille d'être prudent.

Ils se séparèrent sur cette recommandation et Baruch se rendit au club du Haricot Noir, où il joignit ses doléances à celles des partenaires habituels d'Arnold Stickmann.

Une semaine s'écoula, l'enquête n'avait pas fait un pas. L'on avait vainement cherché des ennemis à Stickmann ; il n'avait que des amis. Au dire de Baruch, qui propageait sournoisement ce bruit, un seul homme aurait pu avoir intérêt à la mort du roi de la Mode, et cet homme c'était Harry Dorgan qui, comme Stickmann, — tout le monde le savait. — était passionnément épris des charmes de miss Isidora. Mais Harry était estimé de tous, personne ne prenait au sérieux cette monstrueuse insinuation.

CHAPITRE VI

Série rouge

L'arrivée à Jorgell-City de M. Curmer, détective venu à grands frais de Chicago, avait été entourée d'un profond mystère. On voulait qu'il pût faire son enquête sans être dérangé par personne et surtout sans donner l'éveil à l'assassin.

M. Curmer, un petit homme pâle et chétif, à la mine soucieuse, était descendu dans le plus modeste hôtel de la ville, où il s'était donné comme commis voyageur en cuirs et peaux, allégation que justifiait d'ailleurs, la présence de deux valises bourrées d'échantillons.

Pour donner entièrement le change sur sa véritable profession, il avait visité les principaux commerçants de la ville et avait même conclu quelques affaires, ce qui, affirmait-il, l'encourageait à prolonger son séjour à Jorgell-City.

Mais, tout en jouant dans la perfection son rôle de commis voyageur, il recueillait des renseignements. Sous prétexte qu'il était étranger, il se fit raconter plus de cinquante fois, par des personnes différentes, l'histoire des assassinats mystérieux du "*Creek Sanglant*", car tel était le nom qu'on avait donné au petit ruisseau de la vallée depuis le meurtre d'Arnold Stickmann.

Le détective, en dépit de toute son habileté, dut bientôt reconnaître qu'il se heurtait à un mystère impénétrable. Ce qui l'irritait le plus, c'est que les titres volés à Pablo Hernandez avaient été retrouvés à Saint-Louis, entre les mains de négociants parfaitement honorables, qui les avaient achetés quelques jours après le crime, avant qu'ils ne fussent frappés

d'opposition. Ceux qui les avaient vendus avaient disparu sans laisser de traces.

Quant aux banknotes neuves et parfumées d'Arnold Stickmann, M. Curmer en aperçut entre les mains de beaucoup d'habitants de la ville, mais il ne put échafauder sur ce fait aucune hypothèse. Le roi de la Mode avait joué si gros jeu au Haricot Noir, il avait fait tant de dépenses en ville qu'il était naturel qu'on retrouvât de son argent un peu partout.

M. Curmer alla trouver le docteur Cornélius afin d'avoir des renseignements sur les autopsies, il déclina ses noms et qualités et fut admirablement reçu. Le docteur lui montra même obligeamment des photographies des cadavres et des fragments de viscères conservés dans les bocaux.

—Je crois, monsieur Curmer, lui dit-il, que vous aurez beaucoup de mal à éclaircir ce sanglant mystère. Ni moi, ni mon collègue, le docteur Fritz James, qui m'a assisté dans la seconde autopsie, n'avons découvert le moindre atome de poison. D'un autre côté, les corps ne portent aucune trace de violence.

—Mais les marques noires derrière le cou?

—Je n'arrive pas à me les expliquer. Les personnes frappées par la foudre en portent quelquefois de semblables; par ailleurs le cerveau et le système nerveux présentent des lésions qui se rapprochent de celles que causent l'apoplexie et la congestion cérébrale. Il faudrait admettre l'existence d'un poison foudroyant et qui échappe à l'analyse chimique.

Tout en lui narrant exactement les faits, Cornélius promena le détective à travers tant d'hypothèses, que ce dernier demeura aussi peu rensei-

gné, aussi hésitant qu'avant d'entrer.

Avant qu'il se retirât, le docteur demanda à M. Curmer quel était son avis personnel sur l'affaire.

—Je crois, répondit celui-ci, qui, par amour-propre professionnel, ne voulait pas rester à court, que nous nous trouvons en présence d'une association de malfaiteurs très puissante et très bien organisée, qui a en main un nouveau et terrible moyen d'assassinat. Selon moi, ce doit être un poison instantané et ne laissant aucune trace, lancé de loin à l'aide de fléchettes, dont le contact produirait la tache noire laissée sur le cou des victimes.

—Cela est assez ingénieux, reprit Cornélius, mais cela demanderait à être prouvé.

—J'essayerai de le prouver. D'ailleurs, je suis sûr un jour où l'autre de pincer les assassins.

—Comment cela?

—J'ai remarqué une chose, c'est qu'ils ne s'attaquent jamais aux gens sans argent. On sait que je n'en ai pas, je puis donc, sans danger, rôder aux environs du Creek Sanglant et j'ai mon plan...

—A votre place, je ne m'y fierais pas, dit tranquillement Cornélius.

Personne ne connut jamais le plan du pauvre détective. Deux jours après M. Curmer fut trouvé mort sur la rive du Creek Sanglant; son cadavre portait au cou la fatale tache noire et ses traits convulsés exprimaient encore une épouvante surhumaine.

Cette fois, ce fut dans Jorgell-City une véritable panique. Dès la nuit close, personne n'osait plus traverser le vallon maudit.

Malgré toutes les précautions, le public sut que l'homme tué était un détective; les journaux publièrent son

portrait et le Police-Office de Chicago, mis au courant des circonstances de l'assassinat, refusa net d'envoyer un autre agent.

Cette mort fut un désastre pour la ville naissante. Plusieurs spéculateurs vendirent à perte leurs lots de terrains et leurs bâtisses et s'enfuirent. Les ouvriers eux-mêmes, Allemands, Italiens, Irlandais, désertaient la cité maudite. Des légendes se créaient. On prétendait que les rives du Creek Sanglant étaient hantées par un squelette armé d'un glaive de feu; on l'avait vu gambader et se livrer à des contorsions frénétiques sous les arbres du vallon.

Jorgell-City menaçait d'être abandonnée de ses habitants, avant même d'avoir été terminée. Vainement, la municipalité affolée promettait des primes, organisait d'heure en heure des rondes de policemen. Le coup était porté. A plus de cent milles à la ronde, Jorgell-City passait pour une ville hantée.

Miss Isidora était consternée; quant à Baruch, tout en affectant un chagrin hypocrite, il était enchanté des difficultés que rencontrait l'entreprise paternelle, et il se promettait bien de faire tout son possible pour les accroître. Par prudence, il ne jouait plus que rarement au club du Haricot Noir, mais il avait placé ses fonds dans une affaire de mines d'un rendement peu élevé, mais sûr, et il avait déjà touché de très respectables dividendes.

Dans l'existence agitée et fiévreuse des Américains, un mois est long comme un siècle. Au bout de ce laps de temps, l'oubli commençait déjà à se faire sur les meurtres mystérieux du Creek Sanglant. Travailleurs et spéculateurs revenaient en foule. On pou-

vait croire que l'inexplicable et sanglant cauchemar avait pris fin.

Brusquement, il y eut un quatrième crime mystérieux.

Un banquier français, traversant la ville en touriste, avait été présenté au club du Haricot Noir. Il avait joué quelques parties, étalé un peu prudemment des banknotes, mais s'était retiré de très bonne heure. Le lendemain matin on trouvait, à l'endroit maudit, son cadavre dépouillé. On sut plus tard que, pour ne pas dénigrer "leur ville", les membres du Haricot Noir avaient jugé superflu de prévenir le Français du terrible danger qu'il courait en traversant le Creek Sanglant.

Cette fois ce fut sur la panique, l'exode d'un bon tiers au moins des habitants vers les Etats voisins. Désormais, c'était un fait acquis: Jorgell-City était une ville maudite, inhabitable. Son fondateur se montrait, à juste titre, désespéré. Il eût donné cent mille dollars pour capturer les bandits, pour délivrer enfin la ville de cette hantise meurtrière.

Fred Jorgell tenait pourtant courageusement tête à l'orage. La diminution de ses dividendes n'empêchait pas qu'il donnât aussi fréquemment que par le passé des fêtes splendides. Au cours d'une de ces réceptions, dont une représentation de pantomime avec clowns et acrobates avait été le prétexte, miss Isidora et Harry Dorgan, qui ne s'étaient pas vus depuis quelque temps, se trouvèrent brusquement l'un en face de l'autre au détour d'une allée du parc, luxueusement illuminé, à l'ordinaire.

Ils se saluèrent affectueusement; c'était avec bonheur que tous deux se retrouvaient loin des importuns. Ils avaient commencé à converser ensem-

ble lorsqu'un bruit de voix criardes, tout proche d'eux, les réduisit au silence. De l'autre côté du buisson de mimosas près duquel ils se trouvaient, quelques invités disaient, sans se gêner, leur façon de penser.

Naturellement ils parlaient des derniers assassinats.

— Avec tout cela, disait l'un d'une voix aigre, l'on n'a jamais enquêté sérieusement, il aurait fallu trouver celui—car, pour moi, il n'y en a qu'un—à qui tous ces crimes ont profité.

— C'est parler pour ne rien dire, fit un autre.

— Pardon, intervint un troisième, je connais quelqu'un à qui la mort d'Arnold Stickmann a été des plus utiles...

— Qui donc, s'il vous plaît?

— Eh! parbleu, le jeune Harry Dorgan, qui est au mieux, dit-on, avec miss Isidora. Si le roi de la Mode avait vécu c'est lui qui aurait épousé la charmante miss, le père avait agréé sa demande, je le tiens de source certaine.

— Vous n'allez cependant pas, reprit le premier interlocuteur, faire planer des soupçons sur ce loyal jeune homme.

— Je ne soupçonne personne, je constate un fait, une coïncidence bizarre, voilà tout...

Harry se hâta d'entraîner miss Isidora loin de ces badauds aux langues vipérines.

— Vous les avez entendus? fit-il rouge de colère.

— C'est honteux, murmura la jeune fille très émue. De pareilles calomnies partent de trop bas pour nous atteindre, vous et moi. N'y pensons plus.

— J'y pense, au contraire, beaucoup. Ces gens m'ont fait comprendre que c'est à moi seul qu'il appartient

d'éclaircir le mystère du Creek Sanglant. Désormais, je n'aurai plus d'autre but.

— Faites cela, mon cher Harry, tâchez de réussir, murmura-t-elle d'une voix comme mouillée de tendresse. Je vous aiderai, je vous encouragerai de toutes mes forces.

— Le véritable encouragement, le seul efficace que vous pourriez me donner, vous le connaissez bien.

Les joues de miss Isidora s'empourprèrent, elle baissa les yeux.

— Chut, murmura-t-elle, ne parlons pas de cela, vous savez bien que mon père n'aura rien à refuser à l'homme qui aura débarrassé sa ville des assassins.

— Mais vous?

— Moi, fit-elle en souriant, je suivrai la volonté de mon père. Ne dois-je pas lui obéir en toutes choses?

Dans un geste charmant, elle tendait ses mains fines et blanches. Harry Dorgan les couvrit de baisers passionnés; il était éperdu de bonheur.

— Ne soyez pas étonnée, miss Isidora, lui dit-il en se retirant, si je suis quelque temps sans vous voir. Pour le succès de l'affaire que j'entreprends, il est presque indispensable que l'on nous croie en froid, sinon même fâchés complètement.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, dit la jeune fille avec un geste de soumission adorable. Au revoir, Harry.

— Au revoir, chère Isidora.

En sortant du palais de Fred Jorgell, Harry Dorgan se hâta de regagner l'usine d'énergie-électrique près de laquelle se trouvait le cottage où il habitait. Avant d'aller se coucher, il alla donner le coup d'oeil du maître à ses machines. Les gigantesques dynamos

ronflaient d'un rythme égal, les veilleurs étaient à leur poste.

Au moment de traverser le jardin qui séparait le cottage de l'usine, il fut accosté par un vieux Peau-Rouge qu'on appelait familièrement le père Kloum, et qu'il avait pris à son service.

Le vieux Kloum avait depuis de longues années renoncé au costume de ses pères. Il ne portait ni diadème de plumes d'aigle, ni collier de dents d'ours gris, il était modestement vêtu d'un bourgeron de toile bleue sali par l'huile des machines, sa face, tannée comme une vieille basane dont elle avait la couleur, était sillonnée de longues rides transversales, et il portait aux oreilles deux petits anneaux d'or. Les ouvriers de l'usine électrique se moquaient souvent de lui parce qu'il prétendait avoir conservé la merveilleuse perspicacité de ses ancêtres, les chasseurs de chevelures.

Il arrivait quelquefois à Harry Dorgan, lui-même, de demander au vieux Kloum comment, avec son flair d'apache, il se faisait qu'il n'eut pas encore découvert l'assassin du Creek Sanglant.

Kloum, qui avait pour l'ingénieur un dévouement aveugle, se contentait alors de sourire silencieusement.

— Eh bien, dit Harry au vieillard, est-ce aujourd'hui que tu m'apporteras la chevelure des bandits mystérieux.

— Non, maître, répondit Kloum en prenant un air capable, mais j'ai cependant fait une découverte importante et dont personne ne s'est encore avisé.

— Laquelle?

— Avez-vous remarqué une chose, c'est que chaque fois qu'il y a eu un crime, la lumière électrique a manqué, pendant un temps plus ou moins long,

dans toute une partie de la ville. L'assassin doit éteindre les lumières avant de faire son coup. Si on savait comment il s'y prend!...

Les paroles du Peau-Rouge avaient été pour Harry Dorgan un trait de lumière. Il se demandait comment il n'avait pas fait plus tôt une remarque si simple. Beaucoup de choses inexplicables devenaient brusquement claires pour lui.

— Merci, père Kloum, fit-il avec agitation, ton idée est peut-être bonne, j'y réfléchirai. Tiens, voilà un dollar pour ta peine.

Et il rentra dans le cottage, tout préoccupé des nouvelles idées que la réflexion de l'Indien venait de lui suggérer.

Maintenant, il discernait dans le ténébreux mystère des lueurs précises. Des faits auxquels il n'avait pas tout d'abord attaché d'importance lui apparaissaient avec leur signification vraie. Il se rappelait que la nuit même de l'assassinat de M. Currier, le détective, toute une agglomération de Jorgell-City avait été brusquement privée de lumière. Même des riveurs de boulons qui parachevaient la carcasse d'acier d'un quinzième étage, furent tout à coup plongés dans l'obscurité et faillirent être précipités dans le vide.

Pourtant le fonctionnement des appareils était parfait. Harry Dorgan était sûr que ses machines et son installation ne présentaient aucune défectuosité: alors, comment expliquer les interruptions?

Ce qui était évident, indéniable, c'est que chaque fois que la lumière électrique s'était éteinte, un crime avait été commis la même nuit. Il y avait une exacte corrélation entre les deux faits.

— Il est certain, conclut l'ingénieur, que toutes les victimes du mystérieux bandit sont mortes électrocutées. La tache noire que l'on retrouve sur leur cou, n'est que la brûlure causée par un contact électrique. Je connais déjà le point le plus important, il ne s'agit plus que de déterminer de quelle façon procède l'assassin: cela, je le saurai!

Harry Dorgan se mit à l'oeuvre dès le lendemain.

D'abord il résolut d'endormir la vigilance de ceux qui pouvaient avoir intérêt à surveiller ses faits et gestes. Un vague instinct lui disait que les assassins du Creek Sanglant se trouvaient parmi le cercle des gens qu'il fréquentait; il s'agissait d'endormir leurs soupçons.

Comme il en avait prévenu miss Isidora, il cessa brusquement ses visites au palais du milliardaire et l'on apprit qu'il était tombé gravement malade. Isidora seule connaissait la vérité, prévenue par un laconique billet que lui avait apporté le vieux Kloum.

Ostensiblement, de façon à ce que ses domestiques pussent répéter ce qu'ils voyaient, il gardait la chambre, se couchant de bonne heure, toussant et se plaignant; mais dès que tout le monde était endormi, il s'habillait, s'armait et se risquait à l'aventure dans les décombres et les terrains vagues coupés de petits bois qui avoisinaient le vallon du crime.

Il restait parfois des heures tapi derrière des tas de charbon, sous un buisson ou dissimulé par une pile de solives d'acier. Il se livra plusieurs jours de suite à ce manège, mais sans rien découvrir de nouveau; il rentrait à l'aube, furieux, exténué, couvert de boue jusqu'aux épaules, sans avoir vu

autre chose que de banales rivières d'ivrognes.

Pourtant il était sûr de son fait. Le docteur Fitz-James, habilement interrogé, n'avait fait que confirmer ses soupçons, en lui répétant que les lésions internes constatées chez les cadavres des victimes étaient de tous points semblables à celles qu'on remarquait dans les cas d'électrocution.

Harry Dorgan, furieux de ne rien découvrir, alors qu'il s'était cru si près du succès, était tombé dans un état d'irritation et de nervosité qui confinait à la neurasthénie. Son désir de capturer l'assassin tournait à l'idée fixe, devenait pour lui une obsession.

Il fit cependant un pas en avant dans son enquête. Il comprit pourquoi les victimes avaient toujours été frappées dans le voisinage du Creek Sanglant, près du pont. C'est que c'est à cet endroit que bifurquait le gros câble métallique qui parti de l'usine, se divisait en deux branches, dont l'une éclairait l'agglomération est et l'agglomération ouest de Jorgell-City.

C'était évidemment à l'un de ces câbles que le meurtrier puisait l'énergie électrique, grâce à laquelle il électrocutait ses victimes. Mais, après cette découverte, il ne se trouva pas beaucoup plus avancé. Il n'arrivait pas à se rendre compte de la façon d'opérer des assassins.

Pourtant l'observation qu'il venait de faire eut cela de bon qu'elle lui permit de circonscrire sa surveillance à un espace très resserré. Il y avait, précisément à quelques mètres du pont de bois, un cèdre centenaire dont le feuillage épais formait un observatoire commode.

Chaque soir, quand il s'était assuré que toutes les lumières étaient éteintes dans les chambres des domestiques du

cottage, il glissait dans sa poche un formidable revolver à treize coups, à balles d'acier, qui portait à cent cinquante mètres et dont le tir était presque aussi juste que celui d'une carabine, puis il se faufilait dans les ténèbres jusqu'au tronc du cèdre qu'il escaladait avec prudence, et il demeurait des heures entières, aplati le long d'une des maîtresses branches et complètement dissimulé par le feuillage.

Les semaines cependant s'écoulaient sans amener aucun résultat et il avait besoin de toute sa patience pour ne pas abandonner l'entreprise ardue dans laquelle il s'était lancé.

Il avait des heures de découragement, il se demandait si les assassins, secrètement avertis de sa tentative, ne se moquaient pas de lui en s'abstenant de toute nouvelle entreprise criminelle jusqu'à ce que, de lassitude, il eût renoncé à sa surveillance qu'il exerçait.

Il était dans cette disposition d'esprit lorsque par une nuit sans lune, dont l'obscurité était encore aggravée par un épais brouillard venu des marais, il se rendit à son poste habituel.

Deux heures s'écoulèrent. Engourdi par la position fatigante et l'immobilité à laquelle il était contraint, il commençait à céder à un invincible besoin de sommeil. Ses yeux se fermaient, quand tout à coup il tressaillit. A quelques pas de lui il venait d'entendre le bruit sec d'un choc métallique.

Ce léger son dans le silence de la nuit l'avait complètement réveillé; maintenant il était tout yeux, tout oreilles, la main crispée sur la crosse de son revolver, prêt à se laisser glisser le long du tronc d'arbre et à s'élan-

cer.

Le brouillard s'était un peu dissipé. Harry Dorgan crut voir remuer des ombres dans les buissons.

Il attendit, le coeur battant à grands coups.

Il comprenait que le moment où il allait savoir était proche.

Une minute s'écoula, rien encore.

Enfin des pas sonnèrent sur les planches vermoulues du pont.

Un homme s'avancait en titubant légèrement, comme pris de boisson. Il portait sous le bras une énorme serviette de maroquin rouge. A la silhouette plutôt qu'à la physionomie qu'il discernait mal, l'ingénieur reconnut un certain Mr Stewart, inspecteur des syndicats des terrains, un des personnages importants de la nouvelle ville, et qu'il avait eu souvent l'occasion de voir au club du Haricot Noir.

Mr Stewart franchit le pont non sans peine, il faisait de nombreuses embardées à droite et à gauche et paraissait complètement ivre. Et il fallait qu'il le fût, pour avoir choisi un pareil chemin, car Harry Dorgan l'avait souvent entendu exprimer de façon véhémentement ses terreurs au sujet des assassins fantômes du Creek Sanglant.

A ce moment tous les globes électriques qui éclairaient l'agglomération ouest de Jorgell-City s'éteignirent. Une moitié de la ville fut plongée dans les ténèbres.

Les yeux hors de leurs orbites, le front mouillé d'une sueur glacée, Harry Dorgan regardait, éperdu d'horreur.

Il eût voulu crier, prévenir le malheureux ivrogne qui s'avancait en chancelant au-devant de la mort, mais sa gorge, contractée par une poignante émotion ne laissa échapper aucun son.

Il fit un effort pour se laisser glisser en bas du cèdre, ses membres étaient paralysés par une épouvante sans nom.

A ce moment Mr Stewart était parvenu sur l'autre rive du Creek.

Il fit un pas en avant; et, tout à coup, du fond des ténèbres, une ombre bondit.

Mr Stewart avait jeté un cri d'angoisse déchirant. Son visage parut une seconde illuminé d'une auréole bleuâtre, et il roula à terre. L'assassin s'était déjà emparé de sa serviette et explorait ses poches. Tout cela s'était passé avec une telle rapidité qu'Harry Dorgan en demeurait confondu. Un seul geste, et la victime était tombée comme une masse, sans même avoir le temps d'achever son suprême cri d'agonie.

Mais l'horreur même de ce qu'il venait de voir avait arraché Harry Dorgan à sa torpeur involontaire. En une seconde, il avait reconquis toute sa lucidité, tout son sang-froid.

D'un bond il fut à terre et tira au juger un premier coup de revolver sur l'assassin.

La lueur du coup de feu lui montra un homme de haute taille, dont le visage était recouvert d'un masque de fil d'archal à larges lunettes, pareil à ceux que portent certains aviateurs.

Il tira un second coup, mais l'assassin détalait déjà de toute la vitesse de ses jambes et se dirigeait vers le plus proche bouquet d'arbres.

Harry Dorgan le poursuivit rageusement, épuisant coup sur coup les treize cartouches de son revolver. Il ne s'arrêta que pour y glisser une nouvelle charge et continua sa poursuite.

L'assassin semblait avoir des ailes aux talons; pourtant il perdait peu à

peu du terrain, retardé par le poids de la serviette qu'il n'avait pas lâchée.

Tout à coup l'homme au masque s'arrêta et se baissa rapidement. Avant d'avoir pu prévoir son geste, Harry Dorgan reçut dans les jambes un lourd tronçon de poutrelle d'acier et roula à terre, les tibias et le genou si douloureusement contusionnés qu'il craignit un moment d'avoir la jambe cassée.

Ce ne fut qu'à grand-peine qu'il parvint à se remettre sur pied. Boitant lamentablement et obligé pour se soutenir de s'appuyer au tronc des arbres et aux palissades des clôtures, il ne pouvait faire un pas qu'au prix d'une douleur lancinante. Pendant ce temps, l'assassin avait disparu du côté de l'agglomération ouest de la ville.

L'ingénieur avait été si grièvement atteint, qu'il faillit plusieurs fois s'évanouir en regagnant son cottage. Quand, au prix des plus pénibles efforts, il y fût parvenu, l'interruption du courant avait cessé, la puissante lumière des globes électriques entourait comme chaque soir d'une buée étincelante les hauts édifices de l'agglomération ouest de Jorgell-City.

—Les misérables!... murmura-t-il.

Il était à bout de forces. Il tomba évanoui sur les premières marches de l'escalier qui conduisait à sa chambre. C'est là que ses domestiques le trouvèrent le lendemain matin.

Harry, comme le constata le docteur Fitz-James appelé en hâte, n'avait pas la jambe cassée, mais il avait éprouvé de si graves contusions qu'il dut garder le lit pendant quinze jours. D'ailleurs, il ne souffla mot à personne de son aventure. Il voulait laisser croire aux assassins qu'il gardait le silence par crainte de représailles.

Dès qu'il fut en état de se lever, il se rendit chez Fred Jorgell, avec lequel il eut un long et confidentiel entretien.

CHAPITRE VII

Nuit tragique

Il y avait longtemps que l'ingénieur Harry Dorgan n'avait paru dans une réunion mondaine. Le bruit courait qu'il s'était cassé la jambe, en glissant d'une des échelles de fer des machines. Le docteur Fitz-James, qui le soignait, avait attesté l'exactitude du fait, en déclarant que l'ingénieur en avait au moins encore pour trois semaines à rester immobile, la jambe prise dans un appareil plâtré.

En réalité, Harry Dorgan était parfaitement guéri et préparait sa vengeance.

On remarqua à ce moment que les habitudes de Fred Jorgell se modifiaient singulièrement. On disait en souriant qu'il rajeunissait. D'ordinaire si grave, si absorbé par les chiffres, il passait maintenant presque toutes ses soirées au Haricot Noir, jouant gros jeu, buvant sec, émerveillant les plus enragés fêtards du club par sa verve et son entrain.

On affirmait qu'ayant perdu des sommes considérables dans la fondation de Jorgell-City, le milliardaire cherchait à s'étourdir et que sa ruine était imminente.

D'ailleurs, il ne craignait pas de parler des assassinats du Creek Sanglant, qui avaient causé un tort si considérable à son entreprise, mais à la surprise de tous, il prétendait maintenant qu'il n'y avait jamais eu aucun assassinat, que les victimes étaient tous des poltrons et des ivrognes, morts de congestion, après s'être

gonflés de whisky et de champagne, jusqu'à ne plus pouvoir tenir sur leurs jambes.

Personne, à ces propos incohérents, ne reconnaissait plus sa gravité et son bon sens habituels; on allait même jusqu'à dire que les pertes d'argent qu'il avait faites lui avaient détraqué la cervelle. Les rieurs eussent été bien surpris s'ils avaient pu savoir qu'en parlant et en agissant ainsi, Fred Jorgell ne faisait que suivre un plan de conduite mûrement étudié avec la collaboration d'Harry Dorgan.

Un soir, — c'était précisément l'anniversaire de la mort du malheureux Pablo Hernandez, — le milliardaire paraissait tout joyeux; il avait joué de nombreuses parties, et finalement il venait de faire sauter la banque; l'extra-dry coulait à flots. C'était une de ces brillantes soirées, comme on en avait rarement vu de pareilles au club, depuis la disparition de l'élégant Arnold Stickmann. Fred Jorgell avait gagné tant de bank-notes, que faute de place dans son portefeuille, il en avait fourré dans toutes ses poches.

La conversation, comme cela devait arriver, vint à tomber sur les meurtres du Creek Sanglant.

— Je vous dis, moi, s'écria Fred Jorgell, qu'il n'y a pas d'assassins dans notre ville, et j'en suis tellement persuadé que j'offre de faire un pari...

Il y eut un profond silence, les spectateurs étaient puissamment intéressés.

— J'offre donc de parier cinquante mille dollars, continua le milliardaire, heureux de l'effet qu'il produisait, que je rentrerai seul, à pied, ce soir même, en passant par le Creek Sanglant, avec toutes les bank-notes que je porte dans mes poches.

Il y eut un moment de stupeur.

—C'est de la folie! murmurèrent les joueurs.—Il ne faut pas le laisser faire!—Ce serait un crime!—Il a trop bu d'extra-dry.—Il déraile...

—Alors, reprit lentement le milliardaire, personne ne veut tenir le pari?... C'est bien entendu?

—Personne, répliqua le docteur Cornélius qui se trouvait présent. Ce que vous voulez faire là est de la dernière imprudence. Nul ne veut se faire complice d'une pareille folie!

Le docteur, avec l'approbation de tous, eut beau user des remontrances les plus énergiques, Fred Jorgell demeura inébranlable dans son projet.

—C'est bien, fit-il, puisque personne ne veut tenir mon pari, je traverserai quand même — et seul — le val du Creek Sanglant.

—Au moins, dit quelqu'un, permettez que nous vous suivions en auto, à quelque distance.

—Jamais de la vie. Je déclare que je regarderai comme un acte antiamical le fait de m'escorter malgré moi et que je cesserai toutes relations avec ceux qui s'en seraient rendus coupables!...

Il fallut céder à cet entêtement déraisonnable. On savait que le milliardaire était doué de la plus despotique énergie et que ceux qui avaient voulu le contrecarrer s'en étaient toujours fort mal trouvés.

Il partit, donc, un énorme cigare aux dents et tout joyeux, affirmait-il, de la bonne promenade au grand air qu'il allait faire. Longtemps, du haut de la terrasse, les membres du club suivirent sa haute silhouette qui allait en décroissant dans le lointain de l'avenue sous la clarté crue des globes électriques.

Cornélius, sous prétexte d'une visite à un malade, sortit presque aus-

sitôt que Fred Jorgell. A quelques pas du club, il rencontra Baruch qui s'y rendait, tous deux se saluèrent cérémonieusement.

—Vous alliez au club? fit le docteur.

—Oui.

—Je vous conseille d'aller plutôt faire un tour du côté du Creek Sanglant. Il s'achemine de ce côté un chargement complet de bank-notes.

Les prunelles de Baruch étincelèrent du feu de la cupidité.

—Et celui qui en est chargé est dans un état de légère ébriété, tel que...

Le docteur n'acheva pas sa pensée.

—Et il se nomme? demanda Baruch.

C'est une surprise que je vous réserve.

—Inutile que je vous dise son nom,

—Harry Dorgan, peut-être.

—Je ne veux rien vous dire. Je vous le répète, je vous laisse le plaisir de la surprise.

Et le sculpteur de chair humaine s'éloigna en riant d'un rire diabolique.

Demeuré seul, Baruch, après quelques minutes d'indécision, revint sur ses pas, puis, hélant une auto, il se fit conduire jusqu'aux deux tiers de l'avenue qui aboutissait au chemin du Creek Sanglant.

Tout le temps qu'il avait été en vue du club, Fred Jorgell avait suivi l'avenue en droite ligne, mais quand il fut sûr qu'on ne pouvait plus l'apercevoir, il s'engagea dans une ruelle qui aboutissait à un terrain vague au milieu duquel s'élevait une cabane de planches. Il prit une clef dans sa poche et entra.

Malgré son extérieur misérable, la cabane était confortablement meublée à l'intérieur. Le milliardaire chercha à tâtons une bougie qu'il alluma. Il paraissait avoir brusquement perdu cet-

te jovialité et cet entrain qu'avaient tant admirés les clubmen du Haricot Noir; son visage n'exprimait plus qu'une profonde tristesse et une implacable résolution.

Sur la table, placée au centre de l'unique pièce, se trouvait une enveloppe fermée. Le milliardaire l'ouvrit et lut ces quelques mots tracés au crayon et signés H. D.:

"Je suis à mon poste comme chaque soir. Si vous décidez de venir, n'omettez aucune des précautions indiquées."

— Quel loyal et ingénieux garçon que ce cher Harry! murmura-t-il. Je vais suivre de point en point ses instructions. Une voix secrète me crie que c'est ce soir que les victimes seront vengées.

Fred Jorgell s'était débarrassé de ses bank-notes et les avait jetées insoucieusement dans le tiroir d'un meuble. Puis, sous ses vêtements, il revêtit une sorte de tunique de fils métalliques qui le protégeait de la tête aux pieds, comme celles que portent les ouvriers dans certaines usines d'électricité, et il se coiffa d'une sorte de casque fabriqué d'après les mêmes principes. Ces dispositions prises, il sortit aussi mystérieusement qu'il était entré et se dirigea d'un pas ferme et résolu vers le yallon du Creek Sanglant.

Quand il arriva à l'entrée du pont, il jugea utile de prendre la démarche légèrement hésitante d'un vieux gentleman qui a fêté plus que de raison le claret et l'extra-dry.

Il atteignait à peine la rive opposée, lorsqu'un homme de haute taille se dressa du fond des ténèbres; il brandissait une massue. Avant que le milliardaire eût pu se mettre en défense, il lui en porta un coup très léger dans la région du cou heureusement protégée par la tunique de fils métalliques.

Une seconde, Fred Jorgell se trouva environné d'une véritable auréole de lumière électrique. Mais en dépit de la cuirasse protectrice, il avait reçu une forte secousse.

— A moi, Harry! cria-t-il.

L'ingénieur, tapi derrière un huisson, à quelques pas de là, s'était élancé, brandissant d'une main son revolver, de l'autre une forte lampe électrique dont la clarté éblouissante montra Baruch Jorgell qui, la face livide, se tenait en face de son père qu'il menaçait d'une sorte de massue.

— C'est donc toi l'assassin du Creek Sanglant! s'écria le milliardaire d'une voix terrible. Tuez-le, Harry, tirez dessus. C'est un misérable qui ne mérite pas de pitié!...

La secousse avait été trop forte pour le vieillard, sa tête se renversa en arrière, ses bras battirent l'air, et il s'affaissa lourdement, évanoui, mort peut-être.

— A nous deux, maintenant, scélérat! clama Harry Dorgan d'une voix menaçante.

Et lentement, froidement, il mettait en joue l'assassin qui n'était plus qu'à quelques pas de lui.

— Un de nous deux y restera, fit Baruch avec un ricanement, si c'est toi, tu passeras pour l'auteur de toutes les petites électrocutions.

Harry Dorgan, en une seconde, avait eu le temps de voir de quoi se composait l'arme que brandissait Baruch, c'était un ovule en métal muni d'un manche de verre. De cet ovule partait le fil souple et solide qui allait aboutir au poteau de bifurcation du câble conducteur. L'anneau qui terminait le câble qui portait la lumière et l'énergie à toute l'agglomération ouest de Jorgell-City avait été décroché et remplacé par celui qui terminait le

fil aboutissant à la massue. C'était donc une force de plusieurs milliers de volts que Baruch dirigeait ainsi contre ses victimes.

D'un coup d'oeil rapide, l'ingénieur s'était rendu compte du danger qu'il courait; précipitamment il lâcha la détente de son arme.

Baruch s'était brusquement baissé, la balle siffla à son oreille.

Avant que Harry eût eu le temps de tirer un second coup, l'assassin avait bondi sur lui et lui broyait le poignet. Une lutte affreuse s'engagea à la clarté de la lampe électrique qui, renversée dans l'herbe, continuait à briller.

Dès le commencement, l'ingénieur avait laissé tomber son revolver, de même que Baruch avait lâché sa massue à poignée de verre. Ce fut donc une bataille de fauves, à coups de dents, à coups de griffes, près du corps de Fred Jorgell.

Un moment Harry Dorgan sentit les ongles pointus de Baruch qui essayait de lui arracher un oeil. Pour le faire lâcher, il le mordit cruellement au poignet.

Tous deux étaient barbouillés de sang.

Enfin, Harry fit rouler son ennemi à terre d'un formidable coup de pied dans l'estomac.

Baruch demeurait sans mouvement; l'ingénieur se crut victorieux et respira longuement. Il épancha le sang qui coulait de ses blessures et, pendant quelques secondes, il se reposa sur un tas de pierres, si exténué, qu'il voyait tout tourner autour de lui et qu'il se sentait près de s'évanouir.

Cet instant de faiblesse lui fut fatal.

Baruch n'avait pas été aussi grièvement frappé que l'ingénieur l'avait cru, mais se voyant à terre, il avait feint d'être évanoui.

Puis, profitant du court instant de répit qui lui était laissé, il avait ramené doucement jusqu'au revolver et s'en était emparé.

Au moment où, sans méfiance, Harry essayait de déboutonner le col de sa chemise pour respirer un peu, Baruch se rua sur lui, le culbuta et, lui mettant un genou sur la poitrine, lui appuya le revolver contre la tempe.

Harry Dorgan sentit le froid du canon sur sa chair.

Il comprit qu'il allait mourir.

— Ah! ah! ricanait Baruch; tu as perdu la partie, il faut payer, et on dira que c'est toi l'assassin! Ha! ha! c'est une bonne blague!

Féroce, le misérable prolongeait l'agonie de sa victime, approchant, puis reculant de son visage le canon de l'arme. Mais tout à coup il tressaillit. Il avait cru entendre du bruit dans le lointain.

— Allons, fit-il, il faut en finir!

Et il pressa la gâchette.

Le coup ne partit pas. Au cours de la lutte, des graviers s'étaient introduits dans les ressorts du revolver et l'empêchaient de fonctionner.

Baruch poussa un juron.

Il allait achever Harry par quelque autre moyen quand tout à coup, il se releva précipitamment et s'enfuit avec un hurlement de rage.

Il venait d'apercevoir son père qui, armé de la massue électrique, marchait droit à lui. L'évanouissement du milliardaire avait été de courte durée. En revenant à lui, il avait aperçu Harry Dorgan renversé sous le genou de Baruch et ce spectacle avait suffi pour lui rendre complètement son énergie.

Il s'était relevé et son premier geste avait été pour s'emparer de la massue. En son âme fermée à toute pitié, il eût voulu que le fils indigne périt de

la même mort dont il avait fait périr tant de victimes.

Baruch avait détalé à toutes jambes, droit devant lui, franchissant les haies et les clôtures dans une sorte de folie panique.

Il ne fit halte qu'à la porte du docteur. Son instinct de bête traquée lui disait que là, peut-être, il pourrait trouver un refuge.

Malgré l'heure avancée, Baruch fut introduit dans le salon d'attente, mais le vieux majordome italien Leonello, en l'apercevant hagard, souillé de sang et de boue, eut un froncement de sourcils significatif.

— Le docteur est absent, dit-il sèchement, et je ne sais quand il reviendra. Je vous conseille d'attendre à demain.

Baruch balbutia de vagues paroles et courut chez Fritz Kramm. C'était là son suprême espoir.

— Dites, fit-il au domestique qui vint lui ouvrir, qu'il s'agit d'une affaire grave.

— Vous avez de la chance, M. Fritz n'est pas encore couché.

Et considérant l'étrange accoutrement du visiteur, il ajouta :

— Monsieur vient sans doute d'être victime d'un accident d'auto ?

— C'est cela, fit Baruch, saisissant au vol une excuse si vraisemblable.

Une minute après, il était introduit dans le hall aux tableaux.

Fritz Kramm l'examina quelque temps en silence, puis, d'un ton à la fois brusque et glacial :

— Je vois ce que c'est, vous vous êtes laissé pincer, vous êtes traqué, et vous venez vous réfugier ici.

En quelques phrases haletantes, entrecoupées, Baruch raconta le drame dont le Creek Sanglant — une fois de plus — venait d'être le théâtre.

— Je devrais vous abandonner à votre triste sort, dit Fritz après un silence, car vous êtes un maladroit. Quand on entreprend des choses dans le genre de celle de ce soir, il faut les réussir ou ne pas s'en mêler.

— Vous ne pouvez rester indifférent à ma situation.

— Et pourquoi cela ? reprit le marchand de tableaux d'un ton indifférent. Mes livres sont parfaitement en ordre. Je n'ai rien su de vos agissements. Nous n'avons rien de commun l'un et l'autre. Tout ce que vous pourriez dire contre moi n'arriverait pas à me compromettre.

Fritz demeura quelque temps plongé dans ses réflexions. Baruch attendait avec angoisse à quelle résolution il s'arrêterait.

— Ecoutez, dit enfin Fritz Kramm, je veux bien une dernière fois m'intéresser à vous. Passez dans cette chambre où vous trouverez de quoi changer de vêtements. Dès que vous serez prêt, mon auto vous emmènera jusqu'à la prochaine gare de la ligne de Chicago. De là vous pourrez gagner New-York et le Vieux-Monde. Tâchez de vous cacher le mieux possible, c'est le conseil que je vous donne.

Et comme Baruch remerciait, éperdu :

— Ah ! une dernière recommandation, dans votre propre intérêt, n'adressez aucune question à l'homme qui vous conduira et faites-lui voir votre visage le moins possible.

Un quart d'heure après, Baruch Jorgell, enveloppé d'un long manteau, coiffé d'un feutre de cow-boy à larges bords, méconnaissable, prenait place dans une superbe soixante chevaux qui partit en quatrième vitesse à travers les boulevards déserts de Jorgell-City.

Trois quarts d'heure après, il prenait le train à la petite gare d'Ogstram et, deux jours plus tard, il s'embarquait à New-York sur le paquebot le "Kaiser-Wilhelm", à destination de Cherbourg. Il était sauvé.

D'ailleurs, aucune note nouvelle n'avait paru dans les journaux au sujet des assassinats mystérieux de Jorgell-City.

Le lendemain du drame dont le Creek Sanglant avait été le théâtre, Fred Jorgell, miss Isidora et Harry Dorgan étaient réunis dans le jardin d'hiver. Le milliardaire avait cru devoir dire à sa fille la vérité tout entière. Tous trois devaient délibérer sur la résolution à prendre au sujet de Baruch.

Miss Isidora aimait beaucoup son frère; aussi avait-elle eu une crise de larmes, suivie d'un long évanouissement, en apprenant les atrocités dont il s'était rendu coupable. Elle maudissait la fatalité qui avait voulu que ce fut elle-même qui priât Harry Dorgan de découvrir le meurtrier. Elle se tenait triste et silencieuse près de son père, sans oser lever les yeux sur l'ingénieur.

— Je n'ai pas changé d'avis, moi, dit rudement le milliardaire. Baruch est un misérable, je vais aller faire ma déposition au constable pour que l'assassin soit traqué par la police et pour qu'il soit condamné et exécuté. Il a mieux que personne mérité d'être électrocuté.

— Mon père, supplia la jeune fille, laissez au moins à ce malheureux la chance de se repentir et d'expier ses fautes. Pour moi, il a commis ses crimes en proie au vertige de la folie. Ce n'est pas dans une prison qu'il fau-

drait l'enfermer, mais bien dans une maison de santé.

— Miss Isidora a raison, dit Harry Dorgan. De tels crimes sont si monstrueux qu'il semble impossible qu'ils aient été commis en pleine conscience. Songez d'ailleurs à la honte qui en jaillirait sur votre nom.

Le milliardaire s'était levé brusquement.

— Cette dernière considération me décide, fit-il, je ne veux pas qu'Isidora ait à rougir d'avoir eu pour frère un assassin. Nous garderons donc le silence sur les événements de cette nuit. Je compte sur vous, n'est-ce pas, monsieur Dorgan.

— Le jeune homme, pour toute réponse, étreignit la main que lui tendait le milliardaire.

— Pour ce qui est du Creek Sanglant, continua ce dernier, je vais y faire construire un groupe de maisons. Ce sera le moyen de faire oublier le mauvais renom de cet endroit. Quant à mon fils, je veux vivre comme s'il n'avait jamais existé; je défends que son nom soit jamais prononcé en ma présence.

Cette phrase dite, le vieillard se leva et sortit brusquement. Harry Dorgan et miss Isidora étaient demeurés seuls.

— Master Dorgan, dit la jeune fille d'une voix pleine de tristesse, vous savez la promesse que je vous ai faite. Je la tiendrai, mais il faut qu'il se passe assez de temps pour que je puisse me remettre de la terrible secousse d'aujourd'hui. J'ai trop de chagrin en ce moment pour penser au bonheur et pour y croire dans l'avenir.

— Il me suffit d'avoir votre promesse, balbutia Harry d'une voix étranglée par l'émotion, c'est encore un grand bonheur pour moi. J'atten-

drai autant de mois, autant d'années même qu'il le faudra.

— Merci, dit simplement la jeune fille, voici le gage de ma promesse.

Et elle tendit son front, que son fiancé effleura d'un mélancolique baiser.

DEUXIEME PARTIE

LE MANOIR AUX DIAMANTS

CHAPITRE PREMIER

Un sauvetage

M. de Maubreuil — l'illustre chimiste auquel on doit la synthèse de la plupart des pierres précieuses, la reconstitution exacte et peu coûteuses des gemmes les plus éblouissantes — regagnait en automobile sa propriété de Kérity, un coin perdu de la côte bretonne, où il passait la plus grande partie de l'année.

M. de Maubreuil venait de Brest, d'où il rapportait plusieurs caisses remplies d'échantillons minéralogiques; il avait quitté la ville vers neuf heures, après un dîner sommaire au restaurant, et il comptait être rentré chez lui vers minuit.

L'auto, dans l'é�incelante auréole de ses phrases, traversait en coup de vent les hameaux endormis, escaladait et dévalait les pentes avec une rapidité vertigineuse. Sous la clarté paisible de la lune, les forêts, les fermes, les cultures, les vieux châteaux se succédaient, comme en un décor de rêve incessamment renouvelé.

Le silence était profond, à peine troublé de loin en loin par le cri d'un oiseau de nuit ou par le grincement de quelque charrette attardée.

— Quelle délicieuse soirée! murmura le vieux savant, avec un sourire de béate satisfaction. On respire à pleins poumons et la brise de mer est toute chargée de l'odeur des foin et des blés en fleur!...

Brusquement, M. de Maubreuil en resta là de son aparté poétique; la lumière puissante des phares venait de lui montrer, à cinquante mètres en avant de l'auto, une masse sombre étendue en travers de la route.

Aussitôt, il modéra son allure et fit retentir sa trompe à plusieurs reprises.

— Rien ne bouge! s'écria-t-il. Mais, c'est un homme!... Quelque ivrogne, sans doute? Je dois au moins le déposer sur le talus, pour qu'il ne coure pas risque d'être écrasé!

L'auto avait stoppé.

M. de Maubreuil descendit et se pencha vers l'homme qui gisait inerte dans la poussière, mais tout à coup il jeta un cri de stupeur et d'épouvante.

Une large flaque de sang entourait le corps de l'inconnu, dont le visage maigre et rase était d'une pâleur cadavérique.

— Qu'il y ait crime ou accident, balbutia le savant avec agitation, il faut porter secours à ce malheureux! Pourvu qu'il soit encore vivant?...

M. de Maubreuil défit les vêtements de l'inconnu — un cache-poussière verdâtre et un complet gris à carreaux de coupe élégante, — il déboutonna la chemise et constata que la poitrine présentait, un peu au-dessus du coeur, une large plaie qui paraissait provenir d'un coup de couteau.

L'homme respirait encore faiblement, mais du souffle oppressé et sifflant des moribonds.

Le vieux savant était dans un cruel

embarras, il n'avait sous la main aucun des objets indispensables.

— Je ne puis pourtant pas l'abandonner ainsi, réfléchit-il, il serait mort avant deux heures! Je n'ai qu'un seul parti à prendre, c'est de le transporter chez moi, au manoir!

M. de Maubreuil était un homme de sang-froid et d'expérience; à l'aide de son mouchoir de poche et d'un peu d'alcool de menthe, dont il se trouvait un flacon dans le coffre de la voiture, il lava et pansa sommairement la blessure; puis, non sans de pénibles efforts il parvint à installer le blessé dans un des baquets de l'auto.

Heureusement, on n'était plus très éloigné de Kérity; les quelques kilomètres qui restaient à parcourir furent franchis en un quart d'heure.

— Pourvu qu'il soit encore vivant quand nous arriverons! répétait M. de Maubreuil; tout en manoeuvrant savamment le volant de direction.

D'instant en instant, il jetait d'anxieux regards sur le blessé toujours évanoui et balotté comme une masse inerte par les cahots de la voiture.

Enfin, l'auto roula sous l'épais couvert d'une avenue de chênes dont le sol était tapissé de gazon; puis elle stoppa dans une cour spacieuse, au fond de laquelle se dressaient de hauts bâtiments à tourelles et à toits pointus. C'était le manoir.

Aux appels stridents de la trompe, des lumières parurent aux fenêtres, la sombre façade s'illumina. Une jeune fille descendit en hâte les marches de granit du perron et courut se jeter dans les bras de M. de Maubreuil.

— Eh bien, père, s'écria-t-elle, as-tu fait un bon voyage? As-tu trouvé les minéraux que tu cherchais?...

Mais elle se tut et son visage se couvrit d'une pâleur mortelle; elle venait d'apercevoir le blessé.

— Mon Dieu! balbutia-t-elle, un cadavre!

M. de Maubreuil crut qu'elle allait s'évanouir et se hâta de la soutenir.

— Rassure-toi, ma chère Andrée, dit-il avec vivacité, cet homme n'est pas mort. Je l'ai trouvé tout sanglant sur la grand'route et, ma foi, je l'ai ramassé comme c'était mon devoir.

Les couleurs reparurent sur le gracieux visage de la jeune fille.

— Tu as bien fait, approuva-t-elle, nous le soignerons...

— Je viens de te dire qu'il n'était pas mort, mais il n'en vaut guère mieux; prévient Oscar qu'il prépare au plus vite la chambre du premier. Surtout ne t'émotionne pas. Nous le sauverons, ce malheureux, si la chose est possible.

Pendant cette conversation un adolescent de mine chétive et légèrement bossu sortit de la maison et vint saluer respectueusement M. de Maubreuil. A ses côtés, un chien barbet noir de forte taille aboyait joyeusement.

— A bas, Pistolet! s'écria le savant, oui, tu es un brave homme de chien, tu es content de revoir ton vieux maître, mais aujourd'hui, je n'ai pas le temps de m'occuper de toi.

Et comme, à l'autre extrémité de la cour, le domestique, un robuste Breton nommé Yvonneck, s'occupait à ramiser l'auto:

— Laissez cela, ordonna M. de Maubreuil, aidez Oscar à transporter ce blessé au premier, dans la chambre rouge, c'est ce qui presse le plus.

Yvonneck souleva comme une plume l'homme toujours évanoui et, après l'avoir monté avec précaution par le

vieil escalier à rampe de bois sculpté, le déposa sur le lit.

Sans prendre le temps de changer de vêtements, M. de Maubreuil était allé chercher sa trousse et sa boîte de pharmacie; en même temps, sa fille Andrée apportait une ample provision de charpie et de gaze à pansements.

Le vieux savant était plus ému qu'il ne voulait le paraître.

— Nous allons voir, fit-il, si la blessure est sérieuse; elle se trouve malheureusement bien près du coeur et des gros vaisseaux...

Il y eut quelques minutes d'angoisse, M. de Maubreuil avait pris dans sa trousse un minuscule tube d'ébonite et sondait précautionneusement la plaie. Quand il eut terminé cet examen, sa physionomie exprima la contrariété et l'inquiétude.

— Eh bien? demanda Andrée, anxieusement.

— La lame a passé à deux ou trois centimètres du coeur et a éraflé l'artère aorte; ce n'est peut-être pas mortel, mais c'est très grave. Je vais poser un premier appareil, demain nous verrons.

Le vieux savant ne se retira que lorsqu'il se fut assuré, par une série de soins judicieux, que son malade passerait une nuit paisible. Le lendemain, de très bonne heure, il était au chevet du blessé qu'Oscar et Yvonnek avaient veillé à son tour de rôle; il constata que son état n'avait pas empiré pendant la nuit; cependant il demeurait plongé dans une sorte de coma, dû à la perte de sang qu'il avait faite.

L'inconnu, si étrangement recueilli par M. de Maubreuil, était de grande taille avec un visage aux traits accentués et énergiques, aux mâchoires très développées. Aux quelques mots qui

lui échappaient dans le délire de la fièvre, on le devina Anglais ou Américain, mais son hôte avait défendu qu'on lui posât aucune question avant qu'il fut complètement hors de danger.

Un matin, en venant faire sa visite quotidienne, le vieux savant eut la satisfaction de trouver son client parfaitement lucide et, en tout cas, complètement délivré de l'inquiétant coma. Dressé sur son séant, il regardait avec surprise le vieux lit à colonnes, les rideaux de lampas et les tapisseries fanées qui composaient l'ameublement de la chambre rouge.

— Où suis-je, monsieur? demanda-t-il d'une voix faible. Je vous serai reconnaissant de me le dire. Je me rappelle vaguement avoir été attaqué, puis — il porta la main à son front — il y a comme un grand trou noir dans ma mémoire, je ne sais plus... je ne me souviens plus...

Il s'exprimait en français, mais avec un fort accent.

M. de Maubreuil s'empessa de le rassurer, et lui raconta la façon dont il l'avait recueilli. En entendant ce récit, la physionomie de l'inconnu exprima une profonde émotion. D'un geste encore indécis, il prit la main du vieux savant et la serra dans les siennes.

— Je vous dois la vie, balbutia-t-il, sans vous je serais mort sans secours sur la route déserte. C'est là un service que je n'oublierai jamais et que peut-être je serai un jour en mesure de récompenser.

— Ne songez pas à cela, répondit M. de Maubreuil en souriant, je n'ai fait pour vous que ce que tout le monde eût fait à ma place. D'ailleurs, sans être richissime, je possède une fortune suffisante.

— Vous ne m'avez pas encore dit votre nom, interrompit le malade avec

vivacité, qu'au moins je sache comment s'appelle mon sauveur.

— Je me nomme Gaston de Maubreuil et je m'occupe de chimie et de minéralogie.

— Quoi! vous seriez cet illustre savant, dont le nom est connu dans le monde entier, dont j'ai appris les admirables découvertes, par les revues scientifiques de mon pays natal l'Amérique!

— Vraiment, je ne me savais pas si connu, dit modestement M. de Maubreuil.

— Je vous assure que j'ai suivi passionnément tous vos travaux, car, moi aussi, je me suis beaucoup occupé de chimie, quoique je n'aie, hélas! obtenu aucun résultat qui puisse être mis en comparaison avec vos admirables expériences.

Le vieux savant, sans qu'il s'en rendit compte, était délicieusement chatouillé dans sa vanité.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-il gaiement, je suis doublement heureux d'avoir sauvé la vie à un confrère. Est-il indiscret de vous demander votre nom?

— Nullement, reprit le blessé, après un court moment d'hésitation, je suis Américain et je me nomme Baruch Jorgell.

— Jorgell, répéta M. de Maubreuil, il me semble que j'ai déjà entendu ce nom-là.

— Mon père est en effet un des milliardaire yankees les plus souvent cités, il possède des villes entières, mais je me suis complètement brouillé avec lui pour des question d'intérêt — le fait n'est, hélas! que trop fréquent dans les familles — et j'ai quitté les Etats-Unis, sans esprit de retour...

Baruch Jorgell s'était interrompu brusquement, sa physionomie reflétait une subite inquiétude.

— Monsieur, dit-il, j'ai tout lieu de supposer que j'ai été dévalisé après la tentative d'assassinat dont j'ai été victime. Répondez-moi franchement...

— Je vous dirai, répliqua le vieux savant, que je n'en sais rien moi-même. Vos vêtements sont ici, et personne n'y a touché.

M. de Maubreuil alla ouvrir une grande armoire de bois de châtaignier, et il en retira un pantalon, un veston, un gilet, un cache-poussière et une ceinture de cuir à compartiments comme celles dont se servent les émigrants pour porter l'or et les valeurs. Il déposa tous ces objets sur le lit de Baruch.

— Voilà, dit-il à ce dernier, tous vos vêtements, je me suis fait scrupule de les fouiller. Vous allez vérifier par vous-même si vous avez été oui ou non dépouillé par vos assassins.

Baruch Jorgell explora les poches d'une main tremblante et retira du veston un gros portefeuille. Il l'ourvit; il était vide. Vide aussi, le porte-monnaie retenu à la ceinture par une chaînette d'acier et vide elle-même la ceinture. Les bandits n'avaient respecté que les poches du gilet qui contenaient quelque menues monnaie.

Baruch avait changé de visage.

— Je suis complètement dépouillé, bégaya-t-il d'une voix étranglée, il ne me reste pas un dollar.

Et il ajouta avec un ricanement amer:

— Ils m'ont pris jusqu'à mon browning; il ne me reste même plus la ressource de me brûler proprement la cervelle!

M. de Maubreuil était sincèrement affligé du désespoir de son malade, il

s'efforça de le ramener à des sentiments plus calmes.

— Voyons, mon cher confrère, lui dit-il affectueusement, ne vous désolerez pas. Certes, ce qui vous arrive est fort ennuyeux, mais vous connaissez notre vieux proverbe français: "Plaie d'argent n'est pas mortelle." Avant tout, revenez à la santé, c'est le plus important; ensuite, nous aviserons.

Et comme Baruch demeurait plongé dans un sombre silence:

— Expliquez-moi d'abord, reprit le vieillard, comment vous avez été attaqué. vous en souvenez-vous?

— Très exactement, murmura le jeune homme avec amertume. Oh! l'histoire est des plus banales. J'étais allé rendre visite à un Anglais, Mr Bushman, dont la propriété est à quelques lieues d'ici. Il devait me donner la direction d'une usine de produits chimiques qu'il installe en ce moment, mais nous ne nous sommes pas entendus. J'ai quitté le château de Mr Bushman vers dix heures et demie. La soirée était si belle que j'ai refusé de revenir en auto, comme on me le proposait, et que j'ai décidé de faire à pied le chemin qui me séparait de la gare.

— Je me souviens en effet qu'il faisait cette nuit-là un temps d'une douceur admirable.

— J'étais à peu près à moitié route, quand une demi-douzaine d'individus déguenillés qui, certainement, s'étaient mis en embuscade pour m'attendre, sont sortis d'un chemin creux et se sont précipités sur moi... J'ai vu briller les lames des couteaux, j'ai ressenti une douleur aiguë au cœur... Puis je ne me souviens plus de rien, ce n'est qu'ici, dans cette chambre, ce matin, que j'ai pleinement repris conscience de moi-même...

M. de Maubreuil avait écouté ce récit avec une profonde attention.

— Comme je vous le disais tout à l'heure, fit-il après un silence, l'essentiel est de vous guérir, ensuite je me fais fort de vous trouver, grâce à mes relations, une situation avantageuse.

— Je vous remercie, monsieur, murmura Baruch avec accablement; je n'oublierai jamais votre généreuse conduite envers moi, mais je suis désespéré, complètement désespéré.

— Attendez donc! s'écria le vieux savant, avec un bienveillant sourire, je crois que j'ai trouvé une combinaison qui vous plaira. Vous m'avez dit que vous étiez chimiste?

— Certainement, j'avais même chez mon père un laboratoire parfaitement outillé.

— Alors cela tombe à merveille. Je m'étonne de n'avoir pas déjà pensé à cela. Je commence à me faire vieux; je sens que j'aurais besoin d'un collaborateur jeune, actif, aimant la science pour elle-même, grâce auquel je pourrais mener à bien de programme des découvertes que jeme suis tracé. Je vous le propose très franchement et très simplement: voulez-vous être ce collaborateur, monsieur Baruch Jorgell?

Une seconde, les prunelles du convalescent s'éclairèrent d'une étrange flamme. Un sourire grimaçant crispait ses traits; mais cette expression sardonique ne fit que paraître sur son visage comme une ombre fugitive. Ce fut avec le ton de la gratitude la plus obséquieuse et la plus émue qu'il répondit:

— Cher maître, ce sera pour moi un grand honneur de collaborer à vos géniales découvertes. Je tâcherai de me rendre digne d'une si glorieuse distinction, par mon assiduité et mon

dévouement, à défaut de l'imagination créatrice que je ne possède, hélas! sans doute pas...

M. de Maubreuil était radieux.

— Assez de compliments, dit-il, c'est une chose que je déteste par-dessus tout. Voulez-vous que je vous dise ce qu'il faut faire pour m'être agréable?

— Tout ce qui sera en mon pouvoir...

— Eh bien, tâchez de guérir le plus vite possible, et surtout pas d'idées noires. Vous vous apercevrez bientôt que les labeurs scientifiques donnent plus de satisfaction que n'en peut procurer la plus haute fortune.

Et comme Baruch faisait mine de vouloir continuer la conversation:

— En voilà assez, dit le vieillard, cet entretien a dû vous fatiguer. Maintenant, il faut essayer de faire un bon somme jusqu'à ce qu'Yvonneck vienne vous apporter votre bouillon et vos oeufs frais.

M. de Maubreuil se retira, laissant Baruch Jorgell émerveillé des nouvelles perspectives que la proposition de son hôte venait d'ouvrir à son ambition aussi ardente que peu scrupuleuse.

CHAPITRE II

Une colonie de savants

Quinze jours s'étaient écoulés, Baruch Jorgell était maintenant complètement rétabli; une grande faiblesse, un peu d'amaigrissement et de pâleur étaient les seules traces qui subsistaient de sa blessure. Dans l'interval, M. de Maubreuil s'était discrètement assuré, près de l'ambassade des Etats-Unis, de la véritable identité de son hôte qui était bien, comme il l'avait affirmé, le fils du célèbre milliardaire

Jorgell, le fondateur de la ville de Jorgell-City. En même temps, par une suite de conversations, le vieux chimiste avait pu se convaincre de la réelle science de son futur collaborateur.

Il s'applaudissait chaque jour de l'heureuse idée qu'il avait eue: Baruch était instruit, intelligent et d'une parfaite correction; on n'eut pu lui reprocher que son humeur un peu misanthropique, mais comme le faisait remarquer M. de Maubreuil à sa fille, il était bien naturel qu'un homme qui avait éprouvé de si grands malheurs ne fût pas d'une gaieté folle.

Le jour où le convalescent put enfin sortir, le vieux savant et sa fille voulurent l'accompagner dans une longue promenade et lui faire admirer les sites les plus intéressants de la contrée.

Le manoir — le Manoir aux diamants comme l'appelaient les paysans — était bâti à mi-côte de la falaise et dominait la mer d'une de ses façades; de l'autre côté, c'était un paysage verdoyant, à l'extrémité duquel apparaissait le clocher pointu de la petite église du village.

Après avoir suivi quelque temps l'avenue de chênes, M. de Maubreuil et sa fille guidèrent Baruch par un sentier en pente douce qui les conduisit au sommet de la falaise, tapissé d'une herbe fine et veloutée comme de la mousse.

Là, tous trois se reposèrent quelques instants.

— Faisons halte à l'abri de ces genêts aux fleurs d'or, dit M. de Maubreuil, il ne faut pas outrepasser vos forces, master Baruch, et vous n'êtes pas encore bien solide sur vos pambes.

— Mais cela va très bien, je vous assure, protesta l'Américain, je suis maintenant tout à fait guéri.

— Nous ne pousserons pas trop loin notre promenade, fit Andrée. Je propose d'aller seulement jusque chez M. Bondonnat, que nous n'avons pas vu depuis plusieurs jours.

— Excellente idée, s'écria joyeusement le vieux savant, je présenterai à Bondonnat mon nouveau collaborateur.

Et se tournant vers Baruch, il ajouta :

— Je vous ai dit peut-être déjà qu'il y a ici une vraie petite colonie scientifique. Mon ami Bondonnat, le grand naturaliste que vous connaissez certainement de nom, habite une villa à cinq cents mètres du manoir, il s'y est installé un laboratoire certainement unique en son genre, et il a fait venir près de lui ses deux élèves les plus distingués, l'ingénieur Paganot et le botaniste Ravenel.

Baruch était devenu attentif.

— Je ne savais pas, dit-il, qu'il y eût dans ce pays perdu une semblable pépinière d'inventeurs. Je serai charmé de leur être présenté et d'être mis au courant de leurs travaux.

— Un peu de patience, master Baruch, nous serons chez M. Bondonnat dans un quart d'heure. Cette grande masse blanche que vous apercevez à cinq cents mètres d'ici, comme tapie dans une anfractuosité de la falaise, au milieu d'un fouillis de verdure, c'est la villa de notre ami.

Et M. de Maubreuil ajouta :

— Je crois d'ailleurs, que Mlle Andrée ne sera pas fâchée de rendre visite à son ami l'ingénieur.

La jeune fille baissa les yeux et devint rouge comme une cerise. L'ingénieur Antoine Paganot était presque officiellement la fiancée d'Andrée, et M. de Maubreuil n'était nullement hostile à ce projet d'union.

Baruch jeta un regard étincelant de jalousie sur la jeune fille et son visage, déjà blême, devint plus blême encore, mais personne ne remarqua l'expression de haine qui s'était un instant reflétée sur ses traits.

On s'était remis en marche à travers les hautes bruyères de la lande; après avoir traversé un hameau habité par des pêcheurs et longé quelque temps la grève fleurie de chardons bleus, on atteignit la villa.

Sitôt la grille franchie, Baruch fut comme grisé par l'atmosphère embaumée et capiteuse qui émanait des jardins. On eut dit un subtil et puissant extrait des arômes de toutes les fleurs connues.

— Il me semble, murmura-t-il, que j'entre dans une fabrique de parfums.

— Vous ne vous trompez pas, dit en riant Mlle de Maubreuil, seulement ces parfums, c'est la nature même qui se charge de les distiller.

— Avec la collaboration de Bondonnat, ajouta le vieux savant... Mais le voici lui-même.

Autant M. de Maubreuil, avec ses longs cheveux gris et sa barbe en désordre, paraissait mélancolique, autant M. Bondonnat était jovial, souriant et même coquet. Le naturaliste offrait une de ces belles physionomies de savant, empreintes de tant de bonhomie et de sérénité, que l'âge et le souci ne semblent pas avoir de prise sur elles.

Son front très haut était ombragé par une chevelure d'un blanc de neige, ses yeux d'un bleu clair, pétillants de jeunesse, donnaient un charme souriant à sa physionomie grave, régulière, sans rides, qu'encadraient de vastes favoris, blancs comme ses cheveux. Il était vêtu d'une longue blouse de laboratoire d'une propreté immaculée et tenait en main un sécateur de nic-

kel. Il fit aux visiteurs l'accueil le plus empressé.

Déjà au courant de l'aventure de Baruch, il le félicita spirituellement de la tentative d'assassinat dont il avait été victime "et sans laquelle il n'aurait pas eu l'incalculable chance de devenir le collaborateur du grand chimiste Maubreuil".

— Je suis ravi, conclut-il en se frottant les mains, notre petite colonie vient de faire, en la personne de Mr Jorgell, une nouvelle et précieuse acquisition...

A ce moment, Frédérique, la fille unique du naturaliste, l'amie d'enfance d'Andrée de Maubreuil, vint à son tour saluer les visiteurs.

Il eût été difficile de dire laquelle des deux jeunes filles était la plus belle. Toutes deux offraient, quoique en un genre différent, la physionomie la plus attrayante et la plus gracieuse. Andrée avait les cheveux d'un blond cendré, elle était svelte et élancée avec des yeux d'un bleu pâle d'une expression mélancolique et rêveuse. Frédérique, d'un blond ardent, presque roux, offrait la riche carnation des beautés scandinaves. D'un caractère enjoué et même bruyant, elle était la gaieté de cette maisonnée de savants toujours perdus dans quelque calcul abstrait.

— Il faut que je vous fasse visiter les jardins! s'écria M. Bondonnat en se tournant vers Baruch, je vous assure que cela vaut la peine d'être vu.

Baruch, qui, pourtant, dans les palais des milliardaires, avait été habitué au luxe le plus grandiose, ne put s'empêcher d'être émerveillé et stupéfait.

Entourés de tous côtés par les murailles de roc de la falaise, les jardins étaient divisés en terrasses où poussaient pêle-mêle des plantes et des ar-

bres de tous les pays et de tous les climats, dans une luxuriance de végétation prodigieuse. Les bananiers, les cactus et les fougères arborescentes y étaient mélangés aux houx, aux ifs et aux sorbiers, et toutes ces plantes annonçaient une puissance et une robustesse de sève anormales et presque miraculeuses. On eût dit un fourré magique, un coin de forêt vierge transporté dans cette anfractuosité du roc par la main des génies.

M. Bondonnat, enchanté, se frottait les mains avec une vivacité fébrile; c'était son tic.

— Que dites-vous de cela? riait-il, mes plantes à moi ne craignent pas la rigueur des saisons. Je leur crée une atmosphère spéciale, gorgée de gaz nourriciers, la terre où elles poussent est saturée d'acide formique, de magnésium et d'autres substances qui leur impriment une puissance de végétation formidable. D'un jour à l'autre les feuilles poussent, les fleurs éclosent, les fruits mûrissent. Les racines, grâce à un dispositif spécial, sont baignées par un courant électrique qui assure cet accroissement rapide et presque monstrueux.

— Mais, demanda Baruch stupéfait, ces expériences, assurément merveilleuses, vous conduiront-elles à un résultat pratique?

M. Bondonnat haussa les épaules.

— Voilà qui est bien américain, fit-il, "time is money", vous voulez un résultat pratique; moi, j'aime la science pour elle-même, nous n'avons pas la même façon de voir. D'ailleurs, d'ici peu, le résultat pratique obtenu sera grandiose. Lorsqu'on pourra avec une dépense insignifiante, faire produire aux champs et aux vergers quatre, cinq, six récoltes par année et même davantage, la pauvreté, la misère et la

faim seront bannies de notre globe. Tout le monde sera heureux, puisque toutes les choses nécessaires à la vie existeront avec une abondance dont rien dans le présent ne peut donner la moindre idée!

Baruch demeurait silencieux, effaré devant cette perspective d'une humanité, ramenée par le pouvoir de la science aux époques légendaires de l'âge d'or.

Le naturaliste ne parut pas s'apercevoir de la confusion de son interlocuteur et se dirigea vers les serres.

La visite des serres, l'explication du dispositif à thermo-siphon qui y maintenait une température constante demandèrent plus d'une heure. Baruch Jorgell allait d'émerveillement en émerveillement, de stupeur en stupeur; il lui semblait vivre un rêve fantastique.

Ce qui l'étonnait plus que tout le reste, c'était la bonhomie et la simplicité de ces savants, qui lui dévoilaient en toute confiance des secrets qu'en Amérique on eût vendus chacun un million de dollars à quelque trust.

Il allait demander à quoi servaient d'énormes tubes métalliques qu'il voyait verticalement dressés au sommet de la falaise, lorsqu'un jeune homme, grand, maigre et sec, auquel un nez proéminent et busqué donnait une physionomie don quichottesque, sortit de la villa et se dirigea vers M. Bondonnat.

— Messieurs, dit le naturaliste, M. Roger Ravenel, un de mes collaborateurs les plus dévoués.

Les présentations terminées, Roger Ravenel annonça à M. Bondonnat que deux pêcheurs du hameau voisin demandaient à lui parler.

— Je me demande un peu, fit-il, ce que ces gens-là peuvent me vouloir.

Je sais qu'ils me tiennent en piètre estime.

— Serait-il possible? demanda Baruch.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire; cette villa — de même d'ailleurs que le Manoir aux diamants — passe pour un repaire de détraqués, ou plutôt de sorciers. On est persuadé, dans ce pays arriéré, que nous sommes des suppôts de Satan, et ce qu'on raconte de nos petites expériences n'est pas fait pour modifier cette opinion.

— Eh bien! père, dit Frédérique, que l'on fasse venir ces braves gens, je suis aussi curieuse que toi de savoir ce qu'ils nous veulent.

Sur un signe de M. Bondonnat, Roger Ravenel s'était éclipsé. Il revint une minute après, poussant devant lui, presque de force, deux matelots chaussés de sabots et vêtus de cabans élimés et graisseux. C'étaient deux véritables loups de mer, au visage tanné et rougi par les intempéries, aux mains noueuses et noircies de goudron.

Ils traversèrent le jardin enchanté en regardant autour d'eux, d'un air de méfiance et de crainte.

Arrivés à deux pas de M. Bondonnat, ils s'arrêtèrent, leurs bérêts à la main, un sourire niais sur leurs vieilles faces recuites par les vents du large.

— Messieurs, dit le naturaliste avec sa courtoisie habituelle, qu'est-ce qui me procure le plaisir de votre visite?

Mais les deux loups de mer se regardèrent avec le même sourire embarrassé et ne soufflèrent mot. C'était à croire qu'ils étaient muets.

Frédérique s'était avancée, s'efforçant de prendre une mine sévère, quoiqu'elle eût grande envie de rire.

— Allons, père Yvon, dit-elle en s'adressant au plus vieux des pêcheurs,

est-ce que vous avez peur de moi et de mon père? Cessez de faire tourner vos bérêts entre vos doigts et expliquez ce qui vous amène.

Le vieil Yvon, ainsi apostrophé, surmonta enfin sa timidité et commença non sans avoir fait entendre une toux préalable:

— Mam'zelle me connaît bien, elle m'a souvent acheté des bars et des langoustes.

— Eh bien? demanda le naturaliste.

— Voilà, quand je ne pêche pas, je cultive la terre, j'ai un clos à moi. Mon blé est mûr, et dame, il va faire un gros orage avant qu'il soit longtemps. C'est pour ça que nous sommes venus vous trouver...

— Je ne vois pas du tout ce qu'ils veulent, murmura M. Bondonnat avec découragement.

M. de Maubreuil intervint:

— C'est cependant très clair, fit-il. Ces braves gens sont persuadés que vous êtes sorcier, que vous faites à volonté la pluie et le beau temps; on les a délégués pour vous supplier de sauver leur moisson en écartant l'orage.

— C'est ça même, approuva le vieil Yvon, enchanté de se voir si bien compris.

M. Bondonnat parut se divertir beaucoup de la requête des pêcheurs, puis regardant le ciel où la chaleur d'une lourde après-midi avait amassé de gros nuages noirs qui peu à peu envahissaient le bleu du ciel:

— Hum! fit-il, je crois que d'ici peu, en effet, il va tomber une fameuse averse. Je veux bien, bonnes gens, essayer de rejeter vers la mer ces gros nimbus de suie, mais je ne vous garantis pas que je réussirai...

— Et ça coûtera cher? demanda Yvon, avec un reste de méfiance.

— Pas un sou, mais que tout le monde me suive. Je suis enchanté de cette occasion de vous faire assister à une expérience qui promet d'être intéressante.

M. Bondonnat s'était dirigé vers un angle des jardins, d'où s'élançait, accotée au rocher, une svelte tourelle d'aluminium et de cristal qui n'était autre que la cage d'un ascenseur électrique.

Tout le monde y prit place et l'on atteignit ainsi le sommet de la falaise dont le sol aplani formait tout autour de la propriété un spacieux chemin de ronde qu'entourait une muraille solide.

C'est sur ce chemin qu'étaient installés les tubes gigantesques qui avaient attiré l'attention de Baruch.

De ce point on dominait tout le paysage, subitement enténébré par un amoncellement de sombres nuées, couleur de suie et de plomb.

— Je vois, dit le naturaliste, qu'il n'y a pas de temps à perdre, mais où est donc M. Paganot? C'est lui que cette affaire regarde spécialement.

L'ingénieur, le second collaborateur du naturaliste, sortit à ce moment même d'une cabine vitrée, placée à l'autre extrémité du chemin de ronde et fut rapidement mis au courant de la situation.

— Nous sommes encore à temps, déclara-t-il, après avoir examiné l'état du ciel, mais il faudra que ces deux braves marins m'aident à passer les gargousses.

— Nous avons tous deux servi dans la flotte, déclara le vieil Yvon.

— Alors, tout va bien.

— De quoi s'agit-il donc? demanda Baruch très intrigué par ces préparatifs.

— C'est tout simplement, expliqua Frédérique, une bataille que nous allons livrer à la tempête. Ces tubes sont des canons paragrêles inventés par mon père et dont la puissance et le rayon d'action sont énormes. Ils sont chargés de bombes à la mélinite qui produisent un ébranlement considérable des couches d'air. Les appareils que l'on emploie en Champagne et dans le Bordelais ne sont, en comparaison de ceux-ci, que des jouets d'enfant.

— C'est grâce à cette artillerie pacifique, ajouta M. de Maubreuil, que l'ami Bondonnat maintient dans ces jardins un climat spécial.

Pendant que ces propos s'échangeaient, l'ingénieur Paganot — vrai type de savant classique avec son visage rasé et sa mine naïve — remplis-sati de cartouches à la mélinite, avec l'aide des deux marins, les chargeurs automatiques des huit canons qui dressaient vers le ciel leurs gueules évasées.

Les visiteurs avaient pris place sur un banc de pierre, à une certaine distance des canons.

— Tout est prêt, déclara l'ingénieur, nous pouvons tirer dix minutes sans interruption.

— Feu! s'écria gravement le naturaliste.

L'ingénieur pressa la manette nickelée du commutateur installé dans la cabine vitrée.

Une formidable détonation retentit.

Des gerbes de flammes jaillirent de la gueule des canons. Le sommet de la falaise s'était couronné d'un nuage de fumée et les échos du rocher répercutaient au loin les grondements de la canonnade.

Dans la région jusqu'à plusieurs lieues de distance, l'alarme était géné-

rale. Les uns croyaient à l'explosion de quelque poudrerie, d'autres à de grandes manoeuvres d'escadre; quelques-uns enfin, en voyant les bombes à la mélinite éclater au sein des nuages éventrés, se figuraient assister à un simulacre de guerre aérienne.

Bientôt pourtant on constata que les détonations partaient de la falaise auréolée de langues de feu et couronnée d'un panache de fumées blanches. Effrayés, les gens se verrouillaient dans leurs maisons et répétaient en hochant la tête d'un air peu rassuré:

— Ce sont encore ces maudits sorciers de la villa qui font leurs diableries! Ils finiront par attirer quelque calamité sur la contrée. Quel malheur que le Gouvernement protège de pareils coquins!

Enfin la canonnade cessa. Quand la brise eut dissipé la fumée des explosions, le ciel apparut presque complètement nettoyé des nuages qui l'obscurissaient auparavant.

Nimbus et cumulus fuyaient en pleine déroute vers le grand large. La boule noire que l'on hisse au-dessus des sémaphores pour annoncer les tempêtes avait disparu. Les gens du village voisin entassaient en hâte sur des charrettes les gerbes de leur moisson si miraculeusement préservée.

— Bravo, cher père, dit Frédérique en mettant un baiser sur le front du vieux savant, nous avons gagné la bataille!

— Et cela sans nous donner beaucoup de mal, répondit-il gaiement. Je suis très content de mon artillerie... de campagne!

Se tournant alors vers les deux pêcheurs, tellement ébahis qu'ils ne trouvaient pas un mot à dire:

— Mes amis, ajouta-t-il, rappelez-vous une chose, c'est qu'il n'y a au-

cune espèce de diablerie dans tout ce que vous venez de voir. Je n'ai employé d'autre moyen pour mettre en fuite les nuages que l'ébranlement causé par le choc des détonations. La véritable sorcellerie c'est la connaissance des phénomènes de la nature.

Les deux marins balbutièrent de vagues remerciements, mais il était visible à leur allure craintive, à la rapidité avec laquelle ils se retirèrent, qu'ils n'avaient perdu aucune de leurs préventions.

M. Bondonnat fut alors chaudement félicité par ses amis et l'on rentra dans l'intérieur de la villa où un lunch avait été préparé.

Baruch demeurait pensif; il se rendait compte de quelle chance extraordinaire il avait bénéficié en pénétrant dans une société de savants dont la moindre découverte représentait une fortune. Mais, au lieu d'être touché de la confiance qu'on lui témoignait, il se promettait d'explorer sans le moindre scrupule tous les secrets qu'il pourrait surprendre.

Cependant l'après-midi tirait à sa fin. Après le lunch, M. de Maubreuil prit congé de ses amis et reprit en compagnie d'Andrée et de Baruch Jorgell le chemin du Manoir aux Diamants.

C'était le lendemain que l'Américain devait entrer en fonctions et commencer ses travaux dans le laboratoire de chimie.

CHAPITRE III

Le Manoir aux Diamants

Quand Baruch Jorgell pénétra pour la première fois dans le laboratoire de M. de Maubreuil, il fut littéralement ébloui. Le laboratoire se compo-

sait de deux vastes pièces qui tenaient toute une aile du manoir: la première était entièrement meublée de hautes armoires vitrées qui renfermaient des échantillons minéralogiques et un assortiment complet de produits chimiques; l'autre constituait le laboratoire proprement dit, presque entièrement occupé par un puissant four électrique.

Baruch avait souvent visité des laboratoires à peu près pareils, mais il demeura extasié devant les vitrines aux pierres précieuses. Il y avait là un trésor d'une inestimable valeur. C'était un véritable ruissellement de gemmes chatoyantes, si nombreuses que leur contemplation devenait à la fin une fatigue pour le regard.

Rubis, saphirs, diamants, améthystes, topazes, aigues marines, corindons, émeraudes, opales, étaient méthodiquement entassés dans de grandes coupes alignées avec symétrie.

— Vous regardez mes cailloux, dit M. de Maubreuil, j'en possède environ sept cents variétés et, dans le nombre, il y en a quelques-uns de fort beaux, mais nous ferons mieux que cela. En ce moment je m'occupe de la synthèse du diamant; le carbone cristallisé est la seule gemme que je ne sois pas arrivé à reproduire d'une façon satisfaisante.

— Avez-vous déjà obtenu quelques résultats? demanda Baruch prodigieusement intéressé.

— Bah! cela ne vaut pas la peine d'en parler! J'ai bien fabriqué des diamants minuscules, mais tous étaient jaunis, tachés, ou présentaient quelque tare. Ce que je veux, c'est produire à volonté, sans le moindre aléa, des gemmes aussi grosses, aussi limpides que le Régent ou le Kohinnor!

Et il ajouta d'un ton mélancolique :

— Je mets un intérêt personnel, un intérêt passionné à la solution de ce problème. Je veux que les pierres qu'on paye actuellement des centaines de mille francs, deviennent aussi communes que les cailloux des chemins.

Baruch demeura surpris de la vivacité presque haineuse avec laquelle le vieux savant avait prononcé cette phrase.

— On dirait, cher maître, fit-il, que vous détestez les pierres précieuses.

— Ce n'est pas tout à fait exact, mais vous allez me comprendre. Me voilà sur la pente des confidences, et puisque nous devons travailler à la même oeuvre, autant que vous ayez tout de suite l'explication.

Le chimiste s'était assis en face d'une table couverte de paperasses, dans un vieux fauteuil de cuir à oreillettes, et l'Américain avait pris place en face de lui.

— Malgré mes rides et mes cheveux gris, reprit M. de Maubreuil, je suis encore jeune, mais mon existence n'a été faite que de déceptions. Sans fortune, j'étais arrivé à me créer, en science, une certaine notoriété. J'ai refait, à l'aide d'observations plus exactes, les théories géologiques demeurées presque immuables depuis Lamarck et Cuvier. Le premier, j'ai démontré l'existence d'un feu central maintenu à l'état solide par la formidable poussée de la force centripète. Mais plusieurs de mes découvertes ont été discutées, d'autres m'ont été volées. Je n'ai jamais occupé la place qui m'était due...

— Cher maître... commença Baruch.

— Inutile de me faire des compliments de condoléance, je suis philosophe; je me serais aisément consolé de

ces déboires si je n'avais eu à subir des épreuves plus cruelles. J'avais épousé une jeune fille aussi pauvre que moi et j'eus d'abord beaucoup à souffrir des privations que lui imposait la médiocrité de notre situation. Par malheur, je dois l'avouer, Mme de Maubreuil aimait passionnément les bijoux; elle souffrait de ne pouvoir se parer de rubis et de diamants véritables et d'être obligée de se contenter d'imitations...

— Je commence à comprendre, murmura l'Américain.

Le chimiste reprit avec effort :

— C'est cette malheureuse coquetterie qui m'a fait me lancer à corps perdu dans la synthèse des gemmes.

Et il s'écria, les regards brillants d'un sombre enthousiasme :

— Je veux les dépouiller de tout leur prestige, ces misérables cailloux, je veux qu'on pave les chenils et les étables avec des rubis, et que nul n'ait la sottise de préférer un diamant, si beau soit-il, à une goutte de rosée brillant dans le calice d'une fleur! Quel saphir vaut un bleuet dans les blés, quelle améthyste un brin de violette exhalant sa suave odeur sous la mousse?... En haine des pierres, je me suis mis à aimer éperdument les fleurs, et c'est là, sans doute, l'une des causes de mon amitié pour le botaniste Bondonnat. Puis — et la voix du chimiste trembla légèrement — nos femmes, amies d'enfance, sont morte la même année, emportée par une épidémie de typhus, au moment même où d'heureuses expériences commençaient à m'apporter gloire et fortune. Je n'ai jamais été heureux!

M. de Maubreuil demeura quelque temps silencieux, perdu dans ses souvenirs.

— J'ai failli devenir fou, reprit-il au bout d'un instant, longtemps, j'ai été poursuivi par l'idée fixe d'élever à ma femme un mausolée bâti d'émeraudes, de sardoines et même de diamants... Je ne me consolerais jamais. Pourtant l'amitié de Bondonnat et les soins qu'il m'a fallu donner à l'éducation de ma fille ont fait diversion à mon chagrin. Andrée et Frédérique ont été élevées ensemble, comme deux soeurs, entre les fleurs et les livres, en pleine nature, en pleine science.

— Cher maître, dit Baruch, feignant un attendrissement qu'il ne ressentait en aucune façon, je suis profondément touché de la confiance que vous me témoignez, et je tâcherai de la justifier... Mais une dernière question, si toutefois, elle n'est pas indiscrete, qui vous a donné l'idée de venir vous installer dans ce coin perdu?

— Cela s'est fait tout naturellement. C'est Bondonnat qui a découvert cette solitude délicieuse, il n'a pas eu de peine à me décider à quitter Paris, qui décidément, avec ses autobus et ses métros, devient une ville peu favorable aux travaux intellectuels. J'ai acheté ce manoir qui tombait presque en ruines, je l'ai restauré. Je suis ici parfaitement tranquille.

— Et à deux pas de votre ami.

— Précisément, il a fait venir ici ses deux élèves les plus distingués, l'ingénieur Paganot et le naturaliste Roger Ravenel, et nous formons à nous quatre — et maintenant que vous êtes là, à nous cinq — une vraie colonie scientifique en plein pays sauvage...

Après ces confidences que, dans sa confiante loyauté, M. de Maubreuil avait jugées nécessaires, les deux savants examinèrent le four électrique construit en briques réfractaires et en plaques métalliques invisibles et qui

pouvait produire les formidables températures de plusieurs milliers de degrés, grâce auxquelles on peut obtenir la cristallisation des gemmes.

Le chimiste savait déjà que son nouveau collaborateur connaissait très bien les questions ayant trait à l'électricité qu'il avait, affirmait-il, étudiée tout spécialement à Jorgell-City, une ville fondée en plein Far-West, au pied même des Montagnes Rocheuses.

M. de Maubreuil, à ce propos, demanda naïvement à l'Américain quelles étaient les causes de sa brouille avec son père, le milliardaire.

— Elles sont toutes simples, répondit Baruch d'un air contraint. Mon père a engagé dans des spéculations la fortune considérable qui me revenait de ma mère et il a su s'arranger pour ne pas me rendre des comptes. Nous avons eu une violente explication, j'ai refusé fièrement la maigre pension qu'il m'offrait comme une aumône et je suis parti chercher fortune en Europe avec vingt mille dollars qui me restaient. Vous savez le reste.

M. de Maubreuil se contenta de ces explications, pourtant assez vagues, et tous deux discutèrent les conditions dans lesquelles devait se faire une nouvelle et capitale expérience sur la synthèse du diamant.

L'après-midi était fort avancée et la discussion technique entre les deux chimistes tirait à sa fin, lorsque Andrée parut au seuil de la salle aux vitrines.

— Je crois, messieurs, dit-elle, qu'en voilà assez pour une première séance. Il ne faut pas vous surmener, et la cloche du dîner va sonner dans une demi-heure.

— Sans doute, approuva M. de Maubreuil, un tour de jardin en guise d'apéritif, me semble tout indiqué.

— Non pas, repartit Andrée; j'ai quelque chose de très curieux à vous faire voir, ou plutôt ce n'est pas moi, c'est Oscar, mon page favori.

— De quoi s'agit-il donc?

— Je ne puis pas le dire, c'est une surprise.

Baruch ne perdit pas une si belle occasion de se renseigner sur les habitants du manoir.

— C'est Oscar, demanda-t-il, n'est-il pas le jeune homme qui m'a soigné au début de ma convalescence? Il a l'air d'un serviteur très dévoué.

— Pardon, fit Andrée avec une certaine vivacité, Oscar n'est pas un domestique, je le regarde presque comme un parent.

— En réalité, expliqua M. de Maubreuil, un tour de jardin en guise singulier nom d'Oscar Tournesol, est un enfant que nous avons trouvé un matin à demi-mort de froid à la porte de la maison que j'habitais alors à Paris, quai des Tournelles. Nous l'avons gardé, il se montre très dévoué, très docile et je ne désespère pas un jour d'en faire un savant.

— Oscar Tournesol, singulier nom, en effet!

— Tournesol n'est qu'un surnom, dit Andrée, et notre protégé le doit à la couleur de ses cheveux qui sont d'un jaune bizarre et certainement unique.

Baruch se mordit les lèvres. Il était secrètement humilié de la ressemblance qu'il y avait entre sa situation présente et celle du gavroche recueilli, comme lui, Baruch, fils de milliardaire, par la charité du vieux savant. Dès cet instant, il voua à Oscar une haine mortelle, mais il dissimula son impression et demanda avec une feinte indifférence:

— Que faisait-il donc votre protégé avant d'avoir eu la chance de vous rencontrer?

— Il avait, dit Andrée, poussé à la diable sur le pavé parisien, criant des journaux à la terrasse des cafés, vendu du papier d'Arménie ou des petits singes en peluche dans les fêtes foraines, ou colportant des olives dans un baquet de cèdre.

— Je suis curieux de voir ce phénomène, et de l'étudier de plus près que je n'ai pu le faire pendant ma convalescence.

— Vous verrez que c'est un garçon très sympathique et très intelligent.

Pendant ces explications on était sorti du laboratoire et l'on était arrivé jusqu'à un large espace sablé qui se trouvait à l'entrée du jardin.

Oscar s'y trouvait en compagnie du chien Pistolet. Ce dernier, à la vue de Baruch, fit entendre un sourd grognement; il paraissait avoir pour l'Américain une instinctive antipathie, mais une caresse d'Andrée eut vite fait de le calmer.

— Eh bien! demanda M. de Maubreuil, quelle est cette fameuse surprise que nous réserve maître Oscar?

Le petit bossu — Oscar Tournesol avait seize ans mais on lui en eût donné tout au plus douze — eut un sourire malicieux, et montrant Pistolet qui se tenait maintenant immobile et attentif:

— J'ai tout simplement appris à lire à Pistolet.

— Tu plaisantes, c'est impossible! Mais qui a pu te donner une pareille idée?

Oscar tendit à M. de Maubreuil un vieux numéro de revue dont un entre-filet était encadré de crayon bleu.

— Voyez, dit-il simplement.

Le vieux savant lut à haute voix la note suivante :

— Un savant anglais, Mr Newcome, est arrivé, à force de patience et d'ingéniosité, à faire lire et comprendre un certain nombre de mots à son chien, un griffon anglais d'une intelligence remarquable. Mr Newcome a fait fabriquer un alphabet de bois à lettres mobiles et, grâce à beaucoup de douceur et de morceaux de sucre, il est parvenu à associer dans la mémoire du chien certaines idées à certains mots. Ainsi quand le chien veut avoir quelque chose, du sucre, par exemple, il est obligé de former le mot "sucre" à l'aide de lettres mobiles placées devant lui. Il en est de même pour tous les objets dont le chien peut avoir besoin. M. Newcome, qui a présenté son élève au Royal Institute de Londres, ne désespère pas de parvenir à l'initier un jour aux idées abstraites."

— Très curieux, fit M. de Maubreuil, Oscar a-t-il obtenu d'aussi beaux résultats que le savant anglais?

— Pas encore, répondit Andrée, mais Pistolet fait de jour en jour des progrès.

— Vous allez juger de son savoir! fit orgueilleusement le bossu, en tirant d'une boîte vingt-quatre lettres de bois qu'il jeta pêle-mêle sur le sable de l'allée. Pistolet, que vas-tu manger ce soir à ton dîner?

L'animal eut un aboiement bref, fronça ses sourcils hérissés d'un air de gravité comique, puis, éparpillant les lettres avec ses pattes, choisit sans hésitation un V, puis un I, puis un A. En une minute, il eut aligné correctement sur le sable les six lettres du mot VIANDE.

— Non, Pistolet, fit Oscar avec une mimique expressive, et en détachant

nettement les syllabes des mots, tu ne mangeras pas de viande, tu mangeras de la soupe.

Le chien poussa un grognement de mauvaise humeur, dispersa d'un coup de patte le mot qu'il avait formé, puis se mit à aboyer sourdement, en tournant le dos aux spectateurs.

— Vous voyez, m'sieu, s'écria triomphalement le bossu, il n'est pas content, mais il comprend; il comprend même très bien.

— C'est merveilleux! déclara M. de Maubreuil. Pistolet justifie pleinement tout ce que l'on a écrit sur la psychologie des animaux. Tous mes compliments, Oscar, mais pour arriver à un pareil résultat tu as dû te donner beaucoup de mal.

— Pas tant que cela. Il y a un peu plus d'un mois que je m'occupe de Pistolet et que je lui fais la classe deux fois par jour.

— Connaît-il beaucoup de mots? demanda Baruch.

— Environ sept ou huit, monsieur, répondit Oscar. Ce qu'il m'a été le plus difficile de faire entrer dans sa cervelle de chien, c'est l'idée de promenade. Il m'a fallu beaucoup de patience. J'avais observé que lorsque je prenais ma canne, Pistolet devinant que j'allais sortir, se mettait à aboyer joyeusement. Je l'ai donc habitué à former avec ses lettres le mot promenade chaque fois qu'il me voyait prendre ma canne. Je ne lui permettais de venir avec moi que lorsqu'il avait aligné sans faute les neuf lettres du mot. Il en est arrivé bien vite à composer de lui-même quand il avait envie d'aller faire un tour. Puis, peu à peu, je l'ai habitué à ne plus s'occuper de ma canne. A l'heure qu'il est, Pistolet n'attache plus au mot promenade que son véritable sens dégagé de tout autre objet.

Andrée était ravie des succès de Pistolet. Elle lui fit ordonner par Oscar de composer le mot sucre et elle lui en donna plusieurs morceaux qu'elle avait apportés à son intention.

A ce moment, la cloche du dîner retentit dans l'atmosphère tranquille du soir, et tout le monde, y compris le chien phénomène, se dirigea vers la salle à manger.

Chemin faisant, Baruch Jorgell essaya de caresser Pistolet, mais le chien se recula en montrant les dents et en aboyant d'un air furieux.

L'Américain lui était décidément antipathique; Andrée et son père en ressentirent de l'étonnement, car ils avaient une certaine confiance dans l'instinct de Pistolet qui n'avait jamais agi de cette façon envers aucun de leurs amis. Le chien avait flairé en Baruch un ennemi mortel, et, nous le verrons, son merveilleux instinct ne l'avait pas trompé.

CHAPITRE IV

La journée

C'était ce soir-là que devait avoir lieu l'expérience que M. de Maubreuil préparait depuis plus d'un mois. Comme tous les vrais savants, le vieux chimiste, à la veille de cette tentative décisive n'était pas sans émotion.

Accoudé à la haute fenêtre du laboratoire, il regardait tout pensif la nuit s'étendre peu à peu sur la mer et sur la campagne d'où montaient des rumeurs mystérieuses.

— Réussirai-je enfin? se demandait-il pour la millième fois. Et, de mémoire, il refaisait mentalement les calculs dont cette fois il supposait le résultat infaillible.

Tout à coup le cri déchirant d'une troupe d'oiseaux de mer qui cher-

chaient pâture dans les sables de la grève traversa le silence du soir.

Bien qu'exempt de toute superstition, le chimiste ne put s'empêcher de tressaillir, mais il surmonta bien vite cette impression de vague et maladive terreur.

— Allons! murmura-t-il, il est l'heure.

Et rentrant dans la première pièce, il appela:

— Baruch!

— Me voici, cher maître!

— Allumez les lampes électriques; si vous le voulez bien, nous allons nous mettre au travail...

A ce moment, on heurta légèrement à la porte extérieure du laboratoire. Sans attendre qu'on lui eût donné la permission d'entrer, Andrée fit irruption dans la salle aux vitrines et se jeta câlinement dans les bras du vieux savant.

— Bonsoir, père; je vais passer la soirée chez Frédérique à la villa.

— Va, mon enfant, mais ne rentre pas trop tard. Bien que la route ne soit pas longue, je n'aime pas à te savoir errante par les landes et les grèves, comme une fée bretonne. Nous allons travailler très tard ce soir et je ne serai pas couché quand tu rentreras.

— Quel nouveau prodige nous préparez-vous encore?

— J'en suis toujours aux diamants, chère petite. Je n'ai pas encore obtenu ce que je voulais, mais, j'en ai la ferme conviction, nous touchons au but. Demain peut-être, je pourrai te faire voir des brillants plus beaux que ceux de la reine d'Angleterre ou de l'impératrice de Russie.

Andrée avait été élevée dans la haine des pierreries.

— Vous savez bien, mon père, fit-elle, qu'à tous les bijoux, je préfère les fleurs.

— Eh bien, nous aurons les plus belles fleurs du monde et nous donnerons les diamants à ton amie Frédérique. Mais je te le recommande encore une fois, ne t'attarde pas!

— Bonne chance, mais soyez sans inquiétude, je serai de retour de bonne heure. Ne suis-je pas, d'ailleurs, sous la protection de mon fidèle Oscar, armé de sa lanterne et de son bâton de piqueur.

Et, du doigt, elle montrait en riant la chétive silhouette du bossu, dissimulé dans l'embrasure de la porte.

Pendant cette conversation, Baruch Jorgell était rentré dans le second laboratoire, comme s'il eût tenu à éviter la présence de la jeune fille.

Depuis quelque temps, il régnait entre Andrée et le collaborateur de son père une secrète froideur. Malgré toute sa dissimulation, Baruch n'avait pu cacher le mécontentement et la jalousie que lui causaient les assiduités de l'ingénieur Paganot près de la jeune fille.

Un moment, il avait caressé l'idée de devenir le gendre de M. de Maubreuil, et il était à la fois furieux et humilié de l'indifférence polie que lui témoignait Andrée, qui, avec sa clairvoyance féminine, avait deviné, sans bien s'en rendre compte peut-être, dans le collaborateur de son père, un ennemi d'autant plus dangereux qu'il était plus hypocrite.

M. de Maubreuil était le seul — avec son ingénuité de vieux savant, ignorant des trahisons de la vie — à professer à l'égard de Baruch une sympathie complète. N'ayant qu'à se louer de lui au point de vue du labeur scientifique, il prenait la taciturnité de

l'Américain pour de la mélancolie, et sa surnoisserie pour du sérieux.

Cependant, Andrée avait déjà descendu quelques marches du monumental escalier de granit, à rampe de bois, lorsque M. de Maubreuil lui cria du haut du palier:

— Mes amitiés à l'ami Bondonnat. Annonce-lui pour demain ma visite à l'heure du déjeuner. Si je réussis, j'apporterai à Frédérique quelques brillants de ma fabrication.

M. de Maubreuil rentra tout pensif, agité d'un vague et funèbre pressentiment.

Longtemps, le front appuyé au vitrail de la haute fenêtre, il suivit des yeux la petite lueur de la lanterne qui, pareille à un ver luisant, paraissait et disparaissait sur la falaise entre les ajoncs de la lande. Enfin la lueur se perdit dans l'espèce d'auréole phosphorescente qui planait au-dessus des jardins électriques de M. Bondonnat. Andrée était arrivée chez ses amis.

— Allons! s'écria le chimiste en se ressaisissant, assez de rêvasseries, au travail!

— Tout est prêt, cher maître, répondit obséquieusement Baruch.

Sous la lueur des lampes électriques les gemmes des vitrines lançaient des feux étincelants; on eût dit de fulgurantes prunelles de démons, d'un rayonnement intense, presque vivantes dans leur immobilité.

M. de Maubreuil passa dans le laboratoire et s'approcha de la grande table de porcelaine qui en occupait le centre et qu'encombraient un fouillis de ballons, de tubes, de matras et d'éprouvettes. Baruch ouvrait avec des pinces les lourdes portes du four électrique qui occupait tout un côté de la pièce et que protégeaient d'épaisses

plaques de métal renforcées de briques réfractaires.

La physionomie mélancolique de M. de Maubreuil s'était éclairée d'un sourire.

— Cette fois-ci, déclara-t-il, je crois au succès. Un échec est impossible! Nous allons fabriquer de gros diamants, de vrais diamants, en aussi grand nombre que nous voudrons.

— Moissan, lui-même, le grand chimiste français, dit Baruch, n'en avait obtenu que de minuscules. Les plus gros étaient de la dimension d'une tête d'épingle et il les distribuait à titre de curiosité aux élèves de ses cours.

— C'est parce que, sans doute, il n'avait pas opéré sur des masses assez considérables.

Baruch eut un sourire sardonique.

— Nous réussissons, je n'en doute pas, fit-il, mais ce sera tant pis pour les joailliers et les actionnaires de mines de diamant.

— Je n'ai aucun scrupule à cet égard, répliqua tranquillement le chimiste. La disparition de la guerre dans l'humanité ruinera aussi, un jour, les fondeurs de canons et les fabricants de mélinite, comme celle de la maladie fera disparaître les pharmaciens et les droguistes. A cela je ne vois pas grand mal, l'activité du labeur humain se portera vers des objets plus réellement utiles.

Baruch Jorgelle ne répondit pas, son attention venait d'être attirée par un appareil métallique de forme carrée, accrochée à la muraille qui faisait face au gigantesque four électrique.

— Tiens, fit-il, un microphone enregistreur!

— Oui, répondit le chimiste, c'est moi-même qui l'ai disposé ce matin pour noter les bruits spéciaux qui se produisent dans la matière en fusion,

au moment de la cristallisation. Il y a peut-être quelque chose à tirer de là.

— Peut-être, murmura le Yankee, devenu soucieux.

Maintenant, le silence régnait dans le laboratoire. Baruch disposa sur la table de vastes creusets qui furent remplis de barres de métal, saupoudrées d'une poussière de carbone très dense. Dans d'autres, M. de Maubreuil introduisit des blocs de graphite, et il ajusta les tubulures d'un appareil par lequel l'acide carbonique, porté à une haute température devait arriver au sein même de la masse en fusion.

Baruch se livrait avec une méthodique lenteur à la tâche qui lui était dévolue. Mais, quand il ne se croyait pas observé du chimiste, ses regards étincelaient et son visage se crispait d'un affreux rictus.

M. de Maubreuil, lui, nageait en plein enthousiasme. Ses traits avaient perdu leur expression terne et mélancolique. Ses longs cheveux gris, rejetés en arrière, sa barbe en désordre, il allait et venait dans une fièvre affairée et joyeuse.

En moins d'une demi-heure, les derniers préparatifs furent terminés. Les creusets, remplis et bouchés de leurs couvercles, s'alignèrent symétriquement sur la table centrale.

— Nous touchons au but! s'écria M. de Maubreuil avec exaltation. Nous allons réaliser enfin le rêve enfantin de la vieille humanité, éprise de ces cailloux inutiles et brillants. Les pierres que nous fabriquerons dépasseront de beaucoup le plat du roi Salomon, creusé, au dire des rabbins, dans une seule émeraude, et ce rubis géant qui, à ce que j'ai lu, est en ce moment la propriété du milliardaire Jorgell, votre père!

Baruch eut un regard chargé de haine.

— Ne me parlez jamais de mon père, balbutia-t-il d'une voix tremblante. Il n'y a plus rien de commun entre nous. Vous savez de quelle manière il m'a dépouillé?

— Pardon de cette allusion, mon cher Baruch, dit affectueusement le vieillard, je n'ai pas eu l'intention de vous froisser, j'oubliais que ces souvenirs vous sont pénibles... Mais revenons à nos diamants. Il s'agit à présent d'enfourrer les creusets.

Sans répondre un mot, l'Américain ouvrit de nouveau les lourdes portes du four électrique, dans l'intérieur duquel il aligna les récipients infusibles.

Il n'y avait plus maintenant qu'à lâcher le courant de plusieurs milliers de volts, assez puissant pour produire la cristallisation du carbone mélangé au métal des creusets.

Les portes furent hermétiquement closes. L'instant solennel était arrivé.

— Allez! ordonna gravement M. de Maubreuil.

Baruch fit manœuvrer l'interrupteur, déchaînant ainsi le formidable courant.

Presque instantanément, une chaleur terrible se répandit dans les deux pièces; les portes du gigantesque four rougirent, les planchers et les meubles craquèrent et se fendillèrent, et sur la table, située cependant à plusieurs mètres du four, des éprouvettes éclatèrent.

Inondés de sueur, la face congestionnée, quoiqu'ils ne fussent vêtus que de blouses de laboratoire en grosse toile, M. de Maubreuil et Baruch durent passer dans la salle aux vitrines où la chaleur n'était guère moins considérable.

Tous deux haletaient, à demi suffoqués.

De temps en temps Baruch rentrait dans le laboratoire, consultait du regard les appareils situés à proximité du four, puis revenait en hâte, à demi étouffé par l'intolérable température de la pièce.

De rares paroles tombaient dans le grand silence.

— Combien de degrés?

— Trois mille.

— Bien.

Puis ce fut trois mille cinq cents, quatre mille, quatre mille cinq cents.

L'atmosphère devenait irrespirable comme celle de la chaufferie d'un paquebot; le parquet se recroquevillait et se carbonisait à deux mètres du dallage de briques réfractaires sur lequel était installé le four électrique, la charpente du vieux manoir semblait prête à se disloquer, une des vitres de la fenêtre se fendit avec un grincement aigu et déchirant, comme un cri d'agonie.

— Cinq mille cinq! annonça Baruch.

— C'est assez, balbutia M. de Maubreuil en s'épongeant le front. Il suffit maintenant de maintenir cette température-là pendant une demi-heure.

L'Américain alla manœuvrer le commutateur. Dans la rougeoyante clarté qui s'échappait des portes incandescentes, ses regards lançaient des éclairs. On eût dit que dans cette atmosphère embrasée, il se trouvait à l'aise comme dans son élément.

— Je n'en puis plus, murmura M. de Maubreuil, allons respirer un peu sur le palier.

Ils sortirent, humèrent avec délice l'atmosphère moins chaude de l'escalier.

Le Manoir aux Diamants semblait endormi, le domestique breton et l'électricien qui avait soin des machines installées dans les sous-sols couchaient à l'autre extrémité du château. Dans le silence, on n'entendait que les craquements du bois qui se recroquevillait, mêlé aux grondements de la mer, aux sifflements du vent dans la lande.

— J'ai peur qu'Andrée n'ait mauvais temps pour rentrer, dit tout à coup M. de Maubreuil.

— Ne soyez pas inquiet de cela, fit Baruch avec une étrange intonation.

— C'est vrai que l'ami Bondonnat la ferait reconduire par un de ses collaborateurs ou mieux encore me téléphonerait qu'il la garde jusqu'à demain matin.

— Vous voyez bien.

— Je sais, mais cela me tracasse... J'aurais presque voulu que ma fille se trouvât là pour être témoin de notre triomphe ou de notre insuccès...

— Vous savez, dit tout à coup Baruch, en jetant un coup d'oeil sur son chronomètre, que la demi-heure touche à son terme.

— Remontons! s'écria précipitamment le vieux savant, brusquement ramené à la préoccupation de son expérience.

Tous deux regriperent en hâte jusqu'au laboratoire et pénétrèrent de nouveau dans l'ardente fournaise. Baruch, à la minute précise, interrompit le courant puis il ouvrit toutes grandes les portes et les fenêtres que protégeaient de solides barreaux de fer.

La fraîcheur humide d'un vent d'ouest lourd de pluie vint rafraîchir délicieusement la suffocante atmosphère du laboratoire. Le four perdit de son éclat fulgurant et commença lentement à se refroidir.

— Si nous ouvrons? fit M. de Maubreuil avec une fébrile impatience.

— Essayons, approuva l'Américain avec non moins d'impatience.

Et, s'armant d'une longue pince d'acier, il s'approcha du four, mais la chaleur était intense: il fallut encore attendre.

Le vieux chimiste se contenait à peine. Il arpenta à grands pas les deux pièces du laboratoire, répétant machinalement des équations et des formules — les formules mêmes de la synthèse du diamant dont, maintenant que l'expérience touchait à sa fin, il arrivait à n'être plus aussi sûr.

— Pourvu, murmura-t-il, que je ne me sois pas trompé!

Pendant ce temps, Baruch avait refermé les portes et les fenêtres.

Tous deux, comme cédant à une invincible attraction, s'étaient rapprochés du four électrique.

— J'espère, dit M. de Maubreuil avec agitation, que cette fois le courant a accompli son oeuvre mystérieuse. La cristallisation doit être parfaite ou c'est à désespérer de la chimie!

— C'est ce que nous allons voir à l'instant même; maintenant on peut ouvrir.

Baruch avait repris ses pinces, les lourds verrous métalliques furent repoussés, sous la voûte profonde, les creusets apparurent dans une nimbé de vapeur rose.

— Si nous avions échoué! balbutia le chimiste, le coeur palpitant d'angoisse.

Baruch, les dents serrées, soulevait avec efforts chaque creuset avec ses pinces et venait le déposer sur la table de porcelaine; bientôt tous s'y trouvèrent alignés.

Avec une pince plus petite, l'Américain essaya d'ouvrir un des récipients encore brûlants, mais l'opération était malaisée.

— Prenez un marteau et cassez-le! s'écria M. de Maubreuil, incapable d'attendre une minute de plus.

Baruch se saisit d'une lourde masse d'acier à manche très court, et, d'un geste brutal, fit voler le creuset en éclats. Chaque fragment de terre réfractaire apparut tapissé d'un éblouissant revêtement de diamants. Ils étincelaient de mille feux, au milieu de l'âcre vapeur qui s'exhalait encore.

L'Américain était demeuré muet de stupeur et d'émerveillement. La fortune qui s'étalait devant ses yeux était inestimable, il y avait là des cristaux bruts de la grosseur d'une pomme que les impératrices et les reines se seraient disputés à coups de milliards.

M. de Maubreuil, très pâle, considérait les gemmes avec un extatique sourire.

— Les diamants, s'écria-t-il avec un rire nerveux, mais c'est fini! Cela ne vaut plus rien. Qui en veut? je vais en fabriquer par centaines, par milliers; on en emplira des tombereaux; on en chargera des wagons, on en couvrira les maisons, on en pavera les rues!... Ha! ha!

Il allait et venait, gesticulant à travers le laboratoire, arrivé au summum de l'exaltation.

— Allons, Baruch, s'écria-t-il d'un ton impérieux, ne perdons pas une minute, il faut voir ce qu'il y a dans les autres creusets.

Si M. de Maubreuil, tout à la joie d'un triomphe longtemps attendu, avait en ce moment regardé Baruch, il eut été épouvanté de la transformation subite qui s'était produite dans ses traits. De l'homme du

monde, du correct Yankee, toujours grave et même un peu triste, il ne restait plus rien. La mâchoire saillante, les dents crispées, les prunelles hors de la tête, Baruch avait pris en une seconde une physionomie effrayante de cupidité et de férocité bestiales.

— Mais cassez donc ces creusets! répéta le chimiste qui, littéralement hypnotisé par les dimants, ne voyait rien, n'entendait rien, tout à la joie délirante du succès.

— Lequel? demanda Baruch en levant sa masse d'acier.

— Celui-ci! dit le chimiste en se penchant pour montrer le plus grand des creusets.

La masse pesant s'abattit avec un bruit sourd. Frappé derrière la tête, M. de Maubreuil tomba sans pousser un cri et alla heurter la paroi brûlante du four électrique.

— Meurs donc, vieux fou, rugit l'assassin, à moi le secret du diamant!

La face du malheureux chimiste s'était tout à coup violacée. Ses prunelles s'étaient revulsées, sa physionomie conservait dans la mort une épouvantable expression de stupeur et d'angoisse.

Baruch contempla quelque temps avec un sang-froid plein de cynisme le cadavre défiguré de son bienfaiteur, puis il se détourna avec un haussement d'épaules.

— Maintenant, dit-il à voix haute, comme s'il se fût adressé à un interlocuteur, invisible, il faudrait pas s'attarder ici!

Avec une rapidité et une précision qui dénotaient une abominable résolution, il brisa l'un après l'autre tous les creusets, en arracha les plus gros diamants qu'il amoncelait à mesure sur un coin de la table. L'étincelante py-

ramide montait sans cesse, éblouissante de mille feux.

— Il y a là des millions! balbutia l'assassin avec une sorte de ferveur cupide.

Et il demeurait à la même place extasié, oubliant l'heure, le lieu, le terrible péril qu'il courait.

Tout à coup, il tressaillit.

Il lui semblait que quelqu'un avait frappé doucement à la porte.

Il écouta, l'oreille anxieusement tendue aux bruits du dehors.

Le bruit se précisa.

C'était quelqu'un qui grattait doucement comme quand on redoute d'être indiscret.

— Andrée! murmura-t-il d'une voix sourde, c'est elle qui vient voir le résultat de notre expérience... Tant pis!... Malheur à qui vient me surprendre en un pareil moment!

Avec un farouche courage, il prit dans sa poche un browning de gros calibre et ouvrit brusquement la porte.

Il faillit être renversé par Pistolet qui, d'un bond, s'élança dans la pièce avec des aboiements furieux.

La rage de Baruch était à son comble.

— C'est donc ce misérable chien qui m'a fait si peur! grînça-t-il. Mais il va me payer mes sottises frayeurs de tout à l'heure.

Et il tira presque à bout portant.

Pistolet tomba en râlant, une écume rose à la gueule.

Baruch était maintenant en proie à cette espèce de panique qui s'empare immanquablement des meurtriers après le crime.

Il avait fini de vider les creusets. Précipitamment avec des gestes de folie, il se rua vers les vitrines de la première salle, il rafla au hasard les plus belles gemmes, négligeant les

pierres de peu de valeur marchande, telles, par exemple, que les améthystes et les topazes, pour les rubis et les émeraudes dont le prix, dans certains cas, est inestimable.

Il joignit ce butin au monceau des diamants et empaqueta le tout dans sa blouse de laboratoire.

Il vint à bout de ce travail avec des gestes saccadés, s'interrompant de minute en minute pour consulter son chronomètre.

— Elle doit être déjà rentrée, bégayait-il d'une voix basse et entrecoupée. Qu'elle n'ait pas l'idée de venir! Mes mains se sont déjà trempées dans le sang!... J'irais jusqu'au bout!...

Il serrait d'un geste fébrile son browning.

Tout à coup, il porta la main à son front avec un geste égaré.

— Il ne faut pas oublier l'essentiel, fit-il d'une voix sourde. Les formules! J'allais partir sans cela....

Non sans une grimace d'horreur, il s'approcha du cadavre, il fouilla dans la poche du gilet où le chimiste serrait d'ordinaire un minuscule carnet. C'est là que se trouvaient brièvement notées les trouvailles quotidiennes les plus importantes du savant.

Le carnet aux formules avait disparu.

Baruch regarda avec égarement autour de lui. Sur la plaque métallique du four, de niveau avec le sol il aperçut un tas carré de cendre noire où subsistaient quelques traces de dorure; c'était tout ce qui restait du carnet de M. de Maubreuil tombé de sa poche sur la plaque ardente de métal, au moment même où son assassin l'avait frappé.

— Tant pis! grommela Baruch avec une sorte d'abattement qui était déjà peut-être le commencement du re-

mords. Je retrouverai les chiffres exacts avec quelques tâtonnements. Je n'ai plus maintenant que le temps de me sauver!...

L'assassin lava ses mains noircies, revêtit un caban de gros drap et une casquette de voyage, serra hâtivement son butin dans une valise qu'il avait cachée la veille dans la salle aux vitrines et s'enfuit sans oser regarder derrière lui, sans même éteindre les lampes électriques, et sans refermer les portes.

Il put sortir du Manoir aux Diamants par la petite porte qui donnait sur la grève. Il n'avait rencontré personne.

CHAPITRE V

Dans la tourmente

Baruch Jorgell était une de ces natures d'une énergie presque animale, pour qui les scrupules et les remords n'existent jamais longtemps. Une fois sur la grève que la marée montante, poussée par un furieux vent d'ouest, envahissait avec une rapidité menaçante, il respira largement. La pluie qui tombait à larges gouttes lui procurait un indicible soulagement, rafraîchissait son front brûlant de fièvre.

— Tous les événements de mon existence, jusqu'à cette minute même, s'écria-t-il, ne sont qu'un mauvais songe, un hideux cauchemar! Je veux les oublier... ne plus jamais m'en souvenir! Je suis riche, maintenant. La vie désormais sera belle et la lutte intéressante! "Go ahead!"

Triomphalement, il soulevait à bout de bras la lourde valise qui contenait sa fortune sanglante.

Longeant la grève dans la direction opposée à la villa du naturaliste, il es-

calada la falaise par un sentier très raide. Au bout d'une demi-heure de marche, il parvint à une chaumière de pêcheurs aux murailles de granit et d'argile, au toit de chaume, près de laquelle, dans une anse étroite du golfe, deux ou trois barques se balançaient dans le remous du jusan.

La pluie s'était changée en une folle averse; le ciel se voilait d'épais nuages noirs frangés d'argent livide et pareils à des draps mortuaires emportés par le souffle furieux des vents, Baruch, malgré son énergie, se sentit envahi d'un malaise.

Ses oreilles bourdonnaient, des pas sonnaient derrière ses pas et il fuyait, toujours plus vite, n'osant se retourner.

Il reprit quelque assurance en apercevant la tremblotante clarté qui brillait aux fenêtres de la maisonnette.

Il heurta du poing la porte verrouillée.

— Holà! Père Yvon, s'écria-t-il, vous êtes là?

La porte s'ouvrit avec lenteur. Yvon — le même qui était venu solliciter de M. Bondonnat le secours de ses paragrêles — apparut en l'entre-bâillement, dans l'auréole fumeuse d'une lampe à pétrole.

— Bien le bonsoir, m'sieu Jorgell, murmura-t-il.

Sans répondre aux salutations du vieillard, Baruch avait pénétré dans l'unique pièce. Haletant, ruisselant d'eau, il s'assit sur un escabeau, sa précieuse valise entre les jambes, en face de l'âtre.

Brusquement, il avait dompté son agitation. Ce fut d'une voix tranquille qu'il dit:

— Mauvais temps, aujourd'hui, mon brave Yvon. Ma foi! si j'avais su

qu'il soufflât une pareille brise, j'aurais remis mon voyage à plus tard.

— Monsieur veut plaisanter, fit le vieillard en clignant de l'oeil malicieusement, jamais je n'ai vu si beau temps pour la contrebande! Nous serons à Jersey avant qu'il soit jour pourvu que le vent ne change pas.

Baruch parut prendre son parti des événements avec résignation.

— Eh bien, tant pis! déclara-t-il, puisque le vin est tiré, comme on dit en France, il faut le boire! Votre bateau est prêt?

— Oui, tout est paré!

Une ou deux fois déjà, Baruch Jorgelle avait fait, en compagnie d'Yvon, — et cela dans le plus grand mystère, — le voyage de Jersey. Il avait eu l'art de persuader à l'honnête pêcheur qu'il s'amusait à faire la contrebande sans que M. de Maubreuil et M. Bondonnat fussent au courant de ses agissements.

Le père Yvon — avec une apparence de raison, car il n'avait pas étudié les subtilités de la Morale — était persuadé que voler l'Etat, ce n'est pas voler.

Baruch avait tout intérêt à laisser au vieux loup de mer ses illusions, il feignit donc une certaine gêne à ce mot de contrebande.

— Ne parlons pas de cela! murmura-t-il avec un embarras parfaitement simulé. Personne au moins ne peut nous entendre, père Yvon?

— Soyez tranquille.

— Que je fasse de la contrebande ou non, cela ne regarde personne. J'ai besoin d'aller à Jersey pour mes affaires et voilà tout.

Baruch, d'un geste machinal faisait tinter quelques pièces d'or dans son gousset.

— Compris, ricana le vieux loup de mer, ce n'est pas moi qui trouverai à redire qu'un honnête monsieur comme vous aille chercher, chez nos bons amis les Angliches, du tabac ou de la dentelle pour Mlle Andrée, sans déranger les gabelous.

A cette allusion à Mlle de Maubreuil, Baruch était devenu livide.

Cette conversation, que le père Yvon n'eût pas demandé mieux que de prolonger longtemps, l'agaçait au-delà de toute expression.

Ecoutant à peine le vieux marin qui s'exprimait avec lenteur, en tirant de méthodiques bouffées d'une pipe en terre, juteuse et noire, il prêtait l'oreille aux tambourinements de la pluie sur les vitres, à la plainte stridente du vent qui faisait rage sur la lande, au sourd murmure du ressac sur les galets; il lui semblait distinguer à travers ces rumeurs confuses, des oris d'agonie, des appels déchirants, le galop précipité d'une poursuite.

— Allons, s'écria-t-il, en se levant avec agitation, dépêchons-nous, père Yvons, nous allons manquer la marée,

— Y a oor le temps, répondit tranquillement le vieux pêcheur.

Baruch ne répondit pas.

Il se rendait compte que pour gagner du temps il ne fallait pas donner la réplique au vieux bavard, mais il piétinait sur place. D'un moment à l'autre, il le savait, son crime pouvait être découvert. La minute était décisive.

Enfin, Yvon, après avoir bu, à petits coups, une bolée de cidre et allumé une nouvelle pipe, endossa lentement son paletot de toile cirée, son "cirage" se coiffa de son suroît et chaussa des bottes de mer qui lui montaient jusqu'à la ceinture.

— On y va, dit-il une fois ces préparatifs terminés.

— Ce n'est pas trop tôt!... grommela Baruch, dont la patience était à bout.

Yvon donna un tour de clef à la porte de sa cabute et passa le premier. Baruch le suivit, pliant presque sous le faix de la valise aux pierreries, sa casquette rabattue sur les yeux, son caban remonté jusqu'aux oreilles.

Comme ils arrivaient à la lisière des sables, l'assassin, dans le murmure des vents et de la pluie, crut distinguer un aboiement plaintif.

Il frissonna de tous ses membres.

Il lui tardait d'être loin du théâtre de son crime.

Ce fut avec un soupir de soulagement qu'il avait prit place dans la barque d'Yvon, que celui-ci avait halée jusqu'au rivage.

Autant le vieux marin paraissait, à terre, inerte et maladroit, autant, une fois à bord, il déployait de décision et d'agilité. En un clin d'oeil l'appareillage fut terminé.

La voile hissée, Yvon s'assit à l'arrière à côté de son passager et, prenant la barre, mit le cap sur la passe de la grande baie que signalent les feux de deux petits phares.

La barque de pêche fuyait à la crête des lames. Tant qu'on fut à l'abri des falaises qui bordent la côte, la force des vagues, en dépit du vent et de la pluie, ne se fit pas trop sentir.

Baruch Jorgell voyait, avec une indécidable satisfaction, se fondre dans les ténèbres la ligne grise du rivage, où, seules, les lumières de la villa du naturaliste et celles du Manoir aux Diaphtes brillaient comme deux taches sanglantes.

Mais quand la barque, la "Rose-Adélaïde" de Kérity, eut doublé la

pointe et qu'elle déboucha en pleine mer, elle fut prise par une rafale. Une vague l'emplit à moitié d'eau, elle pencha de façon inquiétante.

Yvon n'eut que le temps de larguer la grande voile, ne conservant que le foc, la petite voile triangulaire de l'avant.

Il se cramponna jusqu'aux os, cramponné au banc d'arrière, Baruch Jorgell était fou de peur. Ses dents claquaient comme des castagnettes. Seul avec ce vieillard, dans cette barque fragile comme une coque de noix et déjà pleine d'eau, il se figurait que la catastrophe finale n'était plus qu'une question de minutes. Il eût donné sa valise pleine de pierres précieuses pour se trouver à terre, en sûreté.

Yvon, lui n'était nullement ému.

Aussi taciturne, une fois en mer, qu'il était bavard à terre, il tenait la barre d'une main ferme et ne s'occupait plus de son passager.

Enlevée comme une plume par le souffle de l'ouragan, la "Rose-Adélaïde" faisait route avec une effrayante vélocité. Elle filait comme un météore. Déjà les phares n'étaient plus que comme de petites prunelles clignotantes au fond de l'horizon.

Soudain un feu blanc apparut entre les hautes vagues, à bâbord, tout près de la "Rose-Adélaïde".

— Mille tonnerres! hurla le père Yvon, c'est la patache de la douane! Il n'y a qu'elle qui puisse être dehors par un temps pareil!

— Eh bien, tant pis! bégaya l'Américain qui venait d'être inondé par un paquet de mer des pieds à la tête. Hélez les douaniers, ils pourront peut-être nous ramener à terre...

L'assassin calculait déjà que, ramené au port le plus proche, il aurait peut-être encore le temps de prendre

le train avant la découverte du crime.

Yvon, lui, n'était nullement disposé à appeler les habits verts à son secours.

— Pas de ça, mon cher monsieur, répliqua-t-il d'un ton quelque peu gouailleur, il faillit me dire que vous aviez la venette, je ne vous aurais pas pris avec moi dans mon bateau. Pour mon compte, je ne tiens nullement à faire intervenir les gabelous dans mes affaires. Est-ce que je sais, moi, quelle marchandise vous avez dans votre valise?

Baruch Jorgell demeura silencieux. Dans le désarroi de la peur qui l'étreignait, il n'avait pas songé à cela.

— Allons, rit rudement Yvon, aidez-moi, si vous ne voulez pas boire à la grande tasse, prenez la barre une minute et maintenez-la telle qu'elle est!

Baruch obéit, sans mot dire. Il était loin de soupçonner les intentions du vieux pêcheur.

Celui-ci, malgré les paquets de mer qui inondaient le frêle esquif, malgré les lames de fond qui le soulevaient à la hauteur d'une montagne, pour le faire redescendre comme dans un ravin, entre deux vagues énormes, s'était précipité vers l'écoute de la grande voile.

S'arc-boutant entre les deux murailles de la barque, il halait de toutes ses forces sur le cordage.

La voile commença à se tendre avec un furieux claquement qui faillit faire chavirer l'embarcation.

— Arrêtez! Qu'allez-vous faire? s'écria Baruch avec épouvante.

Yvon ne daigna même pas répondre. Il acheva de hisser la voile dont il amarra solidement l'écoute, puis, arrachant la barre des mains de son passager consterné, il vint reprendre sa place au gouvernail.

Le vent s'engouffra avec un hurlement sourd dans la toile maintenant tendue à se rompre, enlevant d'un bond furieux la "Rose-Adélaïde" qui, filant comme une mouette au sommet des vagues monstrueuses, s'enfonça avec une vitesse vertigineuse en plein ouragan, en pleines ténèbres.

Une minute après le feu blanc avait disparu.

Baruch était retombé sur son banc; maintenant, à la crête livide d'une lame écumeuse, il lui semblait apercevoir le visage mélancolique de M. de Maubreuil.

CHAPITRE VI

Après le crime

Trois mois s'étaient écoulés depuis le crime qui avait mis en deuil le monde savant tout entier. M. de Maubreuil reposait maintenant dans le petit cimetière, sur la colline en face de la mer, à l'ombre des vieux pommiers moussus.

En dépit d'une enquête sagace menée par les magistrats locaux avec l'aide des plus fins limiers de la Sûreté, en dépit même des sommes considérables promises par Mlle de Maubreuil et par M. Bondonnat lui-même, à qui fournirait un renseignement utile, l'assassin était demeuré introuvable.

Le vieux naturaliste, qui avait accepté de servir de tuteur à Andrée, avait recueilli la jeune fille chez lui. Il avait même insisté pour se charger d'Oscar et il prétendait découvrir chez le petit bossu les plus heureuses dispositions pour la Science.

Rien n'était changé dans la villa aux fantastiques jardins où M. Bondonnat et ses deux collaborateurs, l'ingénieur

Paganot et le naturaliste Roger Ravenel, transformaient au gré de leur caprice les spécimens les plus divers du règne végétal. Comme naguère, les journaux s'écoulaient paisiblement en expériences, en causeries et en travaux.

Le Manoir aux Diamants, dont les portes et les fenêtres demeuraient closes, reprenait petit à petit son morne aspect d'édifice en ruines.

Comme autrefois, Andrée se promenait encore au bras de son amie Frédérique sur la grève et dans les jardins de la vallée; mais maintenant, pâle, amaigrie, vêtue de noir, elle ne souriait jamais plus. Le caractère de sa beauté s'était transformé, ses doux yeux bleus avaient pris une expression de mélancolie pensive et sa physionomie s'était empreinte d'une gravité méditative.

Frédérique témoignait à son amie le plus fraternel dévouement, les deux jeunes filles ne se quittaient pas d'un instant. D'ailleurs, habituées par leur éducation à une vie sédentaire et à des occupations sérieuses, elles ne s'ennuyaient jamais.

Toutes deux s'occupaient avec une infatigable activité de rechercher le meurtrier de M. de Maubreuil. Chaque jour, elles rédigeaient une nombreuse correspondance.

En dépit de ces efforts, l'enquête ne faisait aucun progrès.

On ne savait qu'une chose, c'est que Baruch Jorgelle avait gagné l'Amérique.

Le père Yvon, peu de jours après son retour de Jersey, avait été pris de remords. Il était allé trouver M. Bondonnat et il lui avait franchement avoué comment, croyant n'avoir affaire qu'à un inoffensif contrebandier, il

avait fourni à l'assassin les moyens de s'échapper.

— Si j'avais su cela, murmurait le vieux marin avec regret et honteux de sa naïveté, j'aurais étranglé cette crapule de mes propres mains.

M. Bondonnat, très triste, n'avait trouvé que cette réponse:

— Je ne vous en veux pas, je sais que vous êtes un honnête homme, mais quel malheur que vous ayez laissé fuir ce misérable!...

D'après les renseignements d'Yvon, M. Bondonnat avait aussitôt télégraphié au connétable de Jersey, qu'il connaissait personnellement. C'est ainsi qu'on avait pu savoir que Baruch avait réussi à atteindre New-York. Le manda d'amener transmis au chef de la police arriva trois jours plus tard.

Mais Andrée avait juré que l'affaire ne serait jamais "classée". Elle multipliait en Amérique les offres de primes et les annonces alléchantes, et chaque jour, elle recevait un véritable monceau de découpures de journaux.

Antoine Paganot et Roger Ravenel, ainsi que Frédérique, aidaient Mlle de Maubreuil dans le travail de classement.

Le naturaliste et l'ingénieur étaient précisément occupés à ce labeur fastidieux, lorsque l'ingénieur Paganot poussa tout à coup, une exclamation de surprise en montrant la manchette d'un article du "New-York and Chicago Review", qu'il était en train de feuilleter.

— Tiens, fit-il, voilà quelque chose qui nous concerne: "Le milliardaire Fred Jorgelle et son scélérat de fils. — "Fred Jorgelle ans his criminal son".

— Malheureusement, répliqua Roger Ravenel, je ne sais pas très bien l'anglais.

— Oh! pour cela, je m'en charge, dit l'ingénieur.

Et il se mit à traduire le texte à livre ouvert en résumant les passages les moins intéressants.

Les premiers paragraphes de l'article contenaient des détails biographiques sur le milliardaire Fred Jorgell, son histoire était celle de beaucoup de ces empereurs du dollar.

D'abord barman dans un train de luxe de la grande ligne du Pacifique, égorgueur de porcs à Chicago, crieur de "news papers" à Boston, reporter, cow-boy, prospecteur, Fred Jorgell, grâce à son énergie, à son sens prodigieux des affaires, était, d'échelon en échelon, devenu assez rapidement un des rois du maïs, objet de commerce très important car il sert à la fabrication du whisky.

La feuille américaine donnait des détails précis sur le "trust" qu'il avait récemment organisé pour l'accaparement des cultures dans le centre et le nord des Etats de l'Union. Tous ses concurrents s'étaient trouvés promptement réduits aux abois par ce formidable agioteur.

Enfin, tout récemment il avait fondé, dans les solitudes de l'Ouest, une ville qu'il avait baptisée de son nom. Jorgell-City, et sur laquelle couraient de sinistres légendes.

La seconde partie de l'article était consacrée à des détails sur la personne et sur la vie privée du milliardaire.

Quoique ayant déjà dépassé la cinquantaine, il était encore en pleine force. Ne dormant que quelques heures par nuit, dictant des centaines de lettres tous les jours, menant de front plusieurs entreprises compliquées, il était, avec cela, d'une sobriété exemplaire, ne buvait que de l'eau, n'allait jamais au théâtre et vivait en toutes

choses avec plus de simplicité que le moindre de ses contremaîtres.

Quoique assez charitable, on le disait fermé à toute expansion et à toute gaieté.

Il n'en avait pas toujours été ainsi; mais cette misanthropie était due à une série de malheurs domestiques qui ne semblaient pas près de finir.

D'abord, il avait perdu sa femme qu'il adorait et il était demeuré veuf après trois ans de mariage. L'affection de sa fille, la charmante et distinguée miss Isidora, lui avait apporté de précieuses consolations, mais son fils Baruch, lui avait causé les plus grands ennuis.

Dès son enfance, il avait montré les penchants les plus vicieux, il s'était révélé brutal, joueur et prodigue. Plus tard, à la suite d'événements demeurés obscurs, Fred Jorgell avait chassé de son toit le fils indigne dont on avait plus entendu parler en Amérique.

On savait maintenant qu'il s'était alors réfugié en France où, recueilli et sauvé par M. de Maubreuil, il avait assassiné et volé son bienfaiteur. Cette découverte, rendue publique par les démarches des consuls de France à New-York et à Chicago, avait causé un scandale énorme dans le monde des Cinq-Cents.

Tous les détectives de l'Union étaient maintenant lancés à la poursuite de Baruch.

Fred Jorgell, avec une énergie toute yankee, avait déclarée à plusieurs interviewers que, si son fils était coupable, il ne ferait aucune démarche pour l'arracher au châtiment, ni même pour lui trouver un défenseur ou adoucir les rigueurs de sa prison.

Depuis que ces faits étaient connus en Amérique, de singuliers bruits commençaient à se répandre. On affir-

maît avec beaucoup de vraisemblance que Baruch était l'auteur d'une série d'assassinats mystérieux, dont Jorgell-City avait été le théâtre et qui étaient demeurés inexplicables et impunis. Le fils du milliardaire se révélait maintenant comme un des plus redoutables bandits dont il eût été jamais question dans les fastes du crime.

Enfin, on annonçait en dernière heure que, cédant à la poussée de l'opinion publique irritée, Fred Jorgell venait de céder la part d'actions qui le rendait propriétaire de Jorgell-City pour plus des quatre-cinquièmes et de quitter la ville. Nombre de notables habitants, parmi lesquels on citait le fameux docteur Cornélius Kramm, Fritz Kramm, son frère, et l'ingénieur Harry Dorgan, avaient suivi l'exemple du fondateur et étaient, comme lui, venus s'installer à New-York.

L'ingénieur Paganot venait de terminer la traduction de cet article, qui jetait un jour tout nouveau sur la sinistre personnalité de Baruch Jorgell, lorsque Andrée et Frédérique, qui accompagnaient M. Bondonnat, entrèrent dans le salon où se tenaient les deux jeunes gens. Tous trois se disposaient à faire une promenade dans les jardins lorsque le courrier était arrivé.

L'ingénieur recommença, pour les nouveaux venus, la lecture de l'article du "New-York and Chicago Review".

Il l'avait presque terminée lorsque Andrée de Maubreuil l'interrompit, ses beaux yeux animés d'une flamme vengeresse.

— Oui, murmura-t-elle, ce que dit la revue américaine est parfaitement exact. Ces renseignements concordent de tout point avec ce que Baruch racontait à mon pauvre père. Ce misérable parlait toujours de sa haine fa-

rouche contre les milliardaires. Je me souviens maintenant qu'il manifestait un grand embarras chaque fois qu'on lui posait quelque question au sujet de Jorgell-City.

— M. de Maubreuil était si discret, fit observer Frédérique, jamais il ne nous avait rien appris des antécédents de son collaborateur.

— J'espère bien, s'écria Roger Ravenel, qu'il ne va pas tarder à être pincé.

— Je vais sans tarder, déclara le vieux naturaliste, écrire une lettre au consul de France à New-York, qui est précisément un de mes amis personnels. Viens me trouver d'ici dix minutes, ma chère Andrée, je te montrerai ce que j'aurai écrit.

M. Bondonnat s'enferma dans son cabinet de travail où, comme il avait été convenu, sa pupille ne tarda pas à venir le rejoindre.

Andrée trouva le vieux savant un tournevis et une clé anglaise aux mains; il achevait le montage d'un mécanisme délicat.

— La lettre à mon ami le consul est terminée, fit-il je vais t'en donner lecture; un instant encore et je suis à toi.

— Ne vous dérangez pas... Mais quel est ce gentil appareil, si coquettement nickelé?

— Comment, tu ne connais pas le microphone? Celui-ci est pourvu d'un dispositif perfectionné, inventé par ton ami Paganot.

Andrée avait rougi imperceptiblement, mais M. Bondonnat ne parut pas s'en apercevoir.

— Grâce à cet appareil, continuait-il, l'histoire de la fée Fine-Oreille, qui entendait l'herbe pousser, ne sera bientôt plus un conte.

— Que comptez-vous en faire? Je ne vois pas trop à quoi peut vous ser-

vir un microphone dans vos expériences de culture.

— Tu vas comprendre. Je vais en installer un dans chacune de mes serres. Ils seront pourvus d'appareils enregistreurs et noteront les bruits presque imperceptibles qui se produisent pendant le travail de germination et de floraison des plantes. Je tirerai de là de curieuses déductions, une loi nouvelle, peut-être.

Andrée de Maubreuil réfléchissait.

— J'avais vu un semblable appareil entre les mains de mon père, murmurait-elle en soupirant.

— Allons, ne n'attriste pas, dit M. Bondonnat avec émotion. Je t'ai promis que je ne négligerai rien pour venger mon malheureux ami, je te tiendrai parole.

La physionomie de la jeune fille s'était faite plus grave.

— Mon cher tuteur, j'ai une prière à vous adresser. Je voudrais visiter avec vous le Manoir aux Diamants, où je n'ai pas osé retourner depuis le crime.

— Mon enfant, répondit le vieillard un peu contrarié, ne crois-tu pas qu'il serait préférable de remettre à plus tard ce funèbre pèlerinage? Tu vas raviver ton chagrin.

— Je veux qu'il demeure toujours aussi vivace. Je veux que mon père soit vengé.

— Eh bien, soit, je comprends le sentiment qui te guide; je ferai ce que tu voudras; mais il est inutile, ce me semble, d'emmener avec nous Paganot et Ravenel.

— Vous avez raison, Frédérique et Oscar seuls nous accompagneront.

— Nous allons partir tout de suite; puisque la chose est décidée, il vaut mieux ne pas différer cette visite.

M. Bondonnat se coiffa d'un feutre à larges bords, prit sa canne à pomme d'ivoire et, un quart d'heure après, il se dirigeait, en compagnie des deux jeunes filles, vers le Manoir aux Diamants.

Par un sentiment qu'Andrée de Maubreuil elle-même respecta, Oscar avait voulu emmener avec lui le chien Pistolet, à peine remis des blessures qu'il avait reçu la nuit du crime.

La matinée était radieuse, les bruyères d'une sombre couleur de pourpre et les genêts d'or n'étaient pas encore défloris. La mer, calme et claire comme un miroir, venait mourir au pied des grands roses et bleus de la falaise. Des goélands et des mauves traçaient de grands cercles dans le bleu léger du ciel.

Par ce gai soleil, le vieux manoir, tapi entre les chênes centenaires de l'avenue qui l'ombrageaient, semblait encore plus solennel et plus morose. Les vitres des larges fenêtres gothiques apparaissaient couvertes d'une poussière grise, pareilles à des regards sans pensée. La mousse avait poussé sur le seuil des portes, les herbes de mer et le chardon des grèves balançaient leurs tête nimbée de duvet dans les plates-bandes du jardin.

M. Bondonnat prit dans sa poche une grosse clef et essaya d'ouvrir la porte; mais la serrure rouillée grinçait, et quand les lourds battants de chêne se rabattirent enfin, avec un bruit sonore, répercuté par les échos du vestibule, Andrée frissonna en croyant entendre un long et plaintif gémissement.

Les deux jeunes filles, qui donnaient le bras à M. Bondonnat, se serrèrent instinctivement contre lui, toutes tremblantes.

L'atmosphère âcre et funèbre des maisons vides les prenait à la gorge. De grosses araignées avaient tissé leurs toiles dans les angles. Des flocons de salpêtre scintillaient le long des parois et des voûtes de granit.

Tous trois traversèrent en silence le vestibule, grimpèrent l'escalier aux marches raides et massives, sans avoir prononcé une parole. Enfin ils arrivèrent à la porte du laboratoire et entrèrent dans la salle aux vitrines.

La pièce était telle que l'avait laissée la fuite du meurtrier. Les gens de justice dans leurs perquisitions, n'avaient rien dérangé. Les armoires mises au pillage demeuraient entr'ouvertes et portaient encore la trace des scellés. Dans la seconde pièce, les appareils métalliques étaient rouillés ou vert-de-grisés et, sur la table de porcelaine, les débris des creusets, broyés par le marteau de Baruch Jorgell étincelaient encore de menues gemmes oubliées. Mais une fine poussière embuait tous les objets, comme une neige d'oubli qui serait tombé sur le passé.

En pénétrant dans le laboratoire, Pistolet avait poussé un long et lamentable aboiement. Il furetait partout avec inquiétude, il s'arrêta en face du tour électrique, à la place même où M. de Maubreuil était tombé sous les coups de son assassin; mais il revenait toujours à l'endroit — marqué par une flaque noire de sang desséché — où Baruch l'avait atteint de deux coups de browning.

Andrée, qui, depuis quelques instants, se contenait à grand'peine, éclata brusquement en sanglots et se jeta dans les bras de M. Bondonnat et de Frédérique.

— Pauvre père, murmura-t-elle à travers ses larmes, avec quelle sollici-

tude, quelques heures avant de tomber sous les coups d'un assassin, il me recommandait de ne pas m'attarder. Qui sait?... peut-être qu'il serait encore vivant, si je n'étais pas sortie ce soir-là...

— Ne crois pas cela, dit le vieux savant avec autorité, nous savons maintenant que Baruch Jorgell n'en était pas à son premier meurtre et qu'il avait longuement prémédité son crime. Si tu étais restée, il l'aurait tuée aussi!...

— Verser le sang de son bienfaiteur, de celui qui l'avait arraché à la mort, murmura la jeune fille avec horreur, c'est abominable!...

De nouveau, elle fondit en larmes; le silence régna.

Pendant ce temps, Oscar Tournesol avait fureté à droite et à gauche, se noircissant les doigts à la poussière qui recouvrait tous les objets.

— Monsieur Bondonnat! s'écria-t-il soudain, regardez!

Il montrait du doigt, parmi une foule d'autres appareils, un microphone enregistreur semblable, à quelques perfectionnements près, à celui qu'Andrée avait aperçu dans le cabinet de travail du vieux botaniste.

— Que veux-tu dire? demanda Frédérique.

— Mais si!... moi, je comprends, s'écria M. Bondonnat, cet appareil devait fonctionner parfaitement au moment du meurtre. Il est presque impossible qu'il n'ait pas enregistré les dernières paroles de mon malheureux ami!...

— Mon Dieu!... Si c'était possible! s'écria Andrée.

— Nous allons certainement trouver là un précieux indice, ajouta Oscar, tout fier de l'idée qu'il avait eue.

Sans perdre un instant, M. Bondonnat nettoya avec précaution le microphone enregistreur. Il constata que les organes en étaient intacts. Le mécanisme n'avait subi aucun dommage.

— L'appareil fonctionne! déclara solennellement le vieux savant. Ecoutez la voix d'un témoin incorruptible.

En proie à une émotion poignante, le petit bossu et les deux jeunes filles s'étaient rapprochées. Leurs cœurs battaient à grands coups.

Dans le silence profond du laboratoire abandonné, la voix nasillarde de l'appareil s'éleva. Les rouleaux de métal évoluaient lentement, reproduisant comme un écho lointain la voix de l'infortuné savant.

Andrée de Maubreuil se sentit remuée d'un indicible émoi en entendant cette voix qui semblait lui parler par delà le tombeau.

— "Les diamants!" murmura l'appareil d'une voix lointaine et faible comme un souffle, "mais c'est fini! Cela ne vaut plus rien!... Qui en veut? Je vais en fabriquer par centaines, par milliers; on en remplira des tombereaux, on en chargera des wagons; on en couvrira les maisons, on en pavera les rues! Ha! ha!"

Rien n'était funèbre comme ce petit rire chevrotant du microphone, qui semblait venir des régions lointaines de la Mort.

Maintenant, l'appareil continuait à répéter les moindres bruits du laboratoire pendant la soirée du crime, reproduisant toutes les phases de l'expérience.

Tous écoutaient avec une anxiété fiévreuse ce chuchotement, à peine perceptible qui leur révélait la plus poignante des tragédies.

Le microphone récita encore les formules M. de Maubreuil s'était répé-

tées à lui-même, en se promenant de long en large dans le laboratoire.

— Mais alors, s'écria M. Bondonnat, le secret de la synthèse du diamant n'est pas perdu.

— Eh! qu'importe cela? fit tristement Andrée. Écoutons... le moment terrible approche.

Mais à l'instant où l'appareil répéta le bruit sourd de la chute du corps de M. de Maubreuil sur le parquet, le cri de triomphe de l'assassin et son affreux ricanement... c'était plus que ne pouvait en supporter Andrée; elle tomba évanouie dans les bras de Frédérique.

Quand elle revint à elle, le microphone ne fonctionnait plus.

M. Bondonnat frictionna de vinaigre les tempes de la jeune fille, pendant que Frédérique lui faisait respirer des sels. Pistolet, les yeux humides, léchait doucement les mains de sa maîtresse. Oscar était allé en hâte chercher du secours à la villa.

— Merci de vos bons soins, mes chers amis, balbutia Andrée avec un navrant sourire. Je n'ai pu soutenir jusqu'au bout cette cruelle épreuve. Je suis pourtant heureuse de savoir l'entière vérité. Maintenant, il faut que l'assassin soit châtié.

Dès qu'elle eut achevé de se remettre, Andrée de Maubreuil regagna la villa au bras de M. Bondonnat et de sa fille. Mais la secousse avait été trop forte. Elle dût s'aliter. Frédérique se constitua sa dévouée garde-malade.

Huit jours plus tard, le vieux naturaliste recevait une lettre de New-York. Elle était signée du consul de France, qui annonçait qu'après s'être cru sur le point d'opérer l'arrestation de Baruch Jorgell, les détectives avaient tout à coup perdu sa trace. On supposait qu'il avait réussi à gagner

l'Australie. D'après d'autres renseignements, l'assassin serait entré dans une association de malfaiteurs new-yorkais, — la Main Rouge, — qui lui avait fourni les moyens de se cacher.

CHAPITRE VII

Traqué

Le dîner tirait à sa fin à la table d'hôte du family-house, dirigé par mistress Griffon, dans la trentième avenue de New-York.

La vénérable dame, après avoir dispensé d'une main parcimonieuse le plum-cake et les marmelades, souleva la cloche de cristal qui recouvrait un capiteux fromage canadien, dont l'odeur violente eut pour effet de chasser la plupart des convives du côté du parloir, où l'on avait servi le thé.

Mistress Griffon s'apprêtait à les suivre et à prendre une récréation bien méritée en se livrant à la lecture des feuilles du soir, généralement remplies de faits divers émotionnants; lynchages de nègres enduits de pétrole et grillés vifs, électrocutions mouvementées, incendies de maisons à trente étages, arrestations sensationnelles de pickpockets ou d'assassins milliardaires, lorsqu'un personnage minablement vêtu, et dont le nez long et un peu busqué était surmonté d'un lorgnon fumé, fit son entrée dans la salle à manger. Quand il ne se croyait pas observé, il jetait autour de lui, pardessus son lorgnon, un rapide coup d'oeil.

— Vous voilà encore en retard, fit aigrement la dame, vous savez cependant qu'une des règles de mon établissement est une exactitude ponctuelle et, ajouta-t-elle, après un silence gros de menaces, une régularité parfaite dans les paiements.

Le nouveau venu baissa la tête humblement et s'assit devant un couvert pendant qu'un "stewart", au veston râpé, rapportait un potage à la queue de boeuf et aux haricots (oxtail) et un gigantesque morceau de rosbeaf froid d'un rose appétissant.

— Mille pardons, mistress, très ennuyé à cause du retard que j'ai mis à solder ma petite note. Mais je suis, comme vous le savez, placier en produits chimiques et j'ai conclu ce soir une grosse affaire. Demain samedi, je toucherai des commissions qui s'élèvent à plus de cinquante dollars et mon premier soin sera de vous payer.

Mistress Griffon, une bonne Ecosaise établie à New-York depuis une dizaine d'années, parut entièrement rassurée par les affirmations de son client.

— Je sais, fit-elle, que dans votre partie les bains sont irréguliers et jusqu'ici vous avez fait ce que vous avez pu pour payer exactement...

Puis changeant de ton et déployant un large numéro du New-York Times.

— A propos, ajouta-t-elle, vous savez que l'on est sur la piste de Baruch Jorgell, le fils du milliardaire qui a tué un vieux savant français pour lui voler ses diamants?

A ces mots, le convive rougit, ses yeux battirent derrière les verres de son lorgnon. Pourtant, ce fut avec une parfaite indifférence qu'il répondit:

— Baruch Jorgell? Je ne connais pas ce nom-là. Vous savez d'ailleurs que je suis si absorbé par le business que je n'ai pas un moment pour lire les journaux.

— Tenez, insista mistress Griffon, voilà son portrait, et ce qu'il y a de plus amusant, fit-elle avec un rire sonore, c'est qu'il vous ressemble un peu.

— C'est bien possible, répondit le dîneur, non sans un imperceptible tressaillement.

Pour mettre fin à une conversation qui semblait l'agacer prodigieusement, il déploya lui-même un numéro du New-York Herald et s'absorba dans sa lecture. Mistress Griffon en fit autant, puis bientôt, rappelée au sentiment de ses devoirs professionnels, elle alla dans le parloir prendre sa place accoutumée entre le piano et la table à thé.

Son interlocuteur expédia son repas en hâte et s'empessa de sortir. Il semblait distrait, préoccupé. Dans la rue, il heurta un gros gentleman à favoris blancs qui sortait d'un bar à la devanture étincelante de glaces et de lumière électrique.

— Vous pourriez faire attention, fit jovialement le gros homme.

Et regardant la physionomie alors vivement éclairé de celui qui l'avait heurté, il ajouta, persuadé qu'il faisait une excellente plaisanterie :

— Ce n'est pas parce que vous ressemblez à Baruch Jorgell, l'assassin milliardaire, qu'il faut faire le fier et bousculer les passants.

Il fut tout ébahi que l'interpellé ne répondit à son trait d'esprit que par un juron et se hâtât de disparaître dans la cohue.

La soirée s'avancait. Les cabs électriques filaient à toute vitesse dans les vastes avenues déjà désertes. Le client de mistress Griffon, errant comme une âme en peine, se dirigea vers le quartier chinois.

Il se sentait si las, si désespéré, si tourmenté, qu'il lui vint à l'idée d'étourdir ses chagrins en allant fumer l'opium dans un bouge qu'il connaissait et que fréquentaient surtout les émigrants.

Chemin faisant, il tâta dans la poche de son gilet l'unique dollar qui lui restait.

— Posséder des millions, grommela-t-il avec rage, et ne pouvoir y toucher ! C'est à devenir fou !

Et il brandit le poing comme pour menacer un adversaire invisible.

Il était arrivé dans les environs du quartier chinois.

Il allait s'engager dans une allée sordide, gluante, à peine éclairée par un bec de gaz fumeux. Tout à coup, son attention fut attirée par un rassemblement, au milieu duquel évoluaient une douzaine de policemen armée de casse-tête.

Pris de curiosité, il se glissa dans la cohue et, s'adressant à un portefaix de taille herculéenne qui opérait au milieu d'un groupe, il lui demanda de quoi il s'agissait.

— Rafle de police, répondit l'homme laconiquement.

— On croit, ajouta un autre, que Baruch Jorgell, l'assassin milliardaire, s'est réfugié dans le quartier des jaunes.

— Je vous remercie, murmura entre ses dents le pensionnaire de mistress Griffon.

Et il s'éloigna précipitamment du quartier chinois.

Il marchait à grands pas, se retournait instinctivement, comme pour voir s'il n'était pas poursuivi.

Il fit halte devant la salle d'un cinématographe où s'engouffrait une foule bruyante. Pendant quelque temps, il suivit d'un regard distrait, sur le vaste transparent qui occupait toute la façade, les annonces en hautes lettres lumineuses qui se succédaient de cinq minutes en cinq minutes, avec des alternatives d'obscurité profonde et de clarté aveuglante.

Tout à coup une phrase flamboya en lettres sanglantes sur le fond des ténèbres:

Baruch Jorgell

assassin d'un illustre chimiste français

Reconstitution exacte du crime

L'homme hésita un instant. Un désir irrésistible de voir le film sensationnel s'était emparé de lui; il fit quelques pas vers l'entrée de la salle, mais, arrivée en face du guichet où se distribuaient les billets, il fit une brusque volte-face et s'enfuit.

Pendant une heure, il marcha droit devant lui, traversant au hasard des rues, des avenues et des places qui lui étaient inconnues... Sur un quai où des centaines de dockers s'affairaient au déchargement d'un paquebot, il sembla prendre une subite décision.

Il pénétra dans un bar et se commanda un cocktail au whisky, puis un second et un troisième; quand il eut payé, il ne lui restait plus qu'un peu de menue monnaie.

L'alcool qui lui montait au cerveau en ardentes bouffées semblait l'avoir momentanément apaisé. Il respirait avec délices l'air frais du soir.

— Bah! murmura-t-il, il me viendra peut-être une bonne idée.

Il regagna lentement le family-house de mistress Griffon, où il occupait une petite chambre sous les toits.

Il se leva de très bonne heure le lendemain, espérant sortir de l'établissement sans être vu; mais il avait compté sans son hôtesse. L'Ecosaise avait été plus matinale encore que son pensionnaire. Elle se trouvait déjà dans le parloir quand il y entra.

— Je vous souhaite le bonjour, lui dit-elle aimablement.

— Bonjour, mistress Griffon, j'es-père que vous avez bien dormi?

— Admirablement.

Puis, changeant brusquement de ton:

— Alors, je compte sur vous pour ce soir?

— C'est entendu. Vous pouvez apporter ma petite note. Sitôt que j'aurai touché mes commissions, mon premier soin sera de venir vous payer.

Rassurée par le ton de sincérité avec lequel cette promesse avait été faite, l'Ecosaise prit congé de son débiteur, qui gagna la rue au plus vite.

Dehors, il se mêla à la multitude des travailleurs qui se dirigeaient en hâte vers les bureaux et les usines, mais il était visible, à sa démarche indolente, qu'il n'avait aucun but.

Avec les derniers sous qui lui restaient il but un verre de café et mangea un sandwich dans un bar en plein vent, puis il se dirigea vers une petite bibliothèque publique située près de Brooklyn et que ne fréquentaient guère qu'une dizaine de vieillards désœuvrés. Il s'assit dans le coin le plus sombre et, la tête dans ses mains, de façon à ce qu'on observât ses traits le moins possible, il se plongea dans la lecture d'une traduction de la chimie de Berthelot.

Il demeura ainsi toute la journée, complètement absorbé, en apparence, par l'étude des synthèses des corps organiques; mais, vers six heures, on ferma la bibliothèque, il se retrouva de nouveau dans la rue.

La nuit venait à grands pas, une pluie fine s'était mise à tomber, tout au long des immenses avenues, les lignes étincelantes des globes électriques s'allumaient. L'homme grelottait de froid dans son habit râpé, il avait faim.

— Fini le crédit chez la mère Griffon, fit-il avec un ricanement amer, et plus un dollar!... J'aurais peut-être

pu faire durer mon argent un jour de plus, mais à quoi bon? . . . Un peu plus tôt ou un peu plus tard, qu'importe.

Il grinça des dents avec rage.

— Ne pas pouvoir dépenser un far-thing et crever de faim, quand on possède des millions! Quelle situation stupide!

Il continuait à marcher lentement. A sa colère succédait tout à coup un abattement profond.

— Où aller, maintenant? murmura-t-il avec découragement. Je serai ramassé comme vagabond, identifié, fouillé, et alors . . .

A ce moment un crieur de journaux passa près de lui en hurlant à tue-tête l'édition du soir du New-York Advertiser. Machinalement, l'homme porta la main à la poche de son gilet. Ses doigts rencontrèrent une pièce d'un cent, c'était tout ce qui lui restait.

— Je ne me croyais pas si riche, balbutia-t-il avec ironie.

Il jeta la pièce de cuivre au camelot, prit le numéro de l'Advertiser qu'on lui tendait et se mit à le parcourir distraitement à la lueur d'un bec de gaz. Un titre énorme attira tout d'abord son attention:

"Nouveaux détails sur l'assassin
Baruch Jorgell"

Il haussa les épaules et il allait rejeter le journal avec colère, quand au bas de la première page ses yeux tombèrent sur l'entrefilet suivant, qu'il lut aussitôt avec une attention suraiguë:

"Un nouveau miracle du

Dr Cornélius Kramm"

"Depuis que l'éminent praticien qu'on a surnommé, à juste titre, le "Sculpteur de chair humaine", a quitté Jorgell-City pour s'installer à New-York dans son somptueux établissement de la dixième avenue, il ne se passe pas de jour qu'il n'opère quel-

que guérison quasi miraculeuse. Voici la dernière de la série.

"Tout le monde a lu dans nos colonnes le récit des exploits de l'honorable colonel Mac Dolmar, lors de la dernière expédition américaine aux îles Philippines. On sait que cet héroïque soldat avait dû prendre sa retraite à la suite d'une blessure particulièrement grave. Un shrapnell lui avait emporté le nez et la moitié de la joue droite, en le défigurant atrocement. Les princes de la science avaient été unanimes à déclarer qu'il était impossible de remédier à une pareille mutilation. Le colonel Mac Dolmar était réduit à porter une sorte de demi-masque en argent du plus disgracieux aspect et il avait dû se résigner à demeurer ainsi défiguré pour le restant de ses jours.

"Ces temps derniers, sur le conseil de quelques amis, le colonel eut l'idée d'aller consulter le docteur Cornélius Kramm, et sur les formelles assurances que lui donna ce dernier, il se confia entièrement à ses soins.

"Au bout d'un mois de traitement, le résultat a dépassé toute espérance. De l'effrayante mutilation, il ne reste plus qu'une légère cicatrice blanchâtre de forme circulaire. L'illustre docteur est arrivé à refaire complètement le nez et la joue absents. Une fois de plus, il a justifié le bizarre et glorieux surnom de "sculpteur de chair humaine".

"Le colonel Mac Dalmar, si bien guéri qu'il est acuttement fiancé à une jeune et charmante héritière, a récompensé le docteur Kramm de ses soins par le don d'un chèque d'une valeur considérable."

L'homme relut une seconde fois cette habile réclame et tout de suite sa résolution fut prise.

— J'irai! s'écria-t-il. C'est le seul espoir qui me reste! Cornélius Kramm

est le seul homme qui puisse me sauver... s'il le veut.

L'inconnu plia soigneusement le numéro du New-York Advertiser et d'un pas délibéré prit le chemin de la dixième avenue.

Au bout d'une demi-heure de marche, il faisait halte devant une luxueuse propriété en tourée de hautes murailles et fermée par une monumentale grille de fer forgé.

Au moment d'appuyer sur le bouton de la sonnerie électrique, le nocturne visiteur eut un instinctif mouvement de recul. Il avait la vague sensation qu'il allait pénétrer dans l'antre de quelque bête féroce, d'où peut-être il ne sortirait plus jamais.

— Allons, murmura-t-il, il le faut! Il sonna.

Un lad, vêtu de noir, chaussé de molleton, d'une correction glaciale, ouvrit la porte et toisa le nouveau venu d'un air soupçonneux.

— Que désirez-vous? demanda-t-il.

— Je voudrais voir M. le docteur Cornélius Kramm.

— Impossible, monsieur, il faut demander d'avance une audience par lettre.

Le visiteur parut extrêmement contrarié.

— C'est que, balbutia-t-il, il s'agit d'une affaire grave, d'une affaire qui ne souffre pas de retard...

— Je regrette, mais ma consigne est formelle.

— Attendez! s'écria l'inconnu avec une sorte de désespoir. Je suis un ami du docteur! Il faut absolument que je lui parle. Veuillez lui remettre ce mot de ma part et je suis sûr qu'il me recevra!

Il avait arraché une feuille de son carnet, il y griffonna quelques lignes

et les tendit au domestique toujours hésitant.

— Voilà, vous donnerez cela au docteur.

L'Irlandais avait pris la feuille de papier de mauvaise grâce. Il guida le visiteur obstiné jusqu'à un petit salon d'attente où il le laissa.

Il revint quelques minutes après, la mine surprise.

— M. le docteur, dit-il d'un ton beaucoup plus respectueux, a dit qu'exceptionnellement il consentait à recevoir monsieur. Que monsieur veuille bien me suivre.

Il précéda le visiteur jusqu'à un luxueux salon orné de tableaux de maîtres, de statues de bronze et garni de meubles Louis XIV d'une magnificence imposante.

L'Irlandais avait disparu. Presque aussitôt une petite porte dissimulée dans la boiserie d'ébène, s'ouvrit silencieusement. Un personnage à face osseuse, aux yeux fixes et cruels, comme ceux des oiseaux de proie, derrière les larges lunettes à branches d'or, entra lentement.

Les deux hommes se regardèrent quelque temps en silence. On eût dit que chacun d'eux hésitait à prendre la parole le premier.

— Baruch Jorgell, dit enfin le docteur d'une voix grave, pourquoi êtes-vous ici?

Et comme l'assassin se taisait, devenu tout à coup mortellement pâle:

— Baruch Jorgell, répéta le docteur de la même voix solennelle, pourquoi êtes-vous venu vous réfugier chez moi?

— Et où voulez-vous que j'aille? s'écria Baruch avec l'énergie du désespoir. En quel autre lieu un misérable tel que moi trouverait asile? Rappelez-vous qu'autrefois...

Cornélius lui imposa silence d'un geste.

— Autrefois n'est pas aujourd'hui, fit-il. Il n'y a rien de commun entre nous. Vous pouvez me causer de graves ennuis.

— Je suis sans argent, sans asile, chassé de partout, traqué comme une bête fauve.

— On peut vous avoir filé jusqu'ici. Les policemen sont peut-être là, dehors qui vous attendent. Je me compromettrais sans vous sauver. Allez-vous-en!

— Vous ne me chasserez pas ainsi! C'est impossible!...

— D'ailleurs, je suis en état de rétribuer le service que vous allez me rendre!

— Oui, fit l'autre sarcastique, je devine de quelle manière. Avec les diamants du chimiste français, n'est-ce pas?

— Regardez! dit simplement Baruch.

Déboutonnant son pardessus, retroussant son veston, il détacha de ses reins une pesante ceinture en cuir. Il en déboucla les agrafes et il en vida le contenu sur le tapis de la table.

Des diamants énormes, des rubis, des émeraudes s'éparpillèrent. Ce fut un éblouissement.

Cornélius regardait les gemmes d'un oeil de convoitise.

— Vous voyez cela, reprit Baruch d'une voix incisive. Eh bien! j'en possède encore autant dans les poches secrètes de mon pardessus et de mon veston!

— Une vraie fortune, en effet, fit Cornélius avec une raillerie mordante. Malheureusement, ce doit être difficile à négocier, surtout dans la situation où vous vous trouvez. C'est une situation assez originale que de mourir de

faim, quand on a dans ses poches de pareilles pierres.

— Ecoutez, ne vous moquez pas de moi. Je vous ai fait voir mon butin. Vous me connaissez. Je suis à votre merci!...

— C'est assez mon opinion, ricana le docteur.

— Je suis réduit aux pires extrémités, désespéré, tellement à bout de forces, tellement las de vivre d'expédients, avec des millions dans ma ceinture que je suis résigné à tout. J'en suis presque arrivé à dire: "Livrez-moi à la justice et gardez mes diamants..." Tout plutôt que de continuer une pareille existence.

— Eh bien, non! s'écria tout à coup Cornélius dont la face squelettique grimaça une sorte de sourire. Ce n'est pas à moi qu'il appartient d'être votre juge... Et non seulement je ne vous livrerai pas, mais je vous donnerai asile et je vous associerai à mes entreprises grandioses! Vous vous rendez compte maintenant, n'est-ce pas, que votre sort est entre mes mains?

— Pas tant de phrases, répliqua Baruch Jorgell d'un ton bourru. Je suis à votre merci, je le sais...

— Sans doute, murmura le docteur dont les prunelles d'oiseau nocturne étincelèrent. Et il continua d'une voix radoucie: Je n'abuserai pas de la situation, mais je veux que vous compreniez qu'il est de votre intérêt de faire ce que je vous dirai. Nous devons être des collaborateurs et non des complices.

— J'obéirai, j'y suis forcé, mais de quoi s'agit-il?

— Je n'en sais rien moi-même exactement. Je veux seulement trouver une utilisation aux qualités d'énergie d'audace, de sang-froid et d'intelligence que vos dernières aventures

ont mises en relief. Dans quelques mois, dans quelques jours peut-être, j'aurai trouvé la bonne idée que je cherche.

Baruch poussa un profond soupir; il se sentait délivré d'un poids immense.

— Et les diamants? demanda-t-il après un silence.

— N'ayez aucune inquiétude à cet égard. Les diamants vont être taillés par des ouvriers hollandais, dans les ateliers de mon frère Fritz Kramm, puis ils seront sertis dans des montures anciennes et vendus tout leur prix, croyez-le bien! Mon frère les écoulera petit à petit dans ses succursales d'Europe.

— Mais que me reviendra-t-il, à moi?

— Je pourrais vous répondre: rien. La vie sauve et l'impunité valent mieux que les plus beaux diamants de l'univers; mais rassurez-vous. Je vous le répète, je ne veux pas abuser de la situation. Je vous tiendrai compte exactement de toutes vos pierreries, le prix de vente sera partagé entre vous, moi et mon frère. Cela est assez naturel, je pense.

Tout en parlant, Cornélius Kramm s'amusait à ramasser une à une les gemmes éparpillées et à en former une sorte de pyramide qui étincelait à la lueur des becs électriques, mais il s'interrompit brusquement de cette occupation, et se tournant vers Baruch Jorgell qui demeurait pensif:

— Vous devez avoir besoin d'argent? fit-il.

— Je vous ai déjà dit qu'il ne me restait pas un dollar.

— Voici une bank-note de mille dollars, mais il est probable que d'ici longtemps vous n'aurez pas l'occasion d'en faire usage.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il est indispensable à votre sécurité même que vous ne sortiez pas d'ici jusqu'à nouvel ordre. Il faut qu'on vous oublie tel que votre personnalité même soit complètement modifié...

Cornélius n'acheva pas, un bruyant éclat de rire venait de retentir à l'autre extrémité du salon. Baruch et le docteur se retournèrent d'un même mouvement. Vers eux s'avancait un gentleman élégamment vêtu, à la physionomie cordiale et souriante. C'était Fritz Kramm, le célèbre marchand de tableaux, le frère du docteur.

— Pour ce qui est de modifier la personnalité des gens, dit en riant le nouveau venu, cela rentre dans la spécialité de mon frère.

Et saluant Baruch avec une aisance parfaite:

— En chanté de vous voir, master Jorgell, fit-il.

Baruch soupira. Il se sentait le coeur serré par l'angoisse. Depuis qu'il était entré dans la demeure du sculpteur de chair humaine, il comprenait que sa destinée n'était plus entre ses mains.

Les deux frères s'entretenaient quelque temps ensemble, à voix basse, puis le docteur, s'avancant vers Baruch, lui dit simplement:

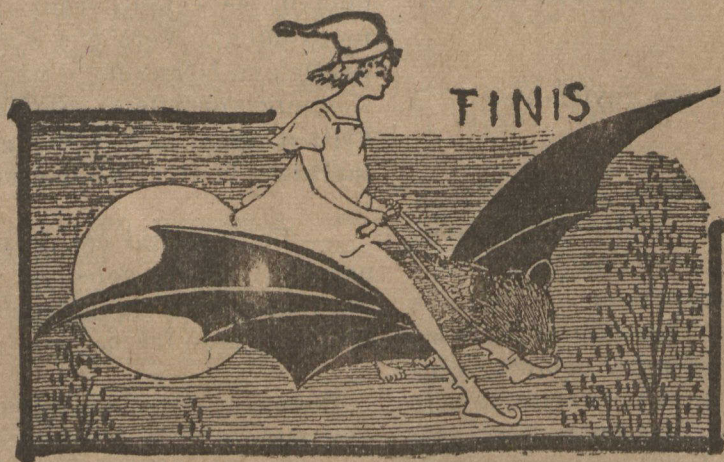
— Maintenant, vous êtes ici chez vous. A demain. Ce soir je suis obligé de sortir. Je vais donner aux domestiques des ordres à votre sujet.

Les deux frères se retirèrent.

Un quart d'heure après, Baruch Jorgell, complètement rassuré, dor-

maît à poings fermés dans une confortable chambre donnant sur les jardins.

Il était sûr que la police new-yorkaise ne viendrait jamais le chercher là.



Nous publierons bientôt l'épisode du "Mystérieux Docteur Cornélius" qui fera suite à celui qui se termine ici, et aura pour titre: "Le Sculpteur de chair humaine".



CHRONIQUE DE LA JEUNESSE

L'art de la céramique et nos collectionneurs.—Poteries et faïences anciennes et célèbres.—Les grandes écoles.—Comment on reconstitue d'anciens procédés qu'on croyait à jamais perdus.—Une industrie à créer chez nous.

Laissons de côté, pour le moment, les sujets astronomiques, géologiques, zoologiques ou autrement scientifiques, pour nous occuper de sujets touchant à la fois à l'art et à l'industrie. C'est plus pratique en ce sens que cela nous invite à regarder plus attentivement ce que nous avons sous les yeux, et que, parfois, le résultat éloigné d'une telle observation pourrait provoquer l'éclosion d'une industrie nouvelle, en notre pays. La vaisselle, par exemple, se compose d'objets que nous voyons tous les jours. Accoutumons-nous donc à voir tout d'abord, s'il y a de la beauté et une certaine forme d'art, dans les assiettes, les plats, les tasses dont nous nous servons; tâchons de reconnaître les belles faïences et porcelaines des spécimens communs et sans valeur, et tout en nous préoccupant un peu de leur procédé de fabrication, apprenons aussi l'histoire des plus grands potiers et céramistes du monde. Nous avons chez nous quelques collectionneurs d'anciennes vaisselles et pote-

riés, et le regretté Victor Forter, du département de l'aviculture, à Ottawa, laissait, à sa mort, il y a deux ans, l'une des plus riches collections du genre, dans notre province.

Pour ne parler que de la faïence, disons qu'elle comprend différentes sortes de produits céramiques, qu'on confond généralement, malgré leurs compositions variées, malgré leurs destinations souvent si diverses.

Technologiquement, la faïence commune, est une terre rouge à glaçure opaque, c'est une terre émaillée sur laquelle pour masquer la couleur de la pâte, on a déposé l'émail à l'oxyde d'étain.

La faïence fine est composée d'une terre aussi blanche que possible, recouverte d'un cristal ou vernis transparent. L'usage le plus général de cette poterie est le service de table: on subdivise ce genre en plusieurs sous-variétés qui comprennent la terre de pipe, la plus ancienne, la faïence fine, la porcelaine opaque ou faïence anglaise, plus pure, plus dure,

plus brillante et enfin la terre de fer ou "iron stone" des Anglais; c'est la faïence la plus complète.



Considérés au point de vue artistique, ces produits ont été confondus et fournissent simplement des renseignements à la curiosité des amateurs. Envisagés au point de vue de la décoration et des méthodes employées, ils donnent des résultats variés, faciles à saisir et chaque préférence pour un objet de telle ou telle origine peut parfaitement être motivée.

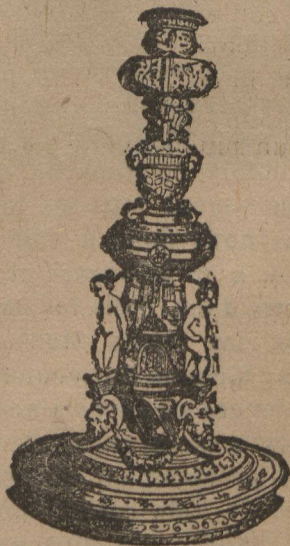
Les faïences italiennes, celles de Rouen, de Nevers, de Moustiers, pour ne citer que les plus réputées parmi les anciennes faïences émaillées, sont trop appréciées pour que leur valeur réelle soit discutable.

Les faïences d'Oiron, de Lunéville, de Strasbourg, du Staffordshire, parmi les anciennes, celles de Deck, de Collinot, de Gaïdan, parmi les modernes, ont leur place dans la plupart des collections.

Quel est l'historique des faïences émaillées?

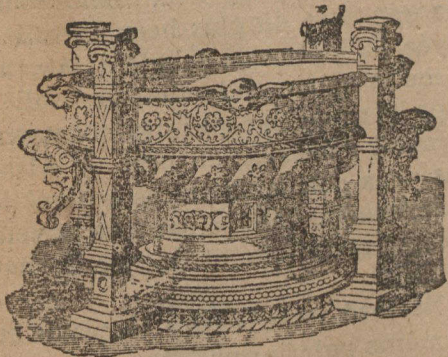
Il ne saurait entrer dans ce cadre de revenir sur cette question familière à tous les érudits. Toutefois, il y a lieu de ne pas accepter sous réserve les affirmations d'une certaine école, qui fait à l'Allemagne une part évidemment exagérée dans le mérite de la reproduction des produits si remarquables des Perses, des Arabes et des Maures. La dernière guerre nous a révélé l'Allemagne sous son vrai jour, et l'on a appris qu'il y avait beaucoup de camelote dans toute sa production industrielle.

La question est moins simple en ce qui concerne la faïence fine, et la France sera reconnaissante à M. B. Fillon, archéologue distingué, d'avoir dévoilé les mystères dont était enveloppée la fabrication des faïences remarquables dites de Henri II, ces poteries singulières au sujet desquelles les hypothèses les plus diverses ont été produites.



Le lieu de la production de ces poteries n'est pas douteux; c'est pour le

château d'Oiron que la plupart de ces pièces ont été faites; c'est sous les yeux et par les soins d'Hélène de Hangest que les formes et la décoration ont été arrêtées.



On trouve dans les produits d'Oiron deux sortes de poteries, objets de table ou d'étagères, pour services et dressoirs, etc., etc., et carreaux pour dallage.

Un examen scrupuleux permet de les classer par époques. On reconnaît trois périodes distinctes:

Une première période à laquelle appartiennent toutes les pièces à incrustation dont les ornements sont d'une seule couleur, et celles qui sans être conçues dans un sentiment aussi sobre n'ont qu'un petit nombre de parties colorées autrement qu'en brun noir, en brun plus clair ou en rouge d'oeillet.

A cette période doivent être rapportés les objets qui, produits sous l'influence de trois intelligences distinctes forment l'oeuvre collective réunie dans une période déterminée par les écussons et armes dont ils sont décorés.

Les faïences de la seconde période sont plus compliquées de forme que celles de la première et les restaurations qu'elles ont subies ajoutent beaucoup à la difficulté de les reconstituer avec leur vérité primitive.

Jusqu'alors, Bernart et Charpentier avaient procédé pour exécuter les meilleures des fonds à la façon des relieurs qui ne se servent que des petits fers. Ils ont ensuite trouvé le moyen de réserver dans la pâte moulée les larges surfaces en creux destinées à recevoir la terre colorée.

Les faïences d'Oiron devaient à plusieurs titres être reproduites, d'abord à cause de la nature de leur décoration, ensuite à cause de la célébrité dont elles ont joui et dont elles jouissent encore.

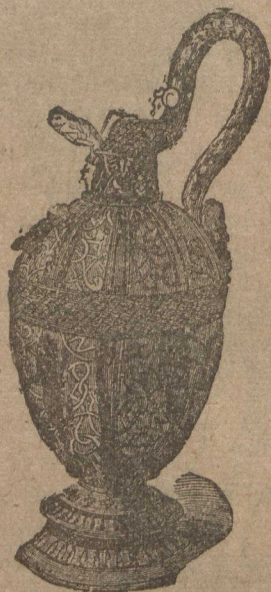
Au nombre de celle-ci on cite le biberon que nous illustrons dans la présent article. Il n'a que sept pouces de hauteur; le haut est blanc, les ornements sont jaunes; le bas est noir avec ornements blancs; l'écusson porte les trois croissants.



D'un autre côté, M. John Webb avait acheté à la vente du cabinet d'un certain M. Préaux une petite aiguière

de 7 pouces de hauteur ornée d'arabesques brunes marquetées sur fond blanc, avec des lézards et des grenouilles émaillées en vert; l'anse et le goulot sont enrichis de mascarons très délicats.

Mais le chef-d'oeuvre du cabinet de M. Préaux était le flambeau dont nous donnons la gravure. Il fut acheté par sir Anthony de Rothchild pour la somme de \$980. La surface est enrichie d'arabesques d'un goût exquis, soit noirs sur fond blanc, soit blancs sur fond noir. La forme en est monu-



mentale, et du plus haut style; trois figures de génie supportent les écussons avec le blason de France et les deux D.

Ces génies sont supportés par des socles à mascarons réunis par des guirlandes émaillées en vert. Le flambeau se termine en haut par une sorte de vase portant les armes de France et le monogramme du Sauveur.

Sir A. de Rothchild fit encore acquisition à la vente de M. Préaux, d'une petite tasse décorée du même style avec croissants entrelacés au

prix de \$260. Sa famille est aussi propriétaire de la plus belle collection de cette faïence, car elle possède encore deux aiguières charmantes, provenant l'une de la vente du Comte de Monville, vendue \$460, et l'autre provenant de Strawberry-Hill, remarquable par une anse du plus beau travail et payée \$95. Il avait acheté à la vente de cette même collection une salière tripode supportée par des ornements formant rinceaux au prix de \$105. Ces deux dernières pièces avaient été décrites dans le catalogue de la vente comme majolique et faïence Bernard Palissy.

Narford possède trois pièces de cette même poterie: un biberon, une salière et un flambeau.

Le biberon offre une bordure formée des lettres A M, chiffre du comte Anne de Montmorency, et le monogramme de Diane de Poitiers, avec les armes de France.

La salière porte dans le bas une bordure composée de crêtes de coq. Le flambeau, quoique d'une forme différente, est décoré de la même manière que celui de sir Anthony de Rothchild. Indépendamment du monogramme de Diane de Poitiers, et des armes de France, il présente l'écusson d'Anne de Montmorency.

La lettre A, se trouve souvent dans l'ornementation, et le dessin du bord du pied forme un cordon dans lequel la lettre H se répète.

Un autre échantillon est entre les mains de la succession de Hollingworth-Magniac de Colworth, près de Bedford; il provient de la collection d'un M. Odier de Paris. C'est une aiguière de 15 pos de hauteur, d'une forme parfaite et ornée de mascarons.

La surface est entièrement couverte d'arabesques noires et blanches

dans lesquelles se trouve constamment la lettre G qui semble avoir eu deux significations.

Ces objets étaient faits pour Arthur de Gouffier et pour sa femme, Hélène de Haugest, fille de Jacques, seigneur du Genlis. L'anse est formée par une figure humaine renversée dont les deux extrémités se terminent en queue de serpent et viennent s'entortiller sur la coquille qui sert de goulot.

La coupe qui représente la dernière forme que nous décrivons ici, est d'u-



ne décoration fort riche et très harmonieuse. Elle est connue des amateurs par les nombreuses reproductions qu'en a faites la manufacture de Sèvres sous l'administration du savant Brongniart, qui, frappé des procédés ingénieux employés par le potier encore inconnu qui les avait créés les fit exécuter.

Ces petites coupes, faites en porcelaine avec la dernière perfection de travail et tout le fini que donne la cuisson des couleurs au grand feu,

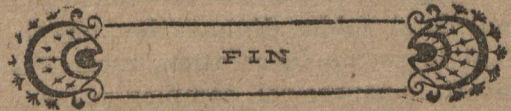
ont obtenu, en leur temps, le plus grand et le plus légitime succès.

* * *

Plusieurs de nos collectionneurs canadiens possèdent, nous d't-on, des reproductions identiques, ou des modèles non moins intéressants et non moins anciens.

Un conseil en terminant. Lorsque vous verrez un joli objet de céramique rare, retournez-le avec précaution pour ne pas le briser, et examinez attentivement la signature incrustée dans la porcelaine. Cela vous fixera sur l'époque et l'endroit de provenance.

On ne fabrique pas beaucoup de poteries d'art dans notre pays où l'imitation et le moule banal ont pris le dessus, mais des industries nouvelles se créent tous les jours, et il n'est pas impossible qu'un jour ou l'autre, des ouvriers artistes entreprennent de faire joli, à des prix abordables. Ce sera alors un nouveau débouché pour nos talents locaux. A l'heure actuelle les initiatives se réveillent chez nous, ne désespérons pas.





Erreur profonde de ceux qui croient que le dernier mot a été dit dans le domaine des découvertes mer veilleuses et stupéfiantes

En société, l'autre jour, on glorifiait devant moi, les hauts faits de l'homme tout puissant et génial.

On disait qu'il avait trouvé le moyen de disputer aux oiseaux leur royaume azuré et aux poissons les secrets des abîmes insondables.

On disait aussi que l'homme avait découvert les pôles ainsi que les contrées les plus inaccessibles, afin de les civiliser.

Et l'on ajoutait qu'il avait percé les montagnes et exhumé les Cités enfouies dans les sables de l'oubli.

Alors, une de mes voisines, fameuse par son esprit et ses décolletés éloquentes :

— "Oh, il n'y a pas de doute que tant de si nobles découvertes magnifient le roi de la création, mais s'il savait, le pauvre roi, combien de merveilles restent encore à découvrir..."

— "Et parmi tant d'inventeurs, de découvreurs, d'explorateurs, de faiseurs de miracles, quel est celui, le phénix, ayant déjà rencontré :

— Une femme sachant quand prendre congé et dire bonjour?

— Un homme sachant comment dire bonjour?

— Un amoureux aussi éloquent dans ses déclarations que les héros de M. M. Bourget et Bordeaux?

— Un homme capable de dire toute la vérité à une femme?

— Une jeune fille satisfaite de sa coiffure?

— Une jeune fille satisfaite de sa photographie?

— Une femme de quarante ans satisfaite de son poids?

— Une femme qui ne demande pas tout le temps : Mais pourquoi m'aimez-vous?

— Un homme qui ne s'imagine pas, dans son for intérieur, qu'il peut faire la cuisine?

— Un mari aimable, souriant et tendre avant le déjeuner?

— Une femme qui ne laisse pas un peu de ses cheveux après le peigne?

— Un célibataire assez franc pour avouer qu'il ne connaît pas tout sur la femme?

— Un jeune premier réel, n'ayant jamais dit à sa bien-aimée : Ah, je

n'ai jamais tant aimé avant de vous rencontrer?

—Un mari qui n'aurait jamais dit à sa femme: Tu aurais pu faire tout de moi si tu avais su me prendre par le bon côté?

—Une jeune fille capable de dire bonsoir à son amoureux en moins d'une heure et demie?

—Un homme réellement intéressant dans une villégiature?

—Une femme préférant passer pour intelligente plutôt que jolie, pour "un peu là" plutôt qu'enjouée?

—Un homme préférant une femme de ce dernier modèle?



... Un Cupidon mal reçu...

—Une poudre de toilette qui n'adhère pas sur les manches et les revers des habits masculins?

—Un célibataire de cinquante ans qui ne songe pas au mariage?

—Un homme paraissant élégant dans un costume de bain, ou les bretelles tombantes?

—Un mari qu'on ne doit pas entrer de force dans son habit de soirée?

—Une femme qui connaît le moment propice pour faire l'amour?

—Une femme qui sait quand l'heure tendre est finie?

—Un amoureux qui écoute sa conscience avant d'embrasser?

—Une femme parfaite?

—Un mari "de même"?

—Une lune de miel éternelle?

—Un Cupidon mal reçu?

—Une femme sans "flirt"?

—Un flirt sans baisers?

—Une gorge sans fourrures par 100 degrés de chaleur?

—Une gorge recouverte par une température sibérienne?

—Une conversation de cinq minutes seulement, entre femmes, au téléphone?

—Un homme sans prétentions?

—Une femme sans "rosseries"?

—Une femme discrète?

—Un homme sincère?

—Un potin qui tombe à plat?

—Un tour d'auto sans le petit-souper obligatoire?

—Une bouche qui n'est jamais allée chez le dentiste?

—Un homme n'ayant jamais eu l'appendicite?

—Un poète riche?

—Un journaliste millionnaire?

—Un juge sans dettes?

—Un agent d'immeubles qui ne se vante pas?

—Un propriétaire humain?

—Un débiteur raffolant de son créancier?

—Une déclaration sans résultat?

—Un homme donnant son siège à une dame dans le tramway?

—Une femme à jupe courte qui ne se croise pas les jambes, dans le tramway?

—Une belle-mère en amour avec son gendre?

—Un gendre qui conduit sa belle-mère au théâtre?

—Un critique satisfait?

—Une bouderie d'amoureux qui s'éternise?

—Des cheveux qui blondissent sans peroxyde?

—Des teints qui brunissent, sans que le soleil y soit pour quelque chose?

—Un mariage d'amour?

—Un héritage qui vient à point ou tombe du ciel?

—Un prince de Galles n'affolant aucune cervelle?

—Des toilettes et des chaussures bon marché?

—Des profiteurs scrupuleux?

—Des remords sur la conscience d'un exploiteur?

—Un acteur modeste.

—Un ténor qui résiste aux femmes?

—Un auteur oompris?

—Un ministre sans courtisans?

—Un gouvernement aimé du peuple?

—Une compagnie de tramways réduisant ses taux?

—Des contribuables non taxés?

—Une ville sans prohibition?

—Des célibataires sans licences?

—Des automobilistes jamais inquiétés pour excès de vitesse?

—Une bibliothèque municipale avec des livres dedans?

—Des dimanches amusants?

—Une veuve sans consolateur?

—Deux époux qui s'accordent?

—Un roman qui "finit bien?"

—Un journal qui dit la vérité

—Le papier à bon marché?

—Des fournisseurs honnêtes?

—Un banquet sans discours?

—Une Saint-Jean-Baptiste sans procession, sans mouton et sans feux d'artifice?

—De l'opéra "payant?"

—Des musiciens et des artistes d'accord?

—Des amoureux sans clairs de lune?

—Des diamants authentiques?

—De la musique non "animique?"

—Une femme à tempérament?

—Des roses sans épines?

—Des amours sans chagrins?

—Des enfants dociles?

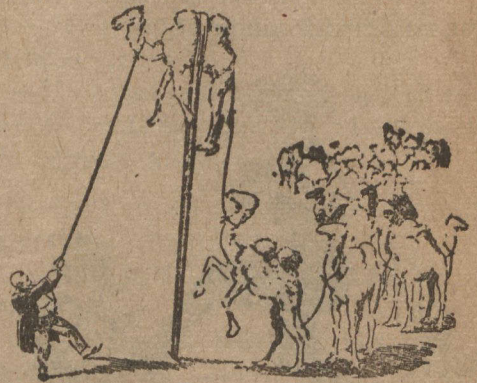
—Des mondains respectueux?

—Des danses sans "jazz" et "rag-time"?

—Des loyers qui ne "montent" pas?

—Le téléphone gratis?

—Une ville sans grèves?



Un chameau passant dans le trou d'une aiguille.

—Un chameau passant par le trou d'une aiguille?

—Des ouvriers et des patrons se tétant les oreilles?

—Des salaires suffisants?

—Des élégantes sans réticules, sans miroirs, sans poudre, sans houppette, sans broderies et petits "scandales" à ébruiter?

—Des glaces qui ne donnent pas la colique?

—Des "flats" sans pianos, sans phonographes, avec cloisons capitonnées?

—De l'amour désintéressé, de la constance, du bonheur parfait ici-bas?

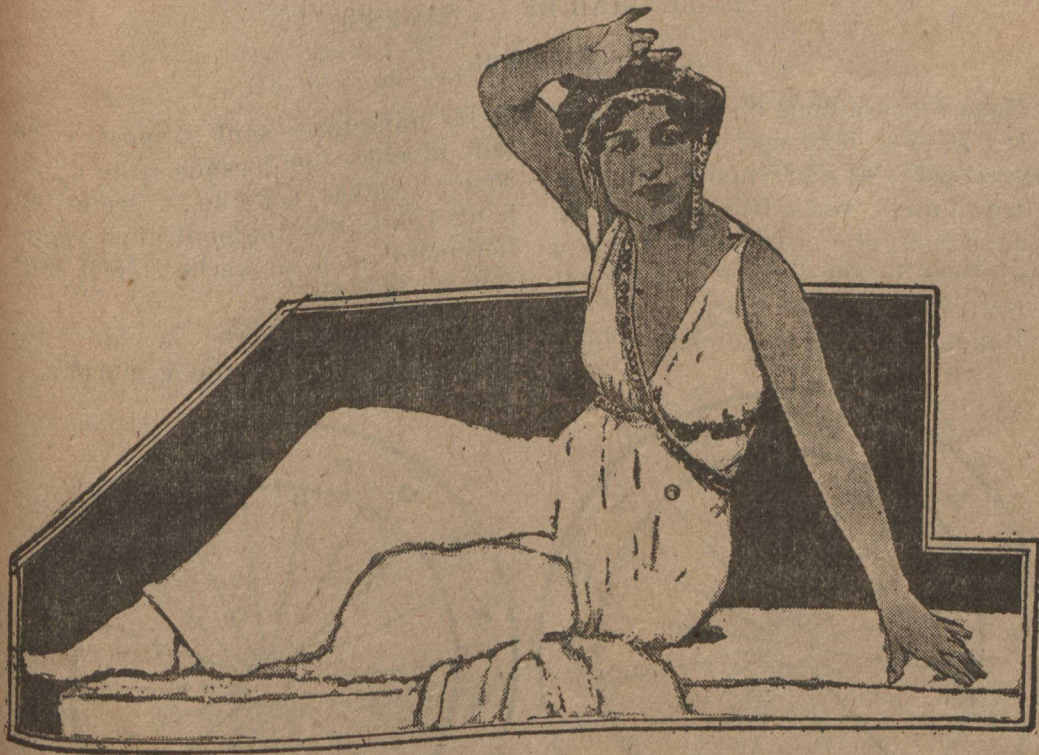
Et, ayant terminé cette très longue litanie, ma voisine aux décolletés éloquentes, ajouta, en guise de péroraison:

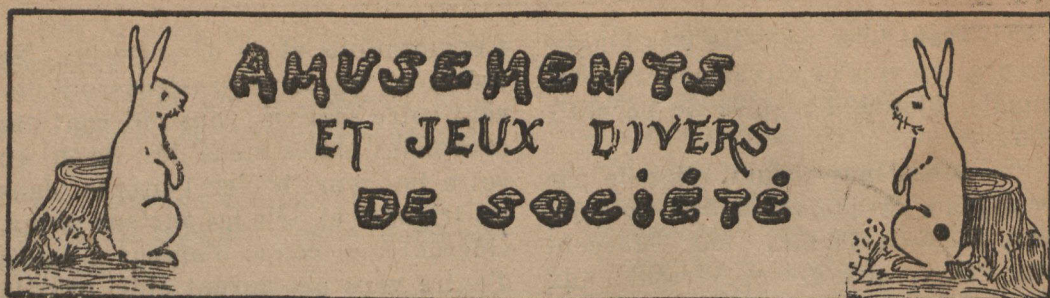
—Allez, mes soeurs, allez de par le monde, et demandez aux Colomb, aux, Jacques-Cartier, aux Marconi aux Peary, aux frères Wright, aux Santos Dumont, aux Ed'son, aux Pathé, et tant d'autres savants illustres, s'ils croient, après toute cette énumération, qu'ils manquent de sujets

d'explorations et de découvertes. Ne craignez rien, ils se prosterneront devant votre sagesse, vous offriront des couronnes et des médailles, feront en votre honneur, brûler l'encens dans les tripodes et, tels les anciens preux, videront une coupe d'amour à celles d'entre vous qui auront ainsi orienté leur champ d'activité.

Bonsoir...

Manon.





Le char de la Sagesse.—La sentence de l'Horloge.— Le nom brisé.— Le pliage ingénieux.—Ce qu'e disent les étiquettes.

Les problèmes et amusements ci-après ne sont pas plus compliqués ni difficiles que les précédents, et ils sont, de plus, bien faits pour intéresser une foule de nos lecteurs, grands et petits.

I—LE CHAR DE LA SAGESSE

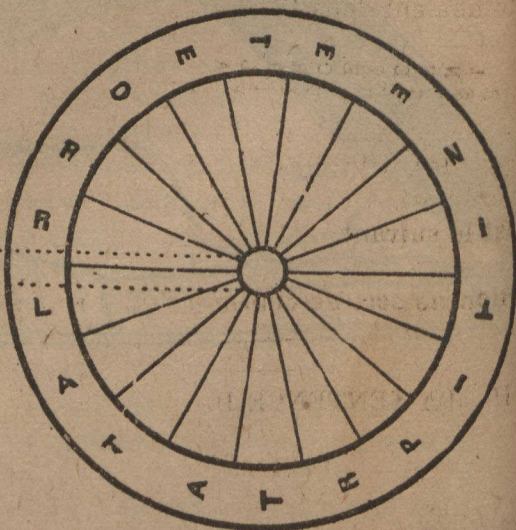
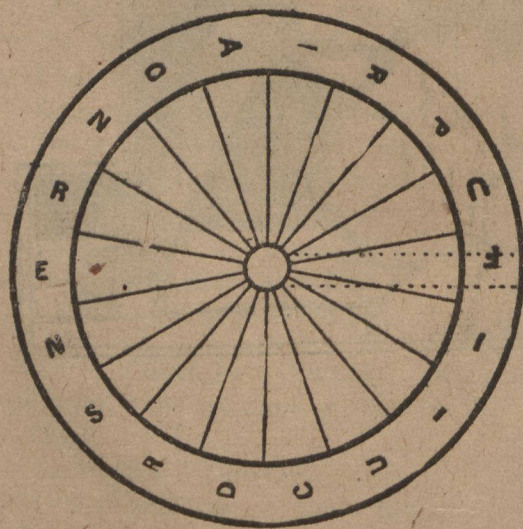
Problème

Nous représentons ci-dessous deux roues du char de la sagesse. Ces roues sont creusées et renferment toutes les lettres d'un proverbe très connu. Dans chaque roue une ouverture permet à ces lettres de tomber une par une sur la route suivie par le char.

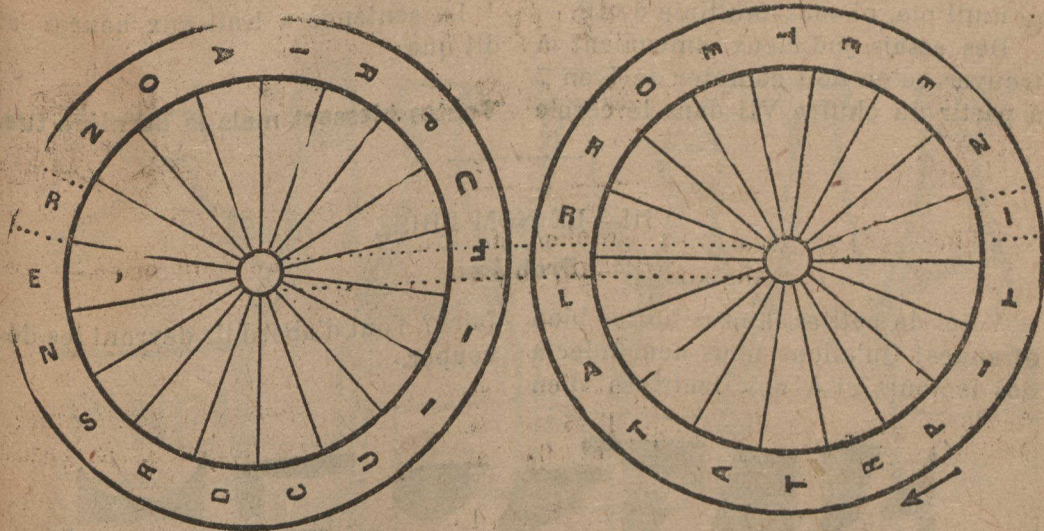
Il n'en tombe qu'une à chaque tour,

et les ouvertures sont disposées de telle manière que lorsque celle d'une roue est en bas, celle de l'autre est en haut. Les lettres tombent ainsi régulièrement, et le proverbe s'écrit tout seul sur la route.

Indiquer le proverbe, la place des ouvertures et le sens de la marche.



Solution



La position des ouvertures indiquait que les lettres étaient réparties alternativement dans chaque roue et que la première (dans l'une) est d'après métriquement opposée à la seconde (dans l'autre). Cela facilitait les recherches et on arrivait de la sorte assez vite à reconstituer le texte du proverbe et par suite la place des ouvertures (1re et 2e lettres du proverbe), et le sens de la marche des lettres qui tombaient dans l'ordre suivant :

R I N S E E F E O R R L L A T A T R I A P I E
E N S E R D C O R R I F U P A R T I A O N

Nous indiquons sur notre dessin, par des pointillés et par une flèche, cette place et ce sens. Le proverbe est le suivant :

Rien ne sert de courir il faut partir à point.

II—LA SENTENCE DE L'HORLOGE

Problème

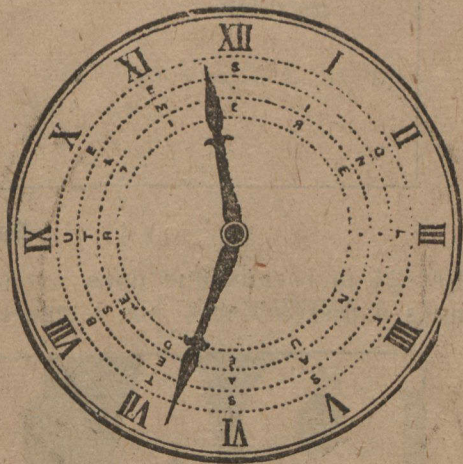
Sur le cadran des vieilles horloges, on lisait une mélancolique sentence,

le plus souvent en latin.

Celle qu'il s'agit de trouver ici est en français. Elle est inscrite sur les trois cercles soulignant les heures.

A nos lecteurs de la reconstituer lettre par lettre.

Pour faciliter, d'isons que toutes les lettres à prendre successivement sont séparées les unes des autres par le même nombre de lettres.



Solution

Le cadran est divisé en 12 parties. On devait donc, pour compter les let-

tres, prendre un nombre qui ne soit ni multiple, ni sous-multiple de 12.

Des essais judicieux amenaient à trouver qu'on doit compter de 7 en 7 à partir du chiffre VII dans le cercle

extérieur.

La sentence a trait aux heures et dit que:

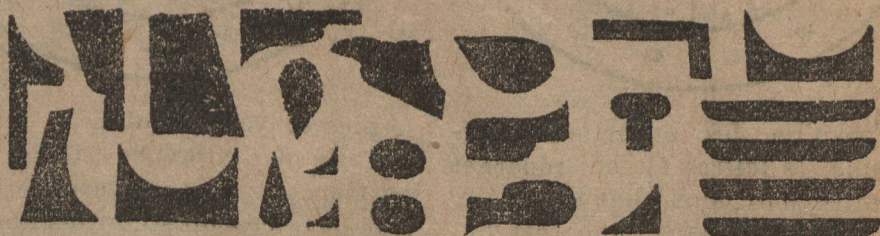
Toutes blessent mais la dernière tue.

III—LE NOM BRISE

Problème

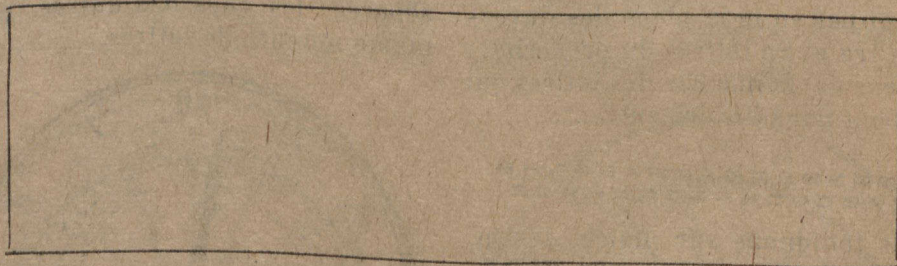
Voici de petites figures noires bien étranges! Qu'allons-nous demander à nos lecteurs et à nos lectrices d'en

faire? Tout d'abord ils devront les découper.



Ces figures coupées, ces 24 morceaux bien préparés, il suffira de les coller avec soin dans le rectangle ci-

après, pour obtenir, très lisible, le nom d'une ville très importante que tout le monde connaît.



Solution

Les 24 morceaux que nous avons donnés à rassembler à nos lecteurs,

une fois réunis, forment, ainsi que le montre notre dessin, le mot: **Paris.**





V.—CE QUE DISENT LES ÉTI- QUETTES

Voici un problème pénible en temps de prohibition, mais ceux qui ont gardé le souvenir des meilleurs vins de France, en trouveront la solution.

Voici sept bouteilles de vins, ou cé-
lèbres ou d'usage courant, mais tous
connus. Il sera facile au lecteur d'en
compléter les étiquettes; mais telles
qu'elles sont, avec les seules lettres
qui en sont visibles, elles donnent au
buveur un excellent conseil. Quel est-
il?

Solution

Les étiquettes devaient être complé-
tées ainsi:

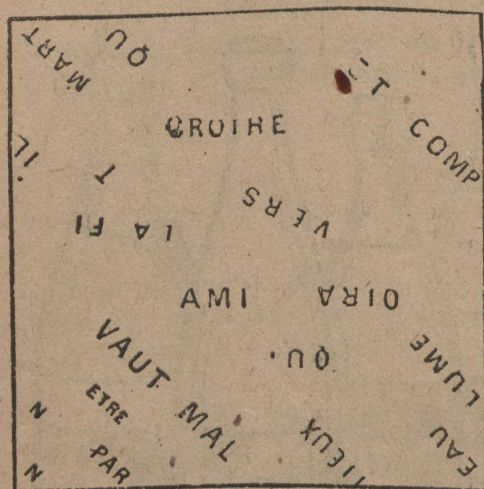
PINEAU
QUINQUINA
PALERME
POUILLY
SAINT-ESTEPHE
SAUTERNES
CLOS-VOUGEOT.

Le conseil était le suivant:

Ne va pas plus loin que ta soif.

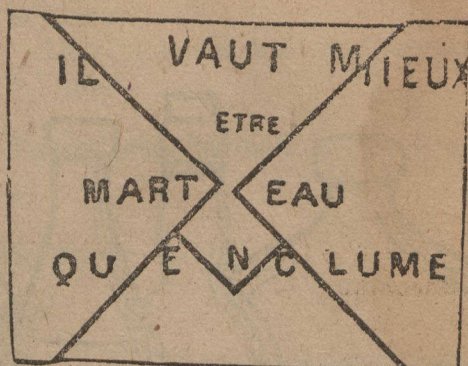
V.—LE PLIAGE INGENIEUX

Problème



Nos lecteurs devront plier le dessin ci-dessus de manière qu'on puisse lire un proverbe.

Solution



Le pliage était des plus simples, nos lecteurs peuvent le constater en se reportant à notre dessin ci-contre, qui indique à la fois le pli et le proverbe à reconstituer.

Ce proverbe à découvrir était le suivant:

Il vaut mieux être marteau qu'enclume



L'ACTUALITE MONTREALAISE

Chronique fantaisiste du mois, écrite et illustrée spécialement pour la "Revue Populaire", par Moustiquaire.

Au cours du mois qui vient de s'écouler, la compagnie de téléphone a, paraît-il, décidé de ménager une agréable surprise à ses chers abonnés qui reviennent de la campagne. C'est ainsi que nous verrons le personnel diminuer et les taux augmenter proportionnellement. Et, afin que les choses se passent plus en famille, il appert qu'au lieu de se trouver deux sur la même ligne, les nouveaux abon-

nés sont même si pressés de manifester leur contentement qu'ils adressent directement leurs bénédictions aux opératrices, lorsqu'ils réussissent à obtenir la communication. Un statisticien expert a même calculé les dimensions exactes du volume qu'il faudra pour enregistrer tous les compliments des abonnés à mesdemoiselles les opératrices du téléphone, en une seule soirée. Le préposé aux écritures aura donc un travail "éléphantique" et il lui faudra avoir une véritable patience "d'ange", pour venir à bout d'une telle compilation. Un simple coup d'oeil sur la vignette A dispense de plus amples commentaires.

* * *



Figure A

nés se trouveront au moins une demi-douzaine. On comprend qu'une telle amélioration dans le système ne pouvait s'effectuer sans une augmentation sensible des taux d'abonnements, du reste, tout le monde semble si enchanté de la chose que les félicitations ont commencé à pleuvoir "sur le bureau chef de la compagnie". Certains abon-

La commission administrative, ayant résolu de pratiquer l'économie sur une haute échelle, a complètement cessé d'arroser les rues, et M. Ernest Décary a déclaré que l'homme ne devait pas être l'ennemi de la poussière puisqu'il en était entièrement "composé". Mais, la poussière assèche la gorge, et comme nous sommes en plein règne de prohibition, il nous a fallu trouver un substitut aux breuvages d'autrefois qui nous mettaient l'âme en joie et le coeur généreux.

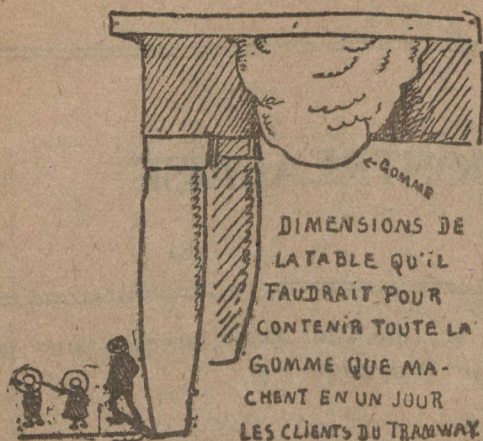


Figure B

Nos élégants et nos élégantes ont trouvé la gomme, et rien n'est plus distingué et gracieux, de voir, soit au cinéma, soit dans les "p'tits ohars", toutes les mâchoires fonctionner en cadence.

Ça mâche! Ça mâche! avec ensemble et enthousiasme!

Aux bureaux des statistiques municipales, les commis experts ont calculé les dimensions précises que devrait avoir une table capable de porter toute la gomme qui se mâche dans les tramways de Montréal, en une seule journée. Il suffit d'un simple coup d'oeil sur la figure B pour se convaincre que l'exercice des mâchoires, tant recommandé par les professeurs de culture physique et d'esthétique, se pratique sur une haute échelle dans la métropole.

Le prix de la gazoline monte toujours, au grand désespoir des chauffeurs et des touristes. Cela n'empêche cependant pas les fervents de la vitesse de se faire appréhender en masse par nos dévoués et savants policiers. Ils comparaissent le lende-

main devant le tribunal, plaident coupables et sont condamnés à payer une amende substantielle. Avec la somme de ces amendes, nos gouvernants entassent ainsi un fort joli revenu provenant de la poche de ceux qui aiment la promenade à plus d'un demi-mille à l'heure. On a calculé que la somme des amendes versées au même tribunal, en moins de cinq minutes, pour excès de vitesse, était suffisante pour payer toute la gazoline que contiendrait une canistre haute comme trois robustes policemen, et large comme une cinquantaine de ces braves gardiens de l'ordre, formés en carré (fig. D).

FAIBLE IDÉE DE LA QUANTITÉ DE
GAZOLINE QU'ON POURRAIT A-
CHETER AVEC LES AMENDES POUR
EXCÈS DE VITESSE QU'ON DIS
EN 5 MINUTES, AU TRIBUNAL

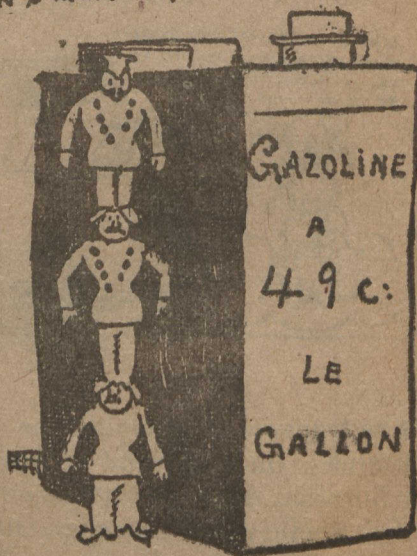


Figure D

SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE A DÉ-
CIDÉ DE COMMENCER DÈS MAINTENANT
LA CONSTRUCTION D'UNE DES CARAVELLES
DE JACQUES-CARTIER, EN VUE DU QUATRIÈME
CENTENAIRE, EN 1934. LE
PONT SERA ASSEZ VASTE
POUR QUE TROIS PER-
SONNES PUISSENT S'Y
TENIR.

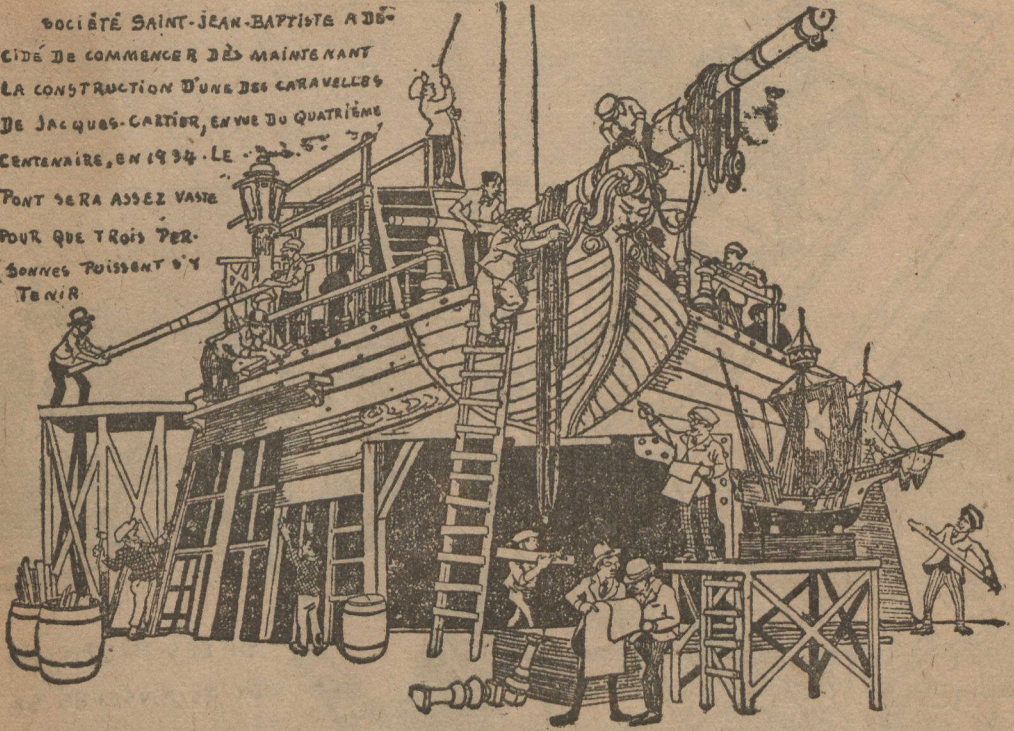


Figure F

Voilà qu'on m'apprend que de grandes fêtes se préparent pour 1934, alors qu'on célébrera le quatrième centenaire de l'arrivée de Jacques Cartier dans le port de Montréal. Il paraît qu'afin de ne pas être en retard, la Société Saint-Jean-Baptiste a commencé la construction de la "Grande Hermine", la plus grande des caravelles du découvreur du Canada. Selon que le fait voir la vignette F, les travaux sont déjà si avancés qu'on espère qu'ils seront terminés dans quatorze ans d'ici.

* * *

Nous avons failli avoir, — comme à New-York, — une grève de tous les préposés aux ascenseurs de la ville,

au cours du dernier mois. Mais, à la dernière minute, les choses se sont arrangées à l'amiable avec l'union internationale des aviateurs d'intérieurs. Toutes les grèves sont indésirables; cependant cette grève des "gardiens" d'ascenseurs eut eu son excellent côté, selon l'opinion d'un médecin distingué, puisque du coup, toute la population sédentaire de la ville eut eu une occasion unique de pratiquer l'alpinisme et l'exercice des jambes. De jeunes clavigraphistes rêvaient déjà aux jolis mollets qu'elles auraient l'occasion de se fabriquer en gravissant deux fois par jour, les escaliers interminables de nos gratte-ciels. De gros messieurs bedonnants se voyaient déjà redevenus sveltes



Figure C

comme au bon temps de leur dix-huitième année. Exceptionnellement, il est vraiment malheureux que cette grève ait avorté. La prochaine fois

qu'il en sera question, tâchons de ne pas mettre de bâtons dans les "jambes" de ceux et celles qui préfèrent grimper (fig. C).

Pendant ce temps-là, le pauvre monde peine et se lamente. La vie est si cher qu'il n'y a plus d'argent à la

DIMENSIONS DE LA PRISON QU'IL FAU-
DRAIT POUR LOGER TOUS LES PROFITEURS
DE MONTRÉAL QUI NE SERONT JAMAIS IN-
QUIÉTÉS PAR LE GOUVERNEMENT.

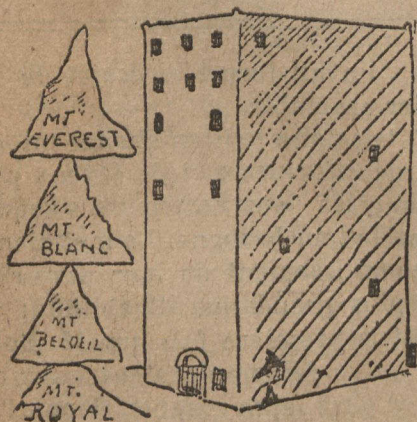


Figure E

maison. Mais comme on a faim et qu'il est défendu de se promener tout nu, on s'endette pour se procurer le

nécessaire. Ceux qui profitent de toutes ces sueurs et toutes ces misères, ce sont naturellement les profiteurs. Ah! ils sont bien mieux au Canada qu'aux Etats-Unis, messieurs les profiteurs. Aux Etats-Unis, on les poursuit et on les jette en prison. Ici, le gouvernement les cajole et les cultive. On me dit que la raison qui empêche le gouvernement canadien d'imiter le gouvernement américain, au sujet des profiteurs, c'est qu'il n'a pas de prison assez grande pour tous les loger. A Montréal seulement, il a été calculé qu'il y a assez de profiteurs pour remplir une prison dont la hauteur serait égale à celle de plusieurs hautes montagnes, placées les unes sur les autres, selon que le fait voir la vignette E. Alors, comme le gouvernement n'a pas les moyens de construire une prison de cette taille-là, il est bien obligé de laisser les profiteurs continuer librement leur commerce si "profitable". C'est "**ben d'valeur!**"



CAPRICES

Un de mes amis m'a raconté une histoire, dont tous les personnages lui sont connus, et que je veux vous dire à mon tour. Malgré sa simplicité, elle servira à prouver combien il y a d'orgueil même chez les meilleurs d'entre nous, et combien ce sentiment est l'ennemi de notre bonheur et de nos plus douces affections. Si après cela je suis parvenu à vous inspirer une salutaire réflexion, je m'estimerai heureux et content.

Un jour, par une belle matinée de printemps, deux heures environ avant midi, un jeune homme et une jeune fille, tous deux domestiques dans la maison où ils avaient été élevés, étaient occupés à dresser la table pour le déjeuner de leur jeune maître et de leur jeune maîtresse, nouvellement mariés. Il était évident au premier coup d'oeil, que la paix et la concorde régnaient dans cet intérieur, et que les deux serviteurs dont nous parlons étaient considérés plutôt comme des membres de la famille que comme des étrangers. Mlle Emma Rothberg, aujourd'hui Mme Krauser, avait elle-même appris à lire et à écrire à Bettina, alors qu'elles étaient toutes deux enfants; et M. Rothberg, de son côté, avait recueilli chez lui Paul Werner, resté orphelin, et l'avait élevé au rang de son homme de confiance. M. Rothberg avait été plus loin, et afin de fixer Paul Werner et Bettina chez ses en-

fants, il avait formé le projet de les marier ensemble.

C'était donc tout en changeant des regards affectueux et de joyeux propos que les deux serviteurs s'acquittaient de leur besogne. Ils mettaient à l'accomplissement de leur devoir un soin plus grand que d'habitude; car c'était la première fois que M. Rothberg et sa femme devaient venir déjeuner chez leurs enfants, depuis leur mariage.

Enfin, tous les préparatifs furent achevés: Paul Werner, s'interrompant dans sa conversation, promena ses regards, de l'air d'un majordome, en long et en large de la table, et finit par dire, d'un ton satisfait:—Très bien, la table est mise.

Bettina, à son tour, donna un coup d'oeil d'approbation, en l'accompagnant de ce seul mot:—Oui.

—Ce n'est pas assez, fit observer Paul: il faut que tu dises comme moi, Bettina. "Très bien, la table est mise."

—Pourquoi? demanda la jeune fille étonnée.

—C'est l'habitude dans le pays où je suis né, répliqua Paul, quand quelqu'un a fini la tâche qu'il avait à remplir, de dire, par manière de remerciement: "Très bien", ou: "C'est bien telle ou telle chose est faite, ou telle aventure a eu un heureux dénouement."

Mais Bettina, dans la légèreté de son cœur, prétendit qu'il était tout à fait absurde de s'astreindre à prononcer de telles paroles, en les appliquant aux occupations de chaque jour.

Paul Werner la pria, la supplia, ne fût-ce que pour lui, de consentir à les dire.

La jeune fille refusa obstinément... pourquoi? tout simplement parce qu'il insistait, parce qu'il voulait la forcer à céder; et, j'ai le regret de le dire, Paul Werner la prit par le bras, et lui serra le poignet fortement, pour vaincre son opiniâtreté. Mais Bettina se raidit contre la douleur, et frappant du pied avec colère, elle déclara à Paul que tout était fini entre eux.

En même temps elle s'enfuit de l'appartement, et Werner, resté seul, murmura à demi-voix: L'on a bien raison de dire que le caprice ne saurait être mieux personnifié que par une femme! Prières, supplications, violence, tout a été inutile. Je l'aurais réduite en hachis, qu'elle n'aurait pas cédé.

—Allons, allons, ne maltraite pas ainsi Bettina, dit une voix, en même temps qu'une porte s'ouvrait à l'autre bout de la salle à manger, la sse-la vivre, pour qu'elle puisse se corriger.

Et tout en parlant, le jeune Alfred Krauser entra dans l'appartement, en riant de bon cœur au souvenir de la scène qu'il avait entendue de son cabinet où il était occupé à travailler; car nous devons dire que Paul et Bettina, dans la chaleur de leur contestation avaient élevé la voix plus haut que ne le voulait la prudence.

Il est plus facile d'imaginer que de décrire quel fut l'embarras de Paul Werner, mais son jeune maître chercha à le consoler, à lui donner du courage, et lui dit de descendre à la

cave chercher une bouteille de bordeaux, car il savait qu'un verre de ce vin ferait plaisir à son beau-père.

Comme Paul Werner quittait la salle à manger, Emma, la jeune mariée, entra, et son mari n'eut rien de plus pressé que de lui raconter la conversation qu'il avait entendue entre les deux domestiques.

—Bettina a refusé, Paul a insisté, dit-il en terminant, de sorte que cela a dégénéré en une véritable querelle; il a voulu la forcer à dire ces trois ou quatre paroles, mais elle n'a jamais voulu céder.

—Et elle a eu parfaitement raison, répliqua la jeune mariée.

A cette observation inattendue, Alfred Krauser redressa la tête avec étonnement.

—Car enfin, continua sa femme, on pourrait demander lequel était le plus obstiné des deux.

—Mais, d't le mari, il ne la priait seulement que de répéter ce qu'il venait de dire.

—Son exigence était absurde.

—Penses-tu donc que cela valait la peine de persister dans un refus si obstiné, à propos d'une pareille bagatelle? d't Alfred Krauser.

—Tout aussi peu qu'à lui de persister dans sa demande. Je ne trouve pas que Bettina soit à blâmer, répliqua la jeune femme, avec un certain degré de chaleur, et en frappant, avec impatience, le tabouret sur lequel elle avait posé son pied.

—Comme tu voudras, dit le jeune homme; ne nous querellons pas à propos de cela: si je te priais de dire quelque chose, le dirais-tu? Je suis convaincu que tu ne me refuserais pas.

—Et en supposant que je ne voulusse pas le faire? demanda Emma en riant, et avec un peu d'hésitation.

—Cela ne serait pas possible; nous allons voir, je vais te mettre à l'épreuve, dit Alfred.

—Non, non, s'écria Emma, vivement, je t'en prie, n'essaie pas!

—Voyons, ma chère Emma, là, pour m'être agréable, dis tout de suite : Très bien; la table est mise.

Mais hélas! les conséquences de cette simple demande devinrent plus sérieuses encore que celles que nous avons vu résulter de la conversation, entre Paul Werner et Bettina; car il est bien connu que, quand les membres polis et bien élevés de la société en arrivent à se quereller, leurs paroles ne sont pas moins vives que celles qu'échangent entre eux les gens d'une condition inférieure.

Il en fut ainsi dans la circonstance présente. La femme insista sur la folie et le ridicule de la demande, et le mari déclara qu'il importait peu que ce fût un acte de sagesse ou de déraison, et que la question maintenant était qu'elle lui donnât un témoignage de son affection.

Mais il eut beau faire, elle ne voulut pas céder.

La jeune mariée s'assit à sa table à ouvrage et se mit à travailler avec une activité extraordinaire, et le dos tourné à son mari. Celui-ci s'empara d'un journal, — ce refuge des maris en proie à la perplexité; — mais au bout de quelques moments, il leva la tête par-dessus sa feuille, et regarda sa femme, qui feignit de ne pas l'apercevoir; puis, toussant deux ou trois fois, et faisant un pas en avant, il lui dit:

— Eh bien! Emma, tes réflexions ont-elles porté leurs fruits? as-tu, enfin, triomphé de cette méchanceté?

Emma jeta son ouvrage par terre, dans un accès de passion.

—Comment! méchanceté! s'écria-t-elle. Voilà un mot que je ne puis endurer, vous le savez bien, et je ne suis pas méchante; c'est vous qui l'êtes, en ce moment, d'insister, comme vous faites, sur un sujet aussi ridicule.

— Mais, Emma, comprends-moi bien, dit Alfred; ce n'est pas que la chose ait aucune importance en elle-même; cela me prouvera seulement que tu n'as rien à me refuser de ce que je te demande. L'idée que tu peux répondre "non" à une de mes prières, m'est intolérable!

—Comme cela, il me sera défendu de jamais vous dire "non", répliqua la jeune femme, vivement excitée; il me faudra toujours dire: "Oui, oui, oui." Ah! tous les hommes se ressemblent: ce qu'il vous faut, ce n'est pas une compagne aimante, une amie qui sympathise avec vous; non, vous voulez que votre femme soit votre esclave. Et ainsi, pour commencer, il faut se soumettre à un acte d'obéissance aveugle; mais je ne céderai pas, non! Je ne me laisserai pas intimider ni par les menaces ni par la force brutale.

—"La femme doit obéissance à son mari", où est-ce écrit cela? dit Alfred en plaisantant et avec douceur.

—Ainsi j'ai raison! cria Emma; vous voulez être le maître, et c'est à moi d'être l'esclave; à vous de commander, et à moi d'obéir. Oh! je reconnais vos droits en tout ce qui est juste et raisonnable, mais je ne me soumettrai jamais à des caprices tyranniques.

—Voilà de bien graves expressions pour une simple plaisanterie.

—Oh! dit la jeune femme, en l'interrompant, et presque en larmes, c'est vous qui l'avez rendue si sérieuse!

Que pouvait faire le mari? C'était probablement la première fois que sa femme appelait les pleurs à son aide dans une discussion avec lui. Il se hâta de se placer à côté d'elle, et de la supplier de ne pas pleurer.

Mais celle-ci lui répliqua, en sanglottant.

—C'est plus fort que moi; c'est vous qui m'avez arraché ces larmes des yeux!

—Quel monstre je suis devenu, comme cela, tout-à-coup! dit le mari en riant; pauvre femme, faut-il que ta destinée soit liée à celle d'un être aussi impitoyable!

Cette ironie ne fit qu'empirer les affaires.

—Parfait, répliqua Emma, se croyant insultée; maintenant ajoutez le mépris à la cruauté. Qui est-ce qui aurait deviné tout cela, il y a une heure? Moi, qui avais le cœur si heureux, qui étais si contente... et à présent...

—Et à présent, continua Alfred, en achevant la phrase pour elle, on ne trouverait pas, sur la terre, une femme aussi malheureuse que toi.

La jeune femme continua à pleurer et le mari ne tarda pas à être mal à l'aise, simplement parce qu'il lui déplaisait d'être témoin d'un pareil chagrin. Et puis, un autre souci vint bientôt l'assaillir. "Que vont penser les grands parents? Et ils seront ici dans une minute," pensa-t-il.

—Voyons, Emma, ma chère petite femme, dit-il, faisons la paix, et soyons amis. C'est une folie de gâter ainsi une si jolie matinée.

Ces paroles, dites avec beaucoup de douceur, produisirent leur effet. Emma retira son mouchoir de sur son visage, et demanda à demi-voix:

—Vous croyez? Alors pourquoi avez-vous été si dur pour moi?

—Tu vois, c'est moi qui viens vers toi, te prier de faire la paix, répliqua Alfred.

Et, prenant sa femme dans ses bras, il lui murmura tout bas:

—Veux-tu maintenant dire ces paroles, par amour de moi?

Pauvre mari! Il ne s'était jamais plus trompé qu'en supposant que sa femme avait cédé. Elle s'arracha de ses bras, plus colère que jamais, en criant:

—Comment, encore! Vous exigez toujours cela?... Vous voulez recommencer la querelle?

—Je suis venu à toi, mon amie, avec de bonnes paroles, quand tu étais irritée, dit Alfred; c'est maintenant à son tour de me céder quelque chose.

Emma sembla lutter avec elle-même: elle aurait tenu beaucoup à faire la paix avec son mari, qu'elle aimait tendrement; elle n'avait, pour cela, qu'à prononcer les trois ou quatre paroles qu'il lui demandait de dire, et l'harmonie serait rétablie entre eux: mais l'orgueil l'en empêcha. Comment! après toute la résolution qu'elle avait montrée, elle céderait enfin!

Elle rassembla tous ses pouvoirs de résistance, et répondit résolument par un "Non! Une fois pour toutes, non!"

Le mari, alors, réellement affecté, éclata en reproches amers.

—C'est assez... cela suffit, dit-il; vous savez que ce que je vous demandais m'aurait fait plaisir, et vous n'avez pas voulu me l'accorder. Ma prière pouvait être une folie, c'est possible; mais ce n'en était pas moins une

prière, et vous m'avez refusé. Il se peut que ce fût un caprice de ma part, mais votre affection pour moi devait s'en accommoder. Les paroles ne sont rien, mais la preuve de votre affection est beaucoup, et cette preuve, vous n'avez pas voulu me la donner. J'ai supplié, raisonné, commandé, essayé de tous les moyens, et tout a été inutile; et vous prétendez m'aimer, vous qui, à propos d'un sujet aussi futile, ne pouvez vaincre un caprice, pas même pour être agréable à votre mari! Non, ne venez plus jamais me dire que vous m'aimez!

Alfred proféra toutes ces accusations en arpentant la salle à manger, en long et en large, dans un état d'extrême agitation.

L'accusée, qui l'avait écouté, les bras appuyés sur la table, comme si, dans cette épreuve, elle avait besoin d'être soutenue, lui répliqua:

— Quel droit avez-vous de m'accuser de méchanceté ou de caprice? Vous avouez que c'est une folie de me demander de dire ces paroles, et cependant vous persistez. Ce serait m'abaisser que de commettre sciemment une folie, et pourtant vous me demandez de m'abaisser de propos délibéré. Est-ce de l'affection, cela? Et puis, vous voyez que votre insistance me fait de la peine, — et, ici, les larmes recommencèrent à couler abondamment. — et malgré cela vous persistez dans votre froide et cruelle obstination. De quel côté est la méchanceté? où est le manque d'affection?

Il est impossible de prévoir où les récriminations se seraient arrêtées, car il y avait bien des choses à dire de part et d'autre. Heureusement Paul Werner vint annoncer l'arrivée des invités attendus.

Alfred se hâta d'engager sa femme à ne pas laisser voir à son père et à sa mère dans quelle agitation elle était, mais elle répondit:

— Je m'inquiète peu de cela; ils peuvent bien tout savoir; ce n'est pas moi qui suis à blâmer.

Et, la conscience forte de son innocence, la jeune femme suivit son mari pour aller recevoir, à la porte, ses hôtes bien-aimés.

II

M. Rothberg et sa femme Catherine étaient deux excellentes gens, qui avaient gravi ensemble le sommet de la vie, et qui, selon l'expression du poète, le redescendaient maintenant, la main dans la main, heureux, contents, et faisant le bien dans la mesure de leurs moyens.

Après que les premières félicitations furent terminées, Mme Rothberg plaisanta sa fille, comme les mères ont l'habitude de faire, sur la rareté de ses visites à la maison paternelle.

Mais, comme Emma cherchait à s'excuser, elle ajouta avec bonté:

— Oh! je comprends, ma chère enfant; une jeune femme a autre chose à faire qu'à être toujours à courir après sa vieille mère.

— Ainsi va le monde, ma chère amie, dit M. Rothberg; elle doit abandonner son père et sa mère, comme dit l'Écriture-Sainte. mais tu penses à nous souvent, mon enfant, n'est-ce pas... J'en suis sûr? ajouta-t-elle.

Et tout en causant ainsi, ils s'assirent autour de la table richement servie. M. Rothberg déclarant que sa longue marche lui avait donné faim et soif, versa à chacun un verre de vin, et proposa de boire "au retour de bien des jours comme celui-ci."

Alfred et Emma firent simultanément la réflexion que le retour de matinées pareilles à celle qu'ils avaient passée ensemble à celle qu'ils avaient faite; mais au lieu de garder cette pensée pour eux-mêmes, et de se réconcilier l'un avec l'autre, intérieurement et en silence, Alfred leva son verre, d'une main tremblante, tandis qu'Emma, encore moins maîtresse d'elle-même, fut obligé de poser le sien sur la table, et d'essuyer ses yeux.

Cet acte n'échappa pas à l'observation du digne M. Rothberg.

—Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il; vous ai-je offensé? Mon beau-fils, vous avez l'air embarrassé, et Emma est en larmes: qu'est-ce qui est arrivé?

Alfred, persuadé que le mystère devait être dévoilé, fit signe à Paul Werner de sortir, et chercha à donner l'explication que l'on désirait.

—Cela ne vaut pas la peine d'en parler, dit-il; seulement Emma est un peu trop entêtée.

Malheureux jeune homme! C'est de lui que l'on aurait pu dire, selon le proverbe, qu'il ne pouvait pas ouvrir la bouche sans y fourrer son pied. Son observation rouvrit les sources du chagrin de sa femme, qui déclara qu'elle avait appelé tout son courage à son aide, mais que l'idée d'être traitée d'obstinée, de capricieuse et de méchante, était plus qu'elle n'en pouvait supporter.

La confusion qui régna, alors, entre les personnages rassemblés dans la petite salle à manger, fut extrême.

—Attention! femme, dit M. Rothberg; il n'est pas bon que les vieux se mêlent des querelles des jeunes.

Mais Mme Rothberg, elle, fut d'avis que si l'on savait exactement de quoi il s'agissait et comment les cho-

ses s'étaient passées, peut-être son arbitrage pourrait amener un résultat satisfaisant. Ce point admis, Alfred fut invité à prendre la parole. Quand il eut fini, la jeune femme répliqua:

—Là, ma mère? eh bien! mon père... Vous l'entendez, s'écria-t-elle; vous pouvez dire si j'ai jamais été méchante.

—Bien, bien, mon enfant, dit le vieillard, avec un oignement de l'oeil, et une hésitation étudiée, — bien... peut-être... non.

—Mon cher ami, dit Mme Rothberg, en s'interposant, tu juges mal Emma; elle n'a jamais été méchante. Allons, tranquillise-toi, mon enfant, ajouta-t-elle; ne te tourmente pas, tout cela va s'arranger.

—Mais il insiste pour que je dise ces paroles, murmura la jeune femme en sanglotant.

—Ah! est-ce vrai, mon fils? demanda la mère, à Alfred, avec une ombre d'irritation dans la voix.

—Je vous en prie, qu'il ne soit plus question de cela, répliqua le jeune homme.

—Allons, ne me gênez pas mon déjeuner, dit M. Rothberg, d'un ton de bonne humeur; tu es une petite sotte, Emma; et vous, mon fils, vous reconnaîtrez qu'il est bon de laisser un peu de volonté à une jeune mariée. Elle se guérira bientôt d'en avoir une, comme ma bonne vieille compagne, que voici. Elle ne me contredit pas, elle; elle cède à mes moindres desirs; et si je lui demandais de dire: "Très bien, la table est mise", elle le ferait tout de suite.

—Vraiment!... Certainement non, je ne le dirais pas, répliqua Mme Rothberg, vivement.

—Comment! Si je te le demandais? reprit ce dernier,

—Non, assurément, non.

—Ah! ma femme, Catherine, tu n'es pas aimable; tu aurais le coeur de me refuser?

—Oui, bien sûr.

—Je vous en prie, parlons d'autre chose, dit Alfred.

—Non, dit M. Rothberg, je désire que la question soit vidée tout de suite. Chère Catherine, voyons, dis, sur-le-champ, "Très bien, la table est mise."

—Non, répondit résolument Mme Rothberg.

Le vieillard supplia, raisonna et finit par se fâcher.

—Tu devrais penser, Catherine, dit-il, que ce n'est plus une plaisanterie: tu donnes à ta fille un mauvais exemple de méchanceté.

—La vieille histoire, s'écria Mme Rothberg; les hommes se soutiennent toujours les uns les autres quand il est question de soumettre les femmes à leurs fantaisies. C'est au point que même le père prend parti contre sa propre fille.

—Je ne prends parti que pour moi-même, répliqua le vieillard. Que ma fille discute et se querelle avec son mari, cela ne me regarde pas; c'est avec toi que j'ai affaire, et je désire que tu dises ces paroles.

—Comment peux-tu demander quelque chose d'aussi ridicule à ta femme, observa Mme Rothberg.

—Là n'est pas la question, répliqua le mari. Je vous fais cette demande pour que vous me prouviez votre obéissance, juste comme Gessler exposait son chapeau pour obliger les Suisses à le saluer.

—Et ce fut parce que ce chapeau était devenu le sujet d'un ordre ridicule, absurde, que les Suisses se révoltèrent, répondit Catherine.

—Et nous, ajouta Emma, nous pouvons bien avoir aussi nos opinions, car nous sommes des femmes, et non des esclaves.

Cette déduction très logique tirée de l'exemple des Tyroliens parut enflammer le courage des dames; elles formèrent une double attaque contre ce qu'elles appelaient les prétentions tyranniques de leurs maris, et elle continuèrent la bataille longtemps encore après que le feu de l'ennemi eut été éteint.

—Nous n'obéirons jamais à des ordres déraisonnables, n'est-ce pas, chère mère? dit Emma, comme conclusion.

Ce à quoi Mme Rothberg répondit résolument:

—Jamais, jamais!

La victoire s'étant décidément rangée du côté des deux femmes, que pouvaient faire les maris, sinon de se demander à quelles conditions ils pouvaient rendre les armes?

—Nous nous sommes créé là une jolie affaire, dit le beau-fils; nous les avons toutes deux sur les bras; qu'est-ce que nous allons faire?

—Mon cher fils, répondit M. Rothberg, faites comme vous voudrez; je ne peux pas permettre qu'on me gâte mon déjeuner, car si je manque mon déjeuner, je n'aurai pas d'appétit pour le dîner, et de cette façon, toute ma journée sera perdue.

—C'est possible, mais nous ne devons pas céder, observa Alfred Krauser.

—Croyez-moi, répliqua M. Rothberg, j'ai de l'expérience, et nous entreprendrions-là une lutte dans laquelle aucun homme n'a encore jamais triomphé. J'ai commis la sottise de me laisser emporter à un accès de colère; mais maintenant je suis rede-

venu tout à fait calme—et, de fait, j'ai besoin de déjeuner.

Pendant que cette conversation avait lieu à demi-voix entre le beau-père et le beau-fils, que pense-t-on que faisait le parti victorieux? Croit-on que les deux dames s'enorgueillissaient de leur triomphe? Pas du tout; et peut-être si on les avait interrogées auraient-elles avoué que la victoire dans une bataille de mots avec un mari n'est guère moins désagréable que la défaite.

—Si j'avais pu deviner que cela dût en venir à ce point, j'aurais accepté tout d'un coup la plaisanterie, murmura Emma; je voudrais pour beaucoup avoir fait ce qu'Alfred me demandait, mais maintenant il est trop tard.

—Du moins tu lui auras montré que tu as une volonté à toi, lui répliqua sa mère, avec sympathie, "et c'est quelque chose!" Moi aussi j'étonnerai bien ton père; il se passera longtemps avant que je me raccommode avec lui.

—Nous nous soutiendrons réciproquement, n'est-ce pas, chère mère? demanda Emma.

—Tu peux en être certaine, mon enfant, répondit Mme Rothberg.

La jeune femme soupira; elle aurait peut-être bien désiré que sa mère lui fit une réponse différente, mais elle n'osa pas le dire.

—Nous ferions mieux de nous rendre, disait, d'un autre côté, le vieux M. Rothberg à son beau-fils, en regardant, d'un oeil avide, les mets qui couvraient la table.

—Mais que deviendra notre honneur... il est engagé? demanda Alfred.

—Bah! cria le beau-père, céder est une chose désagréable, et voilà pour-

quoi on en fait une question d'honneur. Mettons fin à tout cela!...

—Ecoutez, mes enfants, continuait-il, en riant, à haute voix, et en se tournant vers sa femme et sa fille, vous êtes un peu trop obstinées dans vos résolutions. J'ai besoin de manger pour prendre des forces, et pouvoir continuer la bataille; heureusement, la table est mise, l'on n'a rien de mieux à faire que d'en profiter.

Et tout en parlant, M. Rothberg approcha sa chaise de la table, et attaqua bravement le plat qui se trouvait devant lui.

—Chère mère, est-ce que nous aussi...? suggéra Emma, d'une voix tremblante.

—Oui, oui, certainement, nous ne devons pas perdre notre déjeuner, répliqua Mme Rothberg.

Et tous trois se trouvèrent bientôt assis autour de la table. Il ne manquait plus qu'Alfred, qui s'était glissé hors de l'appartement au moment où son beau-père avait pris la parole.

Toutefois, il ne tarda pas à revenir, avec deux superbes châles, et se dirigea vers sa jeune femme qui maintenant était devenue complètement humble.

Un regard suffit à Emma pour comprendre ses intentions, et quand elle leva les yeux, ils étaient pleins de larmes,—non de celles qu'elle avait versées, une heure auparavant, mais provenant d'une source bien différente, et que l'on devine sans peine.

Elle exprima le désir de n'avoir pas à faire un choix, et supplia que son mari ne le lui demandât pas maintenant. Mais lui, persista dans sa volonté, et la femme victorieuse finit par indiquer, sans parler, l'un des châles, que le mari vaincu posa gaîement sur ses épaules. Certes, pour ceux qui

n'avaient point assisté aux péripéties de la bataille, il aurait paru évident que la victoire s'était rangée du côté opposé à celui que nous l'avons vue favoriser.

—J'ai fait les trois quarts du chemin pour venir vers toi, ma petite femme, dit Alfred.

Que pouvait répondre la petite femme à un appel si charmant?

Elle cacha sa figure tout à la fois riante et mouillée de larmes contre l'épaule de son mari, et lui murmura à l'oreille: "Très bien; la table est mise!"

Ainsi fut rétablie la paix, et nous avons lieu d'espérer qu'elle n'a plus été troublée.

Mme Rothberg semblait réfléchir et chercher par quel moyen elle pourrait le mieux suivre l'exemple de sa fille.

Enfin, regardant l'autre châte, elle posa la main sur le bras de son mari, et lui dit familièrement:

—Mon ami!

—Eh bien! fit M. Rothberg.

—Tu vois, continua Mme Rothberg, il y a encore un autre châte; est-ce que tu ne veux pas te recommander avec moi?

—Au moyen d'un châte? dit le mari; non, je ne peux pas te le donner.

—Mais réfléchis... ajouta Mme Rothberg.

—Ma chère amie, répliqua celui-ci, j'espère que tu es plus raisonnable. Il peut être permis à un jeune marié de faire un cadeau à sa jeune femme pour faire la paix avec elle; mais quand il sera aussi vieux que moi, il sera corrigé de ces envies-là.

Pendant le temps que dura le déjeuner, Paul Werner et Bettina servaient à table, se tenant aux ordres de leurs maîtres. La jeune fille ne manquait pas une occasion de tourner

le dos à Paul; ce dernier lui adressait des regards suppliants, mais il n'y avait pas signe que la forteresse fût disposée à se rendre sous des attaques de cette nature.

A un moment, Alfred, d'un ton joyeux, adressa la parole à Paul:

—Tout est-il arrangé entre toi et Bettina? demanda-t-il.

Mais Paul répondit d'une voix profondément mélancolique.

—Non, monsieur; elle ne voudra jamais céder.

—Il faut que Bettina dise les paroles, cria Emma; c'est elle qui est la cause de tout le mal et il faut qu'elle les dise.

—C'est vrai, fit observer Mme Rothberg, allons, Bettina, décide-toi, devant tout le monde; ce sera ta punition. Voyons, dis après moi:—"Très bien; la table est mise."

Mme Rothberg fut tout étonnée des éclats de rire qui éclatèrent; elle ne s'était pas aperçue qu'elle-même prononçait les fameuses paroles. Un cri triomphant de son mari lui fit reconnaître sa faute.

—Enfin, tu l'as dit, ma femme! dit M. Rothberg.

Mme Rothberg mêla à son rire celui des autres, et, de bonne grâce, s'avoua vaincue.

Il ne restait plus que la jeune entêtée de Bettina à entraîner.

—Allons, Bettina, lui dit sa jeune maîtresse, c'est à ton tour; il faut que tu fasses comme nous.

Mais Bettina, toute rouge de confusion, se détourna de Paul Werner qui la regardait d'un oeil suppliant, et déclara que c'était impossible.

—Sais-tu que j'ai tout arrangé pour que votre mariage ait lieu dans un mois? demanda son indulgente maîtresse.

—“Très bien, répondit froidement la jeune fille, comme si cela n'avait pas de grandes conséquences.

—Parfait, parfait, tu en as dit la moitié, le reste à présent, s'écria tout le monde en chœur.

Bettina trouvant qu'elle n'était plus soutenue par personne, et charmée peut-être par l'idée du mariage qu'on lui montrait en perspective, s'arma du courage du désespoir, et murmura précipitamment: “La table est mise”,

puis jetant son tablier par-dessus sa tête, s'enfuit hors de la salle à manger.

La morale de cette simple histoire, nous l'avons indiquée au commencement de notre récit, il nous a paru qu'elle ressort d'elle-même à chaque ligne. L'on a pu voir, en effet, comment une chose qui n'est rien par elle-même, peut entraîner de sérieuses conséquences.



La musique aussi vieille que le monde

Court résumé de l'art sublime à travers les âges.—Compositeurs et instruments, depuis les primitifs à nos jours.—Conspuons le "Jazz"

((Spécial pour la "Revue Populaire"))

Avant même de parler, l'homme a pleuré; il a ri et il a chanté. N'ayant pas encore appris à articuler des sons pour leur donner une signification, il manifesta ses divers états d'âme par les moyens les plus naturels et les plus à sa portée. L'homme a d'abord chanté, et c'est à ce premier geste de la créature que remonte toute l'histoire de la musique à travers les âges. La voix humaine fut donc le plus ancien de tous les instruments et aussi le plus parfait, puisqu'il remonte à la création de l'homme lui-même. Mais, vint un temps où il songea à imiter la voix humaine à l'aide d'instruments étrangers, dont les plus anciens sont la flûte, le chalumeau, l'ancêtre du hautbois, et la lyre, l'ancêtre de la harpe et de tous les instruments à cordes. Les instruments de percussion sont presque aussi anciens que les instruments à vent et à cordes, selon que le prouvent des découvertes faites dans les ruines les plus anciennes du monde. Dans les ruines de l'Egypte, n'a-t-on pas trouvé des flûtes et des lyres remontant au moins, à cinq ou six mille ans en arrière. Ces instruments étaient connus et perfec-

tionnés, même aux temps des plus anciens Pharaons.



Le principe de la flûte a probablement été découvert par un homme qui, ayant soufflé dans un roseau bouché à une extrémité, constata qu'il rendait un son. Ce ne fut ensuite qu'affaire d'expériences et de tâtonnements, pour apprendre la manière de percer ces roseaux de trous, à intervalles fixes et réguliers, trous qu'on bouchait à volonté pour rendre des sons différents.

Le principe de la lyre doit être dû au fait d'un homme primitif qui, ayant tendu une corde de boyaux d'animaux, (toutes les cordes étaient alors ainsi faites,) constata en la pinçant, qu'elle rendait un son. Il coupa ensuite cette corde par la moitié et constata qu'ainsi raccourcie, elle rendait un autre son, et ainsi de suite. C'est là l'origine de la gamme des sept différents sons de l'échelle musicale actuelle. Quant aux instruments de percussion, les tambours, etc., ils retracent leur origine, à partir du premier moment où l'homme, sous l'effet d'un sentiment extraordinaire, battit des mains ou frappa un corps sonore, afin de manifester sa joie ou sa douleur, tout en rythmant ses pas ou ses gestes. Donnez un plat et une cuillère à un tout jeune enfant, pour l'amuser, et la première chose qu'il fera ce sera de frapper dessus, pour en tirer des sons ou du bruit.

La Cornemuse ou la "vèze", l'ancêtre de l'orgue moderne, est aussi un instrument qui remonte à la plus haute antiquité. Il est certain que pour s'éviter la fatigue de toujours souffler dans des instruments l'homme songea à y faire pénétrer le vent nécessaire artificiellement. Il commença par souffler dans une autre qu'il ne dégonflait, par une pression, qu'en ménageant l'approvisionnement d'air emmagasiné à l'intérieur.

Nous n'en finissons pas, s'il nous fallait ainsi raconter en abrégé l'origine de tous les instruments, même les plus anciens, et il est préférable de passer tout de suite aux documents écrits qu'on retrouve chez les anciens Grecs, presque mythologiques, du VII^e et V^eme siècle, avant notre ère.

Par le mot musique, les premiers Grecs entendaient toute l'éduca-

tion de l'âme, dont l'art des sons n'était qu'une ramification, selon Platon. Ils ne concevaient pas la musique comme un art indépendant de la poésie, et ne s'en servaient que pour accompagner leurs chants ou leurs paroles. La légende les montre, même, accompagnant leurs discours aux bêtes, aux accents des lyres et des chalumeaux; et l'on ajoute que même les fauves les plus terribles se laissaient charmer et captiver par des enchaînements de sons aussi agréables, selon que le montre une de nos vignettes. Ceci se passait au temps lointain des aèdes et rhapsodes homériques, au temps d'Orphée, de Musée, de Lenos et d'Eumolpe, environ huit cents ans ou plus, avant l'ère chrétienne. Même à cette époque primitive, mais non sans idéal et sans culture, la musique se mêlait à toutes les manifestations de la vie hellénique. C'était alors la première période dite "Archaïque", plus répandue en Thrace ou en Phrygie. N'oublions pas cependant que les Grecs d'il y a 3,000 ans, tout cultivés qu'ils fussent, n'avaient rien inventé en fait de musique, puisque déjà, deux ou trois mille ans avant eux, les Egyptiens primitifs connaissaient les flûtes de roseau, et les lyres monocordes ou bicordes. Enfin, la musique grecque ne fut vraiment en possession de tous ses véritables moyens qu'après avoir passé successivement, de la période "archaïque" à la période "Spartiate", avec Archiloque, Alcée et Sapho, en honneur surtout à Delphes; puis à la période "Classique", ou "Athénienne", avec les odes de Pindare et d'Anacréon, et enfin à la période "hellénistique" qui débute au quatorzième siècle avant notre ère.

A Rome comme à Alexandrie et autres villes antiques, on cultivait

aussi la musique, mais c'était l'art grec qui s'imposait comme base. On connaissait les odes, les chansons, les hymnes, les airs de danse et même les airs dramatiques, et tout cela venait de Grèce d'abord. On connaissait aussi les airs de triomphes accompagnés de trompettes dont l'origine, plutôt égyptienne, remontait aux Pharaons.



De chaque côté vient à l'attention

Détail amusant, en passant. A chaque fois qu'on représente "Aïda" à l'Opéra, on ne manque pas d'exhiber de pseudo antiques trompettes de 12 pieds de longueur, en droite ligne, de l'embouchure à la cloche. Or, il est prouvé que les trompettes du temps d'Aïda, n'avaient exactement que 18 pouces de longueur. Les metteurs en scène aiment parfois impressionner, même aux dépens de la vérité historique.

C'est l'Eglise qui fut, au moyen-âge l'héritière de l'art antique de la musique, dont elle conserva, en les simplifiant, les procédés essentiels. Le chant de Solesme de nos temples nous rapproche donc considérablement du genre de musique en vogue, dans la plus lointaine antiquité.

Jusqu'à ce moment, tout se chantait ou se jouait à l'unisson, et ce ne fut que vers la fin du XII^{ème} siècle qu'une évolution réelle commença. On imagina d'étager des sons les uns

au-dessus des autres et des esprits, vraiment chercheurs, en musique, inaugurèrent le contrepoint. Les ménestrels et les trouvères, contrepuntistes innés, improvisaient des mélodies qu'ils "harmonisaient". Des moines entreprirent de noter toutes ces improvisations d'après le système de Gui d'Arezzo. Enfin, ce fut aux XV et XVI^{ème} siècles qu'apparurent les véritables compositeurs, originaires pour la plupart de la Flandre ou de la France du Nord. Quelques-uns passent en Italie, s'emparent de motifs populaires qu'ils introduisent dans la musique religieuse. Alarmé de cette profanation, en 1560, le Concile de Trente veut absolument interdire toute musique à l'église, mais le génie de Palestrina conjura heureusement cet ostracisme.

La musique profane, chansons, opéra, prend naissance vers le milieu du XVI^{ème} siècle, et c'est alors qu'on vit surgir des instruments nouveaux, absolument prépondérants dans l'orchestre. Les luthiers s'affirment et créent toute la famille des violons qui nous vaudront plus tard les Lulli, les Paganini, Les Mozart; ils créent aussi une foule d'autres instruments de tous genres, dont les épinettes et les clavecins faisant surgir des compositeurs fameux, tels Galilée, Pergolèse, Lamptra, Lulli, Ramson, Gluck. Enfin l'opéra comique prend naissance avec Grétry, Monsigny, Gossec, Delayrac. Nous atteignons alors la grande période productive, tant en France qu'en Allemagne, et c'est de 1780 à 1850 qu'on voit surgir des génies musicaux immortels, comme Bach, Haendel, Mozart, Beethoven, Weber, Mendelssohn, Schubert, Schumann, Chopin, Liszt, Wagner, pour ne parler que des colosses. Depuis nous avons eu De-

bussy, Gounod, Massenet, Saint-Saëns Charpentier, Ambroise Thomas pour ne parler que des chefs d'école, en France, sans parler de l'admirable musique scandinave et slave.



Chose curieuse, l'Angleterre et les Etats-Unis n'ont pas produit un seul auteur méritant vraiment d'être cité à côté de toutes ces gloires immortelles, si bien que dans ces deux pays, où l'on est friand de l'opéra, on se contente du drame lyrique en français, en allemand et en italien.

En Angleterre comme aux Etats-Unis les auteurs de couplets populaires et de danses faciles et parfois triviales abondent et font fortune, hélas! Mais ce n'est pas de la musique; c'est

tout au plus de la musiquette, et l'on dirait que plus c'est plat et bête, plus ça prend. Triste, en vérité.

Chez nous, dans le Canada-français, le pays est trop jeune, et si nous n'avons pas d'école à nous, nous avons tout de même toute une jeune pléiade qui s'affirme. Comme les Américains, nous fournissons tout de même de magnifiques interprètes à l'Europe, dont Rodolphe Plamondon est le prototype le plus parfait.

Mais, il y a encore gros pour parfaire l'éducation musicale de la masse qui ne songe même pas à ce que put être l'enchantement des sérénades sous les balcons, les vieux airs poudrés et à perruque de jadis où le charme des grêles clavecins de nos mères. Le phonographe est appelé à jouer dans le peuple, un grand rôle d'éducateur, à condition qu'on ne sature pas trop ce pauvre public du monstrueux jazz qu'on devrait bannir à jamais de toute société qui se respecte, pour le laisser aux nègres hystériques qui l'ont inventé. Le "jazz", c'est la prostitution de la musique, c'est de la pourriture qu'il faut jeter aux vidanges sans tarder.

Gustave Comte.





HOMMES

Le mariage, une rivière et le trouble sont des choses dans lesquelles il est toujours facile d'entrer mais difficile de se tirer.

* * *

Quand les yeux d'une femme disent "oui", que ses lèvres disent "non", un célibataire doit comprendre.

* * *

Avec la prohibition, on ne peut plus dire: "in vino veritas", et l'on n'a jamais pu dire: "in Venus veritas".

* * *

Les hommes ont meilleur goût que les femmes, aussi ils ne s'embrassent pas entre eux.

* * *

Beaucoup de choses arrivent à ceux qui savent attendre; par exemple, les parents de sa femme, la pauvreté et le vieil âge.

* * *

La meilleure chose qu'un célibataire peut dire à une femme, c'est: "je t'aime!"

* * *

Si on fait l'amour à un cercle de jeunes filles on s'expose à acheter un anneau.

* * *

Les femmes, généralement parlant, parlent généralement.

FEMMES

Il faut 20 ans à une mère pour faire un homme de son enfant, et 20 minutes à une autre pour en faire un idiot.

* * *

Dans une noce, la mariée pleure parce que c'est la sienne et ses amies pleurent parce que ce n'est pas la leur.

* * *

L'amour aime à choisir ses victimes parmi les plus jeunes et les plus jolies.

* * *

Les jeunes filles qui n'aiment pas à se faire embrasser doivent se marier.

* * *

Pour une femme le mariage à l'air d'un repas sans vins; il a besoin d'être bien bon pour qu'on s'y plaise.

* * *

En amour, la femme se demande: "Pourquoi ne me demande-t-il pas?" Et l'homme, de son côté, se dit: "Consentira-t-elle?"

* * *

L'ennuyeux en amour, c'est que les gens deviennent amoureux.

HOMMES

Le brave, mérite la plus jolie, mais c'est le plus riche qui l'a.

* * *

Payez des compliments et vos dettes et vous réussirez toujours dans la vie.

* * *

Dans un mariage le marié est comme un microbe sur un éléphant, à peu près la chose la plus insignifiante qui soit.

* * *

Si la politesse ne coûte rien, comment se fait-il qu'il n'y ait que les célibataires qui la mettent en pratique vis-à-vis des femmes?

* * *

Tous les hommes sont nés égaux et libres, mais la plupart se marient vers 21 ans.

* * *

Célibataires, méfiez-vous des femmes qui disent trop de mal de vous.

* * *

L'inconstance de la femme que j'aime n'a d'égale que la constance de celle que je n'aime pas.

* * *

Combien de célibataires se sont perdus dans les jolies fossettes des petites ingénues.

* * *

"Le vin, les femmes et les chansons" doivent être remplacés par "le ginger-ale, les femmes et les petits-fours"!

* * *

L'homme a été fait pour la femme et la femme pour l'homme. Tout le malentendu provient de ce que chacun s'imaginerait avoir été créé pour lui-même.

FEMMES

La queue des chiens et des chats est plus franche et plus sincère que la langue d'un célibataire.

* * *

Les larmes de femmes leur coûtent peu et leur rapportent beaucoup.

* * *

Si une jeune fille avait la cheville des modèles pour bas, la taille des modèles pour corsets, les cheveux des étalages de perruquiers et les dents vantées par les fabricants de pâtes dentifrices, elle pourrait se passer d'un coeur, elle trouverait tout de suite à se marier.

* * *

Les contrariétés sont les épices du mariage.

* * *

Personne n'est vertueux sans avoir été tenté et personne n'est tenté sans avoir été vertueux.

* * *

Si l'amour est une tragédie, le mariage est une comédie.

* * *

Un bon baiser en demande un autre.

* * *

Quelques femmes regardent leur mari comme elles regardent les dix commandements; quelque chose qu'elles doivent étudier mais qu'elles ne doivent pas suivre.

Les trésors qui gisent au fond de l'océan

Il y en a pour des sommes fabuleuses. — Au moins 50 milliards, au cours de la dernière guerre, seulement. — Moyen de des repêcher.

On évalue à cinquante milliards les valeurs contenues dans les navires engloutis pendant la guerre; et les ingénieurs qui se sont spécialisés dans la question des recherches sous-marines assurent qu'il ne faut pas compter, même au prix des travaux les plus difficiles et les plus coûteux, récupérer, sur ce chiffre formidable, plus de deux milliards.

C'est donc du fait de la barbarie allemande, une valeur de quarante-huit milliards à jamais perdus pour l'humanité.

— 0 —

Or, ce n'est pas d'aujourd'hui que les trésors engloutis, soit pour cause de guerre, soit pour cause de naufrage, ont suscité la convoitise humaine. Maintes expéditions ont été organisées pour les rechercher.

Que de richesses, en effet, dorment au fond des océans, à des endroits que l'on connaît, mais où la profondeur des eaux n'a pas permis à l'homme d'atteindre jusqu'ici!

Les scaphandriers revêtus des scaphandres les plus perfectionnés, ne peuvent guère descendre utilement, c'est-à-dire travailler au-dessous de 150 pieds; et combien de vaisseaux chargés d'or ou d'objets d'art ont cou-

lé par des fonds qui excèdent dix ou quinze fois cette profondeur!

Tout le monde a oui parler des navires de l'Armada ou des galions de Vigo. Depuis plusieurs siècles, les uns et les autres enflamment les imaginations des chercheurs de trésors.

Dans la baie de Vigo, un scaphandrier descendit autrefois et vit les fameux galions couchés sur le fond. Mais il ne put les atteindre, et les pressions qu'il avait subies pour approcher de ces carcasses de navires qui recèlent dans leurs flancs tant de lingots d'or, lui furent funestes. Il en mourut le lendemain.

Pour l'Armada, on fut plus heureux. Le galion amiral de la fameuse flotte de Philippe II, qui se nommait "l'Amiral-Florence", alla sombrer sur les côtes de la Grande-Bretagne, dans la baie de Tobermory. On a fait, depuis quelques années, des recherches dans cette baie où le galion espagnol se trouve par dix-huit mètres de fond, et on a retiré des canons et deux coffres pleins d'or et d'argent.

Un scaphandrier rapporte qu'il vit, dans la mer du Nord, un navire qui portait en Hollande, vers 1808, le trésor de Napoléon. Ce navire sombra

avec cent millions d'or. On parvint à en extraire 56.

Dans la mer Egée, on a fait, il y a une quinzaine d'années, des explorations sous-marines qui donnèrent quelques intéressants résultats. En 1906, le gouvernement grec conclut un traité avec des associations de scaphandriers de Livourne pour opérer le sauvetage de 70 navires de guerre coulés à Navarin par les flottes combinées, française, anglaise et russe, en 1827. En outre, d'après ce traité, les scaphandriers devaient rechercher également des galères romaines coulées entre Cérigo et Candie, tandis qu'au cours des conquêtes romaines, elles transportaient de Grèce des trésors de toutes sortes. L'emplacement occupé par ces galères a été signalé peu de temps auparavant par un scaphandrier qui avait rapportée d'une plongée un splendide vase antique que le gouvernement français acheta 400,000 francs.

Ces recherches eurent lieu avec quelques succès. A Navarin, les plongeurs retrouvèrent, par trente-six mètres de profondeur, treize vaisseaux turcs. Près de Cérigo, ils purent extraire d'une galère romaine onze amphores en terre de forme classique, qu'un archéologue estima devoir remonter au cinquième siècle avant l'ère chrétienne.

Mais la plus belle découverte fut faite par des scaphandriers génois qui, fouillant le fond de la mer près des rivages d'Anticythère, remontèrent par fragments une statue antique qui fut reconstituée et qui représente un admirable Apollon.

Ce sont là, à peu près, les seuls succès des chercheurs de trésors au fond de la mer dans les années qui précédèrent la guerre... Et au prix

de quels labeurs et de quelles dépenses furent-ils obtenus!...

Depuis la fin des hostilités, l'espoir de récupérer au moins une partie des trésors engloutis par les pirates allemands a suscité plus d'une initiative nouvelle.

On ne saurait dire, d'ailleurs, que cet espoir soit chimérique. Comme on l'a fait observer justement, beaucoup de vaisseaux engloutis l'ont été à des profondeurs où les scaphandriers peuvent atteindre.

Un certain nombre furent coulés par des mines; or, les mines ne peuvent être mouillées dans les grandes profondeurs; les autres furent atteints par les torpilles des sous-marins allemands; or, les sous-marins se tenaient rarement au large; c'est, le plus souvent, à la sortie des grands ports qu'ils guettaient leur proie.

C'est pourquoi il est rare que les navires sombrés reposent sur des fonds dépassant ou même atteignant 300 pieds. Il en est beaucoup qui ne se trouvent pas au-dessous de 150 pieds; on en a même signalé un certain nombre qui, sur les côtes de Bretagne, notamment, ne sont guère à plus de 50 ou 60 pieds. Au prix de quelques efforts—longs évidemment, et coûteux, sans doute—ceux-ci pourront être renfloués; tout au moins pourra-t-on ramener au jour les objets de valeur qu'ils contiennent.

En Angleterre et en Amérique, des entreprises officielles ou privées ont été créées pour le renflouement des navires coulés et le sauvetage de leurs cargaisons.

On assure que le "Salvage Department" anglais aurait déjà récupéré 50 navires coulés, représentant, avec ce qui a pu être sauvé de leur contenu, une valeur de 200 millions de dollars.

Parmi ces sauvetages, on cite, comme un des plus importants, celui du croiseur auxiliaire "Laurentic", qui fut coulé par un sous-marin allemand à l'entrée du Lough-Swilly, en Irlande. Le "Laurentic" avait une cargaison d'or évaluée à 180 millions. Après six mois de travail, on est parvenu à en tirer 80 millions.

En Amérique, une compagnie, la "Suter Ocean Submarine" s'est créée dans le même but. De nouveaux appareils ont été construits afin de permettre aux scaphandriers d'atteindre de plus grandes profondeurs. On annonçait récemment que l'inventeur d'un de ces appareils avait pu descendre à 330 pieds et rester quarante-cinq minutes sous l'eau.

Cet appareil pèse 2,400 livres. On comprend qu'un homme enfermé dans une aussi pesante carapace est incapable d'exécuter le moindre mouvement. Même sous l'eau, malgré la diminution de la charge, il lui serait impossible d'avancer d'un pas si l'électricité ne venait à son aide.

Mais grâce à d'ingénieux mécanismes, il peut manoeuvrer ses jambes, ses bras et ses mains d'acier au bout desquelles se trouvent d'un côté une pince, de l'autre une puissante lampe électrique.

On signalait encore récemment l'invention d'un "plongeur", le "Canon Ball", véritable sous-marin qui a l'aspect d'un boulet de canon et qui est occupé par deux opérateurs dont la mission consiste à attacher à l'épave engloutie les pontons d'acier qui servent au relèvement et au renflouement du navire.

LA VIE CHÈRE IL Y A SIX SIÈCLES

La cherté de la vie était plus élevée qu'aujourd'hui, il y a 600 ans, en proportion des salaires que recevaient alors les ouvriers et de ceux qui sont maintenant payés. C'est ce qu'a démontré le professeur R. M. Garrett à une assemblée de la Société Philologique de l'état de Washington. Le conférencier a lu un compte des dépenses du comte de Derby—plus tard le roi Henry IV d'Angleterre, datant de l'an 1390. On y trouve les détails suivants:

Oeufs, 9 cents la grosse.

Beurre, 25 cents les 14 livres.

Farine d'avoine, ½c la livre.

Riz, 2½c la livre.

Un splendide cheval blanc, \$25.

Bière, 2 à 4c le gallon, selon la qualité.

Vin, 5c la chopine pour le meilleur.

Couvertures, les meilleures, 5c la verge.

Mouton entier, 65 cents.

Boeuf entier, \$3.75 à \$7.50.

Dattes, 7 cents la livre.

Sucre, 36 cents la livre.

Mais un charpentier ne gagnait que 12 cents par jour. Pour cette somme il pouvait acheter une livre de beurre, deux livres de fromage, une livre de sel, deux livres de farine, une douzaine et demie d'oeufs, une poule et une livre de riz. Tout ceci coûterait maintenant dans les \$3.10. Un charpentier de l'union reçoit aujourd'hui (à Seattle) \$4.50 par jour, de sorte qu'après avoir fait son marché il lui resterait encore 1.40.

\$

Pièges pour les chasseurs

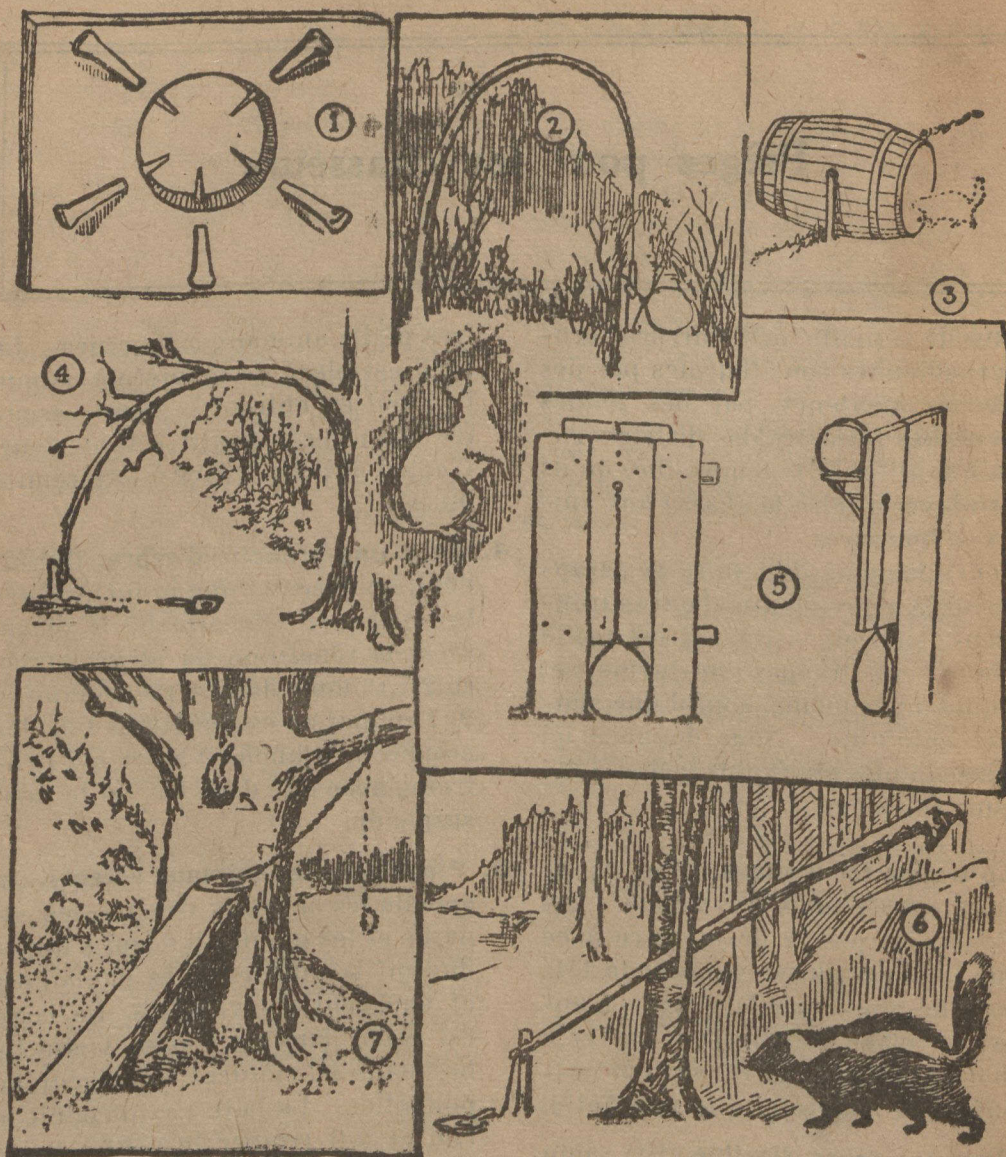
Plus de la moitié des fourrures brutes canadiennes sont fournies par des chasseurs amateurs, par des jeunes gens ou des fermiers des districts ruraux, qui utilisent le temps libre qu'ils ont en hiver à faire la chasse aux animaux à fourrures.

Tout chasseur doit faire ses trappes pour le genre d'animal qui se trouve dans l'endroit visité. Il est facile de faire ces trappes soi-même, et quelques-unes même, sont d'une simplicité enfantine. Nous donnons ici les plus simples et les plus faciles à fabriquer soi-même.

1. **La trappe fer à cheval.** Une trappe toute simple mais très bonne. Les clous sont placés de manière à ce que l'animal puisse y entrer la tête mais ne puisse pas la sortir. L'appât est placé dans le trou du fer à cheval. Cette trappe est surtout destinée à la martre et à la mouffette.
2. **Avec un arbre flexible.** Un sapin vert est taillé et amené au sol. Là, il est attaché à un piquet de manière à ce que l'animal une fois pris fasse déplacer l'arbre qui remontera à sa position première. Ce genre de piège est excellent en ce sens qu'il empêche la proie que l'on vient de prendre de se faire dévorer par les autres animaux.
3. **Avec un baril.** Ce genre de piège convient surtout aux renards et au-

tres petits animaux à fourrure. Le baril est placé de manière à ce que l'animal en entrant le fasse basculer et le garde captif à l'intérieur. L'appât doit être placé à l'extrémité du baril.

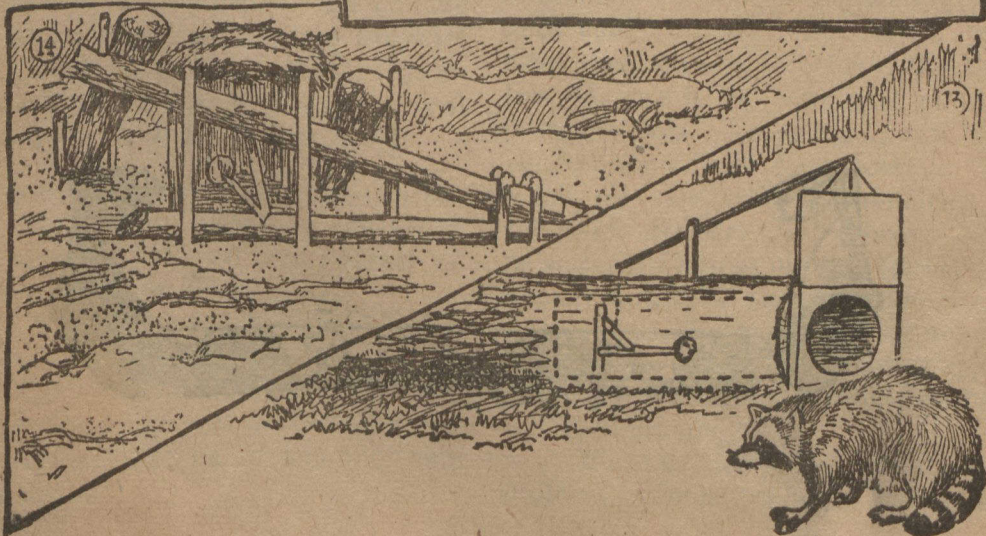
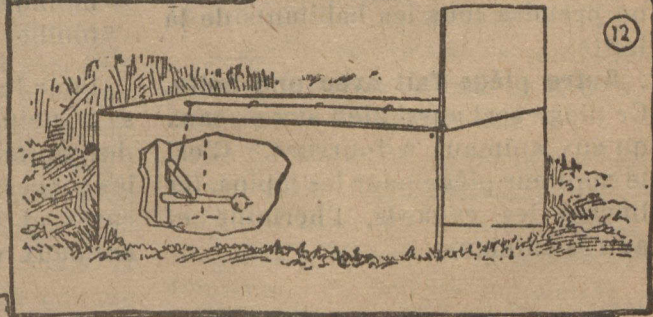
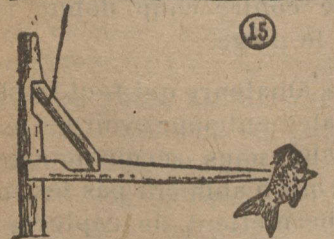
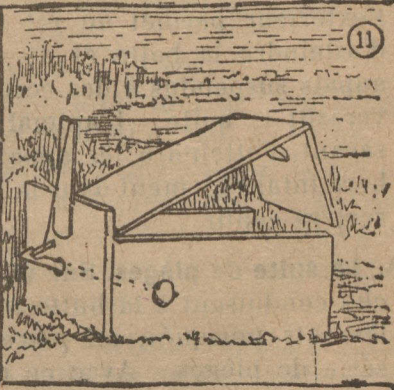
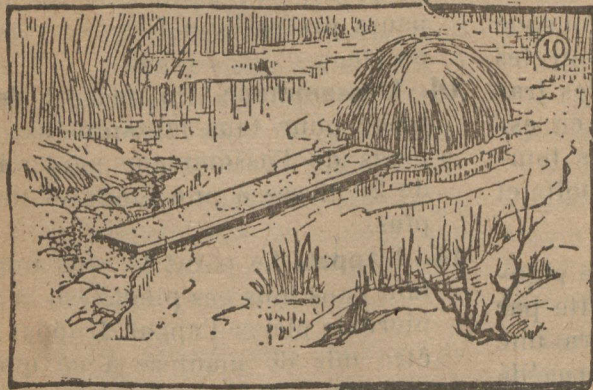
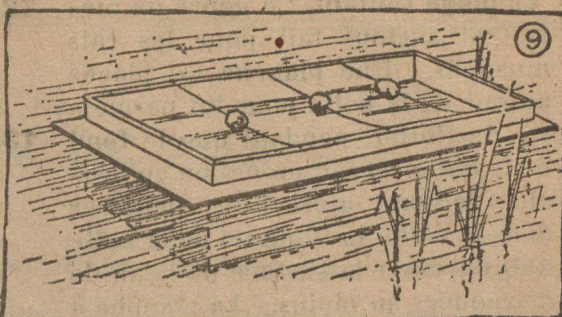
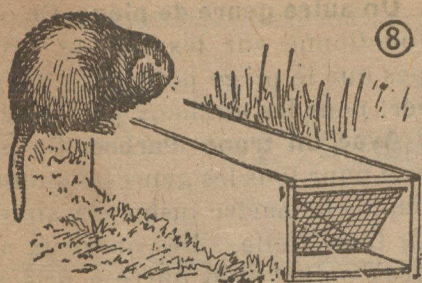
4. **Avec une branche d'arbre.** Durant l'été, on descend une branche d'arbre à laquelle on attache le piège. C'est la répétition du piège numéro 2. Comme dans le piège numéro 2, l'animal en se débattant fait décrocher la branche d'arbre qui l'entraîne avec elle dans l'air et le tient suspendu.
5. **Piège pour les animaux voleurs.** On appelle les animaux voleurs, les renards et les mouffettes, qui s'introduisent la nuit dans les poulaillers et égorgent les volailles. Le lasso est placé dans un espace laissé libre dans la clôture conduisant au poulailler. La bête s'y introduit le cou et fait tomber le contre-poids qui se trouve de l'autre côté. L'animal est pris à tout coup avec ce genre de piège.
6. **Le piège du poteau.** Ce piège fonctionne de la même manière que les pièges numéros 2 et 4. Il sert pour les animaux de la taille du loup et du lynx. On l'emploie beaucoup en hiver.
7. **Le piège à chaîne.** En essayant d'atteindre l'appât placé un peu



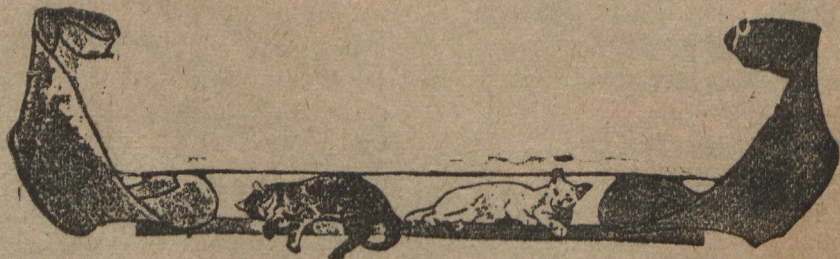
plus haut que l'animal, celui-ci met le pied sur le piège et en se débattant, il tombera dans le vide et sera maintenu par le piège. Ce piège comme les numéros 2, 4 et 6 tient l'animal éloigné des autres bêtes de proie.

8. La boîte. Ce piège a surtout une qualité, c'est que l'on attrape les

animaux vivants et non blessés. Il est très facile à la bête d'entrer, mais elle ne peut sortir. On s'en sert aussi bien dans l'eau que sur la terre. Un fermier des environs de Montréal a déjà pris 14 rats musqués d'un seul coup avec ce genre de pièges. Il faut mettre un appât assez volumineux si l'on veut prendre beaucoup d'animaux.



- 9. Le piège flottant.** Ce genre de piège est surtout fait pour les rats musqués. Une planche est placée autour de la boîte pour lui permettre de flotter, pendant que le fond de la boîte est fait en net ou en broche, laissant ainsi l'eau pénétrer dans la boîte. Le sommet de la boîte doit dépasser la surface de l'eau de dix pouces au moins. La planche à l'extérieur permet au rat musqué d'atteindre la boîte et de voir les appâts suspendus à des cordes traversant la boîte. L'animal en essayant d'atteindre les appâts tombera infailliblement dans la boîte et restera captif.
- 10. La suite de pièges.** Sur une planche conduisant à la hutte faite par les rats musqués, on placera une série de pièges. Avec ce procédé on prendra tous les habitants de la hutte.
- 11. Autre piège fait avec une boîte.** Ce piège sert aussi bien aux oiseaux qu'aux animaux à fourrure. C'est le meilleur piège pour les lapins, les lièvres les canards, l'hermine et autres animaux.
- 12. Un autre genre de piège.** Ce piège fonctionne sur les mêmes principes que le piège précédent. On s'en sert pour les animaux plus gros.
- 13. Avec un tronc d'arbre.** Ce piège sert pour tous les genres d'animaux, depuis la martre jusqu'aux animaux de forte taille. Des animaux aussi gros qu'un loup ont été pris avec ce piège. Presque tous les trappeurs professionnels se servent de ce piège.
- 14. L'assommeur.** On se sert de ce piège pour tous les animaux. Le poids de l'assommeur peut varier de 20 livres à une tonne et même plus.
- 15. L'appât.** Le point le plus important dans tous ces pièges est la manière de placer l'appât. L'appât doit être mis de manière à ce que le moindre contre-coup donné fasse tomber le piège.
- Pour les amateurs qui font la chasse principalement pour avoir les peaux des animaux nous recommanderons les pièges qui n'abîment pas les fourrures et permettent de capturer les animaux vivants.



L'OMBRE DE JADIS

Revenez, ô mes souvenirs! Revenez en foule, silencieusement, dans mon âme. Oui, revenez chers amis, dans le foyer intime et tout chaud de mon cœur. Revenez! Faites revivre en moi la douleur, comme les lointaines féeries. Ressassons ensemble les jours écoulés! Ressuscitons les années que nous a pris le temps, réveillons ceux que la tombe a rendus muets...

...Bonne grand'mère, oublie de donner le coup de doigt à son rouet, et ce dernier arrête sa chanson. Grand'mère ne s'en aperçoit pas. Elle ferme les yeux, tandis que sa coiffe de dentelle descend un peu plus sur son front. Elle est belle grand'mère! on dirait une marquise antique, avec ses cheveux en bandeaux comme poudrés d'argent. Son front est noble et lisse pareil à de l'ivoire. Sa bouche est petite avec des sourires toujours logés dans les coins... Mais... qu'a-t-elle, grand'mère? Ses yeux sont fermés... on dirait qu'elle dort!

C'est cela, je va's aller la surprendre, me dis-je. Elle se réveillera, poussera un petit cri que j'étoufferai sous mes lèvres. C'est cela!...

...Et je m'approche, je me penche... que vois-je? Le regard de grand'mère qui filtre sous les cils!... Ah! c'est moi qui est jouée! deux bras me saisissent, un baiser s'applique sur mes lèvres...

—Vous ne dormiez donc pas, grand'mère?

—Mais non, tu vois...

—Alors, dites-moi le conte que vous me promettiez tout à l'heure.

Grand'mère se redresse, je me pelotonne à ses pieds auprès de plusieurs rouleaux de laine. Grand'mère fait tourner son rouet, en réglant l'allure de son pied.

Les petits rouleaux soyeux et blancs glissent entre ses doigts, tandis qu'elle raconte une belle histoire vraie.

Grand'mère avait alors quinze ans... mais ce n'est pas à moi de le dire, je laisse parler bonne mémé.

Je me souviens, je portais ce jour-là une jolie robe de mousseline blanche, des mignons souliers vernis et tout neufs. Mes cheveux blonds alors, tombaient en lourdes bouclettes sur mon cou. On me disait jolie... on avait peut-être raison, bref! C'est ce jour-là, que je l'ai rencontré pour la première fois. La grande route qui conduit au village était déserte. Le soleil de septembre commençait à s'éclipser derrière les arbres... la brise sentait bon et la forêt était d'une attraction mystérieuse. Je m'en allais, m'inois levé, la bouche ardemment tendue dans le vent. Mes lèvres appelaient la vie comme désireuses du baiser de l'inconnu.

...Bientôt, je devais passer mon diplôme de musique, mon lauréat s'il

vous plaît. Je faisais les plus beaux rêves! Tout-à-coup je tressaillis, un grand jeune homme était à deux pas de moi. Il allait en sens inverse. Sa tournure élégante, son air mélancolique, ses grands yeux, oui surtout ses beaux yeux d'or brun éveillèrent en mon coeur, une magie! Tu avoues petite, qu'à mon âge, il n'en fallait pas plus pour faire rêver la petite fille sentimentale que j'étais.

Il me salua fort galamment. J'ai rougi et j'ai baissée les yeux. Oh! mon coeur, comme il battait fort, tel me semblait qu'il allait l'entendre... je hâtai le pas, je courus presque, je sentis que le jeune homme s'était arrêté et qu'il me regardait.

Oh! j'étais heureuse et pourtant, mes jambes devenaient faibles et mon coeur, mon coeur comme il battait! j'aurais voulu me cacher, me soustraire à ce regard...

Arrivée au village, j'appris qu'un jeune instituteur était dans la paroisse depuis deux jours. Que c'était lui qui remplaçait le vieux maître de l'an dernier, devenu impotent. Je ne demandai pas son nom. Je savais que c'était celui que j'avais vu sur la route, cela me suffisait.

D'autres semaines se passèrent, je revis le bel instituteur... Bientôt la fillette devint amoureuse, il était son héros de légende, son idole, son dieu.

Olivier le méritait bien. Il répondit à mon amour avec un coeur épris tout aussi merveilleusement que le mien. Cependant, l'Idylle toute de flamme pure, restait un secret entre nous, le voile du mystère enveloppait notre amour.

—Pourquoi ne pas l'avoir avoué, d'ras-tu, petite?

—Attends. D'abord une peur instinctive de mon père qui était très,

très sévère, j'avais peur qu'il me privât de voir mon ami si bon, si tendre! Que j'aurais été malheureuse, grand Dieu! mieux aura valu la mort! Il me semblait alors, que ne plus voir Olivier, ne plus entendre sa voix, ne plus voir ses chers yeux, c'était un supplice trop lourd pour moi.

Se séparer, oh! jamais j'en aurais la force, ce serait trop terrible. Puis, il y avait la belle innocence qui nous fait agir selon son coeur, qui nous fait côtoyer l'abîme sans nous en faire éprouver l'âpre vertige. Mais l'expérience, elle, découvre au loin, le caillou sur la route.

Souvent le jour, je trouvais un prétexte pour faire une promenade au village. Petites commissions, comme aller chercher le lait, les oeufs, la poste, etc., et mille petits manèges qui me forçaient à passer devant la porte d'Olivier. Par hasard, il se trouvait toujours à la fenêtre! un petit bonjour de loin, un sourire... et je m'en allais rougissante, troublée de son regard que je sentais derrière moi.

Je revenais à la maison me répétant à moi-même: Je l'ai vu! je l'ai vu! dans une extase silencieuse.

Puis le soir après l'école, par hasard encore, je revenais de donner ma leçon de musique... et hasard toujours, Olivier se trouvait sur la route. On se donnait la main, on souriait, puis d'un accord tacite, on s'asseyait au revers du talus. Et là, tous les deux, devant la grande paix de l'infini on se disait ce qui chantait en nous. Comme les oiseaux on parlait d'amour. On se disait l'amour dans de doux roucoulements, des zéziements charmants comme la gent alliée.

Dans ce décor poétique, idéalisé par notre rêve, Olivier me parlait tout bas

de bien tendres choses. J'appuyais ma tête à son épaule, écoutant sa voix...

Un soir, nous nous étions oubliés dans noire bonheur. Le temps s'était si vite en allé, que l'ombre surnoise nous avait surpris. Nous étions tout absorbés de nous même, goûtant le charme qui nous retenait l'un près de l'autre... quand, ô Dieu! après tant d'années je n'y puis encore y songer sans épouvante. Dans l'ombre, là en face de nous... se dressa la figure menaçante de mon père. Je me pressai contre l'épaule d'Olivier. Je crus que nous allions mourir. Oh! si la terre m'eût écoutée à ce moment, elle se serait ouverte pour nous engloutir Olivier et moi. Il n'en fut rien, hélas!

— Ma fille, la tête appuyée sur l'épaule d'un inconnu, s'écria mon père.

Olivier s'était dressé noblement et expliquait tout à mon père qui l'écouta froidement. Puis il m'arracha rudement des bras de mon malheureux ami, malgré nos supplications. Ah! qu'avions-nous donc fait, étions-nous si coupables, pour nous séparer ainsi. Je crus que j'allais mourir... mon père m'entraîna.

— Viens, dit-il. Je me détournai pourtant et je vis Olivier qui me tendait les bras avec désespoir. Et sa figure, que j'entrevis dans l'ombre, si pâle, si bouleversée, sa pauvre figure

que j'aimais tant, et que je ne devais plus revoir... Un cri s'échappa de moi malgré ma volonté et je perdis conscience de tout.

Pendant des semaines je n'eus conscience de rien, une fièvre ardente me tenait délirante dans mon lit. Puis, quand la vie de nouveau circula en moi... Olivier n'était plus à son côté! et jamais, jamais je ne l'ai revu! Il a été mon seul, mon grand amour...

Grand'mère se renversa dans son fauteuil et je crois que des larmes ont glissé de sa paupière... Le rouet de nouveau cessa de chanter et les grands rouleaux de laine blanche s'immobilisèrent dans ses doigts. Ses yeux fixés au loin, semblaient revoir la grande route verte, le soleil déclinant et le beau jeune homme sur l'épaule duquel elle se penchait! Je vis que nous n'étions plus seules dans la grande chambre... que l'ombre de jadis, la silhouette de l'aimé était mystérieusement revenue près de Grand'mé.

Je mis un baiser sur le front d'ivoire et je me glissai doucement hors de la chambre, car il en est des souvenirs comme des morts, ils sont sacrés! il ne faut pas les troubler.

Emma Gendron.



FIN



L'AME DES FOULES

Le "Rousskoïe Slovo" affirmait récemment que la révolution russe était sortie des trop longues et trop fréquentes attentes imposées au peuple devant les boutiques d'alimentation. Parqués en interminables colonnes le long des trottoirs, les acheteurs impatients s'agrippaient, s'irritaient et s'encourageaient mutuellement à la révolte. La sagesse des nations a eu tort de prétendre, selon une formule assez troublante au point de vue purement anatomique, que "ventre affamé n'a pas d'oreilles": la faim n'a pas rendu sourdes aux excitations de leurs voisines les ménagères de Pétrograd ou de Moscou qui battaient la semelle pendant des journées entières au seuil des magasins de comestibles. Elle n'a fait, au contraire, que rendre leur ouïe plus fine lorsque retentirent les appels au soulèvement.

Il n'est jamais prudent de laisser les mécontents faire queue. "In cauda venenum!" Le "monôme" est une des formes de l'agglomération humaine les plus dangereuses pour le maintien du bon ordre et de la discipline. On a étudié de près la psychologie des foules: on n'a pas suffisamment approfondi les problèmes de la physiologie. Il y aurait toute une science à fonder sur l'observation des différents phénomènes d'agglutination de la cellule anthropomorphe et de ses réactions variables, selon la forme qui lui est imposée.

La foule n'a pas, en soi, une consistance plus grande que l'air ou l'eau. A l'état normal, elle glisse et s'écoule facilement dans les artères de nos villes. Pourtant, comme ces deux éléments, elle peut avoir une tension plus forte ou éprouver les effets violents d'une vitesse acquise: la foule, répandue en nappe, est aussi redoutable qu'une marée ou qu'un coup de vent. Mais elle n'atteint son maximum d'énergie que par la canalisation tubulaire et la captation: elle est alors irrésistible comme le courant resserré dans un conduit ou comme une colonne d'air comprimé. C'est cette hypertension inquiétante que détermine le tassement rectiligne et filiforme d'une traction d'humanité. Dès que la foule est amenée à prendre l'apparence d'un serpent ou d'un cordon Bickford, elle devient dangereuse.

L'homme dont l'horizon est limité à la nuque de son voisin et qui sent les yeux d'un autre homme fixés sur la sienne, tombe dans une sorte d'hypnose qui lui enlève une partie de son libre arbitre. Solidement encastré dans la masse dont il suit tous les mouvements, il n'est plus qu'un des anneaux d'une chaîne bien soudée. Il en subira tous les chocs, les tiraillements, les secousses et se pliera à toutes ses inflexions. Il deviendra bon conducteur d'électricité, sera traversé sans résistance par tous les fluides et les courants avec lesquels l'extrémité

de la chaîne sera en contact. L'ordre d'émission parcourra ce circuit avec une vitesse foudroyante et y déterminera les phénomènes de galvanisme les plus singuliers.

Il ne faut donc pas s'étonner outre mesure d'avoir vu jaillir l'arc voltaïque dans les rues des grandes cités russes où traînaient si imprudemment tant de fils conducteurs mal isolés.

Mais une particularité nous frappe dans les récits qui nous sont faits de ces interminables investissements des boutiques. Ludovic Naudeau nous a appris que les boucheries, les laiteries et les boulangeries n'étaient pas seules assiégées: les convoitises les plus ardentes se déchainent, paraît-il, devant les vitrines des marchands de cartes à jouer! C'est aux portes de ces magasins que la foule consent aux plus longues attentes.

Depuis la révolution, la passion du jeu s'est, en effet, emparée du peuple russe. Le premier acte de ces citoyens libres a été d'aliéner leur liberté toute neuve entre les mains du tyrannique dieu Hasard. Ses verdicts aveugles, ses sautes d'humeur, ses faveurs et ses cruautés enchantent ces nouveaux affranchis.

Qui nous dira les causes obscures de la fascination exercée sur ce peuple douloureux par la souveraineté du tsar de coeur? Quel philosophe nous expliquera les fondements secrets de cette religion nouvelle qui est venue immédiatement prendre la place laissée vide par l'ancienne?

Est-ce le besoin de mystère et de surnaturel qui intéresse si passionnément ces âmes nostalgiques à la troublante magie des nombres? Est-ce, tout simplement, pour oublier les tristesses de l'heure présente que cette foule recherche cette distraction ab-

sorbante qui l'empêche de rêver? Est-ce pour aider le destin à niveler les fortunes et à faire circuler plus activement les richesses que les pauvres gens de là-bas coupent si frénétiquement le manillon second? Ou est-ce, enfin, pour affirmer le doux scepticisme où les ont conduits tant de méthodes infaillibles décevantes, et tant de systèmes brevetés inefficaces que ces désabusés manifestent une foi si touchante dans la sagesse du hasard?

— 0 —

L'HUILE DE LIN

L'huile de lin est devenue un article à peu près indispensable pour un bon nombre d'industries qui l'emploient à différents usages, soit épurée, traitée chimiquement, préparée ou cuite. Elle entre dans la composition de la peinture, de l'encre d'imprimerie, du linoléum, du savon, de la gomme élastique, de vêtements imperméables, etc.

On extrait l'huile de lin des graines de la plante. Lorsque les graines ne sont pas parfaitement mûres, l'huile exprimée contient une substance gluante, pâteuse, et de l'eau, mais lorsque les graines sont arrivées à maturité, l'huile est limpide, légèrement colorée et brillante, la meilleure huile s'obtient de graines ayant été emmagasinées quelques mois avant que d'être livrées au pressoir.

L'huile de lin s'obtient de deux façons.

1° A froid. — Les graines sont concassées, broyées ou moulues sans être chauffées, puis pressurées. L'huile que l'on obtient ainsi est de première qualité; en Russie et en certaines parties de l'Europe on s'en sert pour la cuisine et les besoins de la table.

2° A chaud. — Comme pour l'extraction de l'huile à froid, les graines sont concassées, broyées ou moulues, mais avant de les livrer au pressoir on les fait chauffer. L'huile obtenue de cette façon est de couleur foncée et d'un goût désagréable, mais le rendement est de 28 pour cent, alors que, à froid, on n'obtient guère que 20 pour cent.

Le résidu en tourteau est une excellente nourriture pour les bestiaux. Ce résidu contient une proportion de 87 pour cent de substances digestibles et ses proportions nutritives sont de moitié supérieures à celles du foin.

L'huile de lin dont se servent les artistes peintres pour délayer leurs couleurs doit être aussi blanche que possible afin de ne pas nuire à la délicatesse des teintes. Dans ce but l'huile est épurée à l'aide de produits chimiques, seulement ou en la soumettant à l'action des rayons solaires.

Lorsqu'on l'épure avec l'aide des rayons solaires, l'huile est déposée dans des bonbonnes de verre d'une contenance de 4 gallons et demi, dans lesquelles on a versé cinq ou six pintes d'une dissolution de sulfate de fer. Les bonbonnes sont exposées au soleil et agitées au moins une fois par jour. Ce procédé a le défaut d'être plutôt lent, mais par contre, le résultat est toujours bon. On peut accélérer l'opération en ajoutant une certaine proportion d'alcool.

En Angleterre et au Japon, on remplace les bonbonnes par des récipients de forme cylindrique dans lesquels l'huile est déposée sur une épaisseur d'environ deux pouces. Ces récipients sont munis d'un couvercle en verre.

Quant aux procédés entièrement chimiques nous n'entreprendrons pas de les décrire, car ils n'offrent à vrai dire qu'un intérêt relatif.

Pour rendre l'huile de lin plus siccatrice, on la fait bouillir avec du bioxyde de manganèse ou de la litharge. On obtient ainsi un produit que l'on nomme huile cuite.

—o—

DROUET ET NAPOLEON

Si Napoléon n'aimait pas à voir danser le jour de la mort de Louis XVI, du moins appréciait-il à leur juste importance les conséquences de l'événement. Comme il traversait en 1805 Sainte-Menehould pour gagner l'Allemagne, il fut harangué par Drouet, l'ancien maître de poste de Varennes, devenu entre temps, député aux Cinq-Cents, puis sous-préfet de Sainte-Menehould.

L'empereur regarda quelques instants son fonctionnaire, puis lui dit en substance et avec une certaine satisfaction: "Monsieur le sous-préfet, vous avez été la cause d'un grand changement; grâce à vous, bien des choses sont arrivées."

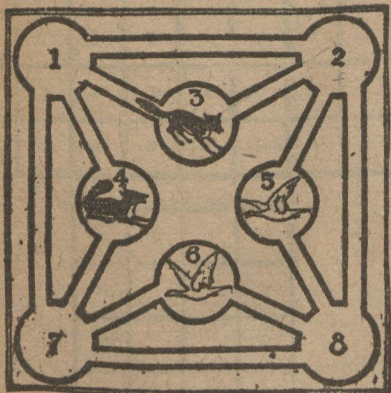
De mauvaises langues assurent aussi qu'après son mariage avec Marie-Louise, Napoléon déclarait parfois ne pas vouloir partager les malheurs de son oncle. On pensait d'abord au cardinal Fesch, et il fallait un peu de réflexion pour se souvenir que, Marie-Antoinette étant soeur de François II d'Autriche, Marie-Louise était sa nièce et Napoléon... son neveu. L'oncle en question était Louis XVI.

Nouvelles récréations

I.—LES RENARDS ET LES OIES

Problème

C'est un jeu de patience des plus amusants. On commence par supposer qu'une oie en gaité est aussi intelligente qu'un rusé renard, et qu'elle peut échapper à son ennemi. Pour arriver à ce résultat il faut faire mouvoir à tour de rôle, les renards et les



oies, d'abord un renard, ensuite une oie d'un cercle à un autre, et il faut arriver au moindre nombre de mouvements possible pour renverser leurs positions, de façon à ce que les oies occupent les cercles 3 et 4 et les renards prennent leur place dans 5 et 6

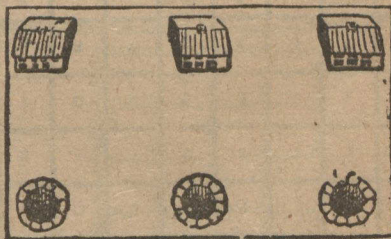
Solution

Voici la suite des mouvements requis: Renard, 3 à 2; oie, 5 à 8; renard, 4 à 1; oie, 6 à 7; renard, 2 à 5; oie, 7 à 4; renard, 1 à 7; oie, 8 à 2; renard, 7 à 6; oie, 2 à 3.

II.—LES TROIS PUITIS

Problème

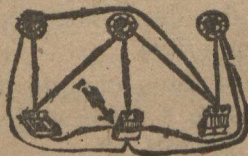
Les trois propriétaires des trois maisons ci-contre ont le droit de puiser de l'eau dans les trois puits, selon leur fantaisie. Or, tous trois veulent avoir de l'eau des trois puits. Com-



ment disposeront-ils leurs tuyaux d'approvisionnement pour arriver à ce qu'ils ne se rencontrent pas et ne croisent pas?

Solution

La vignette C s'explique par elle-même. Un des propriétaires passe son tuyau sur la maison de son voisin, mais ce n'est pas contraire aux règles du jeu.



III.—LES CARRÉS LITTÉRAIRES

Problème

U	I	L	M	E	T	A	X	U	I	L	T	O	N	C	V	A	A	T
F	H	T	G	R	V	L	O	I	N	U	I	V	E	S	A	S	P	
C	D	S	R	L	I	I	Y	U	I	G	O	H	I	N	V	I	S	
S	E	R	T	U	I	G	A	R	T	E	S	O	Z	L	V	N	L	O
I	S	L	A	A	L	I	Q	P	U	V	B	N	I	E	S	I	N	I
R	E	R	Z	I	Y	O	I	U	P	G	A	A	F	G	R	T	U	L
T	R	A	E	M	A	T	H	T	A	E	R	T	U	I	O	R	A	E
R	A	C	U	H	A	E	R	T	U	O	P	M	L	F	H	V	C	E
R	E	T	F	B	N	O	P	I	U	R	V	D	I	P	M	I	O	Y
A	Z	E	D	S	C	V	B	N	O	I	T	U	O	L	L	A	E	F
E	R	T	G	B	N	C	V	S	Z	O	I	P	Q	U	E	T	V	O

12	1	10	3
2			11
7			5
6	8	4	9

6	5	10	2
9			11
7			12
8	4	1	3

VIGNETTE D

Placer les deux carrés situés au-dessous du grand rectangle, sur celui-ci, de telle sorte que chacune des cases numérotées des deux petits carrés se trouve sur une lettre.

Prenez d'abord dans chaque carré la lettre numérotée 1, puis celle numérotée 2, etc., jusqu'à 12.

Si vos carrés sont posés au bon endroit, les lettres ainsi notées lues dans l'ordre donneront, pour un des carrés, le nom d'un grand écrivain français; pour le second, les noms de deux de ses principaux personnages de théâtre. (Il est bien entendu que les 4 petites cases blanches ne comptent pas.)

Solution

U	I	L	M	E	T	Y	X	U	I	L	T	O	N	C	V	R	A	T
F	H	T	G	R	V	B	O	L	M	N	U	I	V	R	S	A	S	P
C	D	S	R	U	I	T	Y	U	J	G	O	R	I	I	N	M	I	S
S	E	R	T	U	I	O	A	E	T	E	S	O	Z	I	V	N	L	O
T	S	B	A	A	U	I	O	P	U	V	B	N	R	E	S	Z	N	
R	E	R	Z	I	V	O	I	U	F	G	A	A	F	G	R	T	U	I
T	R	A	E	M	A	T	H	T	A	E	R	T	U	I	O	R	A	E
R	A	C	U	H	A	E	R	T	U	O	P	N	L	F	H	V	C	E
R	E	T	F	B	N	O	P	I	U	R	Y	U	I	P	M	I	O	Y
A	Z	E	D	S	C	V	B	N	O	I	P	U	O	L	L	A	E	F
E	B	T	G	B	N	C	V	S	Z	O	I	P	Q	U	E	T	V	O

12	1	10	3
2			11
7			5
6	8	4	9

6	5	10	2
9			11
7			12
8	4	1	3

VIGNETTE E

Sur le grand rectangle, de gros traits indiquent les places où devaient être posés nos deux petits carrés.

En opérant comme nous l'indiquions, on trouve les noms de

BEAUMARCHAIS

et de deux personnages d'une de ses pièces célèbres

FIGARO et BAZILE

IV.—LES NOMS ACCOUPLES

Problème

Lisez les mots ci-après:

RAONVCUEIPEGOELIOT
VORRODAAUXNECLN
ABEMENOSUIDARL
MACRANOLENBIFE
NEVECHDHOEE
KHEAMTAHSEAELRPES

Ces noms plutôt bizarres en renferment chacun deux en réalité. Mais ces deux noms ont ceci de particulier qu'ils ont un rapport étroit entre eux et que lorsque nous en prononçons un, l'autre vient aussitôt à l'esprit (par exemple: DAGUERRE, PHOTOGRAPHIE). Nos lecteurs auront donc à reconstituer ces noms mélangés deux à deux.

dans la question posée à nos lecteurs.

CUVIER, PALEONTOLOGIE

Solution

Nous donnons, ci-après reconstitués, les noms qui étaient accouplés

ROLAND, RONCEVAUX

RABELAIS, MEUDON

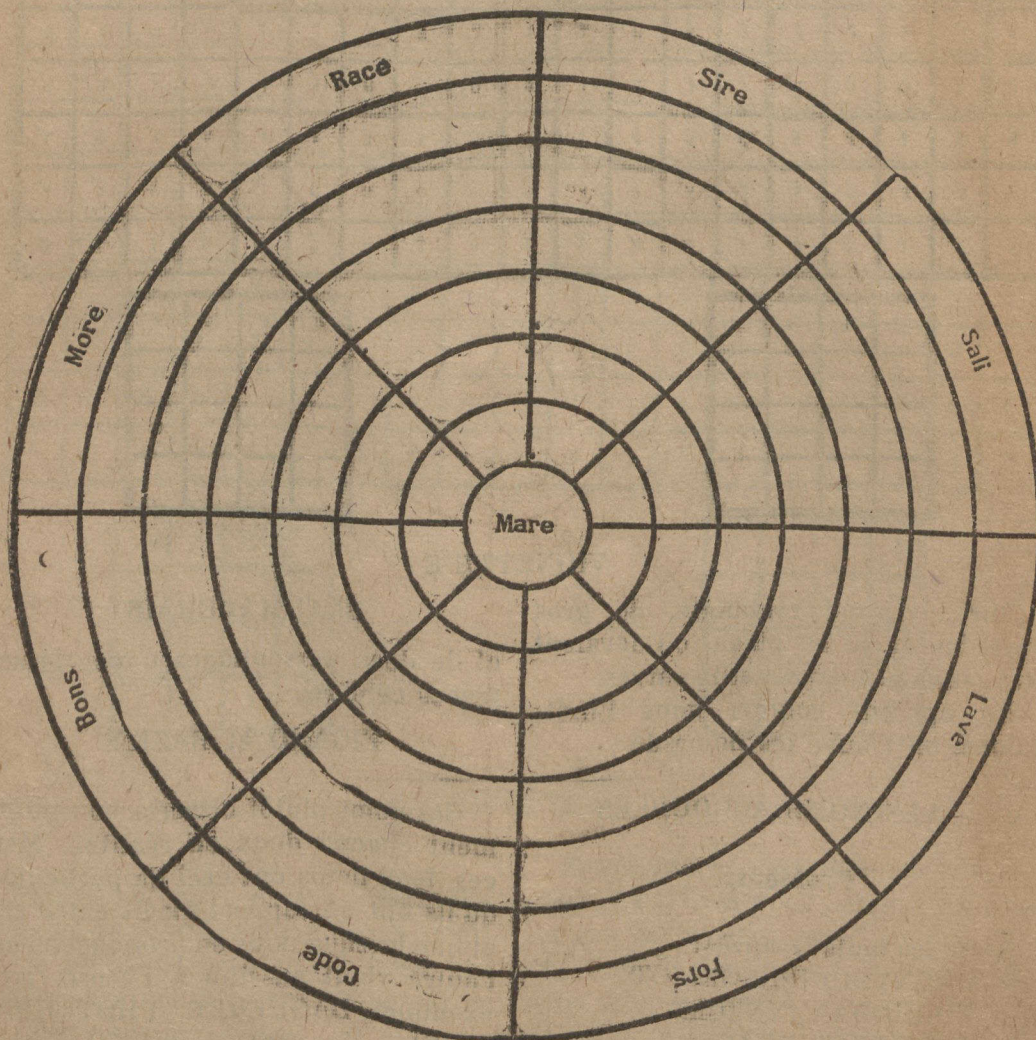
FENELON, CAMBRAI

ROCHE, VENDEE

SHAKESPEARE, HAMLET

V.-LE JEU DES TRANSFORMATIONS

Problème



VIGNETTE F

Voici huit mots, inscrits dans le plus grand cercle, et un seul mot inscrit au centre. Il s'agit de modifier sept fois chacun de ces huit mots, en ne changeant à chacun d'eux, chaque fois,

qu'une seule lettre, de façon qu'ils se transforment peu à peu tous en celui du centre. Chaque mot nouveau devra être inscrit au-dessous du mot primitif d'où il est sorti, et cela jusqu'au centre.

Solution



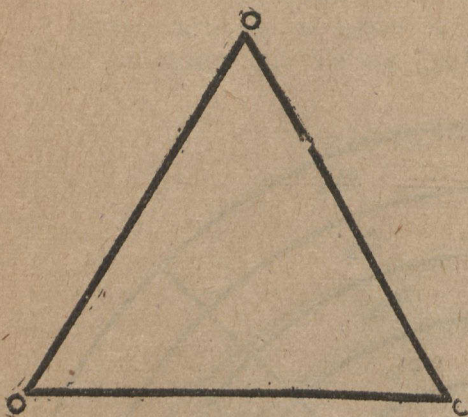
VIGNETTE G

Notre figure ci-dessus indique d'une façon précise comment de huit mots différents on pouvait arriver par transformation successives d'une let-

tre au mot unique: "mare" qui est au centre. Il y avait plusieurs solutions possibles.

VI.—LES QUATRE STATUES

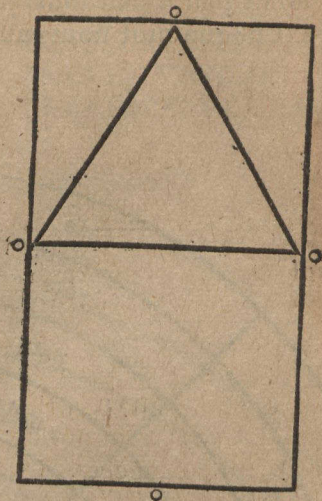
Problème



VIGNETTE H

Un propriétaire possède un bassin triangulaire aux sommets des angles duquel sont placées trois statues. Il en achète une quatrième et se propose de l'utiliser comme les autres tout en quadruplant, d'une façon géométrique et symétrique, la surface de son bassin, mais sans déplacer les trois premières statues.

Solution



VIGNETTE I

Notre dessin ci-dessus montre comment s'y prit notre propriétaire pour placer sa quatrième statue en augmentant son bassin de la façon géométrique et symétrique que nous disions.



L'expérience d'un bloc de glace

Pourquoi porte-t-on des vêtements blancs, en été?

De tous les êtres de la création, l'homme a été pourvu de vêtements variés qu'il peut changer selon la mode du jour, par nécessité ou besoin, conformément aux intempéries de la saison.

Grâce à ses vêtements, l'homme bien chaussé et bien habillé peut affronter sans être incommodé la plus forte température sibérienne.

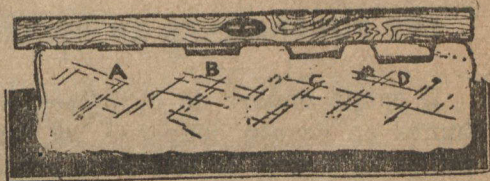
Nous voyons, au pôle Nord, les Lapons et les explorateurs résister à la plus forte pression atmosphérique d'un dur climat, vivre à l'air, aller à la chasse, explorer des contrées inconnues.

Dans les pays chauds de l'Afrique ou de l'Océanie, les naturels sont à peine vêtus, tandis que les étrangers, les européens ne portent que des vêtements blancs et des casques de même couleur pour se protéger contre les ardeurs du soleil.

C'est le costume d'été. Mais pourquoi porte-t-on des vêtements blancs plutôt que des noirs, gris ou verts, par exemple? Tout simplement parce que le blanc rejette le soleil tandis que ceux d'une autre étoffe l'attirent comme le noir ou le rouge.

L'explication nous est clairement donnée par les deux figures que représentent les deux illustrations ci-contre.

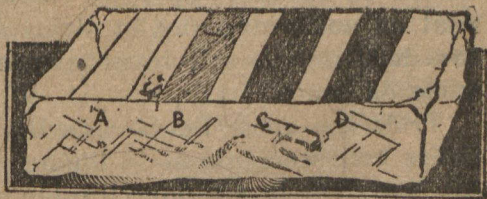
Par la première, nous voyons un bloc de glace, mis au soleil, après l'avoir recouvert de morceau d'étoffe de différentes nuances, les uns aussi longs et larges que les autres et de la même épaisseur.



Bandes d'étoffe de différentes nuances recouvrant le bloc de glace.

La lettre A représente une bande d'étoffe blanche; B, une jaune; C, une rouge et D, une noire.

Par la deuxième figure, nous voyons le même bloc de glace qui, après avoir été exposé pendant un certain temps à l'action du soleil, dans les conditions mentionnées plus haut, s'est effondré partiellement, mais dans des proportions différentes.

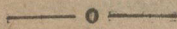


Le même bloc, après avoir été exposé au soleil, démontre par des proportions différentes l'action du soleil sur les parties de glace recouvertes.

Ainsi, D, étoffe noire, a diminué de plus d'un pouce; C, le rouge, d'un demi-pouce; B, couleur jaune, a légèrement fondu, tandis que A, couleur et étoffe blanche, est restée presque intacte.

Ceci veut dire que le blanc rejette le soleil tandis que la nuance d'une autre étoffe l'attire et y entretient la chaleur.

La raison de la supériorité des vêtements blancs, en été, se trouve donc toute expliquée.



LES FUNÉRAILLES EN GRECE

Il existe encore de curieuses coutumes en ce qui concerne les funérailles en Grèce. En tête de la procession funèbre marche un jeune homme, qui porte le couvercle du cercueil décoré d'étoffes pourpres, de fleurs et d'oripeaux.

Suit la foule qui porte des cierges et des bannières de deuil. Vient ensuite le prêtre, qui doit présider la cérémonie et finalement le cercueil découvert.

Le défunt est vêtu en habit de fête. Les citoyens portent des habits noirs et des gants blancs tandis que les officiers de l'armée et de la marine sont en uniforme complet et les dames habillées de soie blanche recouverte de fleurs.

Trois ans après l'enterrement, on retire les ossements de la tombe, on les lave dans le vin pour les déposer dans la "maison des ossements". On peut encore voir des rangées complètes de sacs contenant les restes des morts dans le cimetière d'Athènes. Chaque sac contient un numéro d'en-

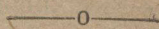
registrement pour permettre l'identification des disparus.

Dans presque toutes les maisons visitées par la mort, on brise une cruche sur le seuil de la porte au moment du départ du cortège funèbre.

Dans l'île de Corfou, la maison n'est pas balayée pendant trois jours, après les funérailles et dès le premier nettoyage, le balai qui a servi à cette fin, est immédiatement mis au feu.

Dans d'autres endroits tous les feux et lumières sont éteints, de telle sorte qu'il n'y a aucun repas de servi durant cette période.

C'est pourquoi, au dîner qui suit les funérailles, les convives sont obligés d'apporter leur propre nourriture préparée.



UN NOUVEAU PATIN A ROULETTES

Nous avons déjà publié ici même, il y a quelques mois, une certaine quantité de modèles de patins à roulettes d'inventions plus ou moins bizarres; nous y ajoutons aujourd'hui un nouveau patin qui a été inventé depuis.



Ce patin n'a qu'une seule roue de support.

Les caractéristiques essentielles de cette invention sont la monture de la roue sur un ressort et un frein à roue à l'arrière du patin.

Votre lessive sous la lentille du microscope

Comme tel, en persistant dans l'emploi des vieilles méthodes, on ne saurait donner au linge toute la durée que nous serions en droit d'en attendre.

Par ces temps de vie exorbitante, toutes les ménagères véritablement économes sont particulièrement intéressées à ce que leur lingerie leur donne un maximum de durée. Cependant, plusieurs d'entre elles ne se doutent même pas que les vieilles méthodes de lessive détériorent le linge, et jusqu'à quel point, grands dieux. Supposons qu'une nappe le toile coûte \$10, elle ne vous donnera une durée que de \$5 environ, si vous la lavez selon les vieilles méthodes, à part la dépense et le trouble de la laver ou l'envoyer au lavage à peu près 50 fois.

Mais, il y a, en plus de la question de prix et de dépense, celle de l'usure. Examinez de temps à autre le tissu, vous y trouverez des taches de gris, de bleu et de rouille, des endroits plus minces et plus clairs, des brins brisés dans la trame, voire de petits trous ne demandant qu'à s'agrandir. Bientôt, cette nappe ne sera plus celle des grands jours, et un peu plus tard, il faudra en faire des linges de rebut. Quelle perte en ces temps de vie chère!

Si, au contraire, cette nappe était lavée selon les procédés modernes, elle offrirait une durée de \$7.50 au lieu de \$5, et elle pourrait aller au la-

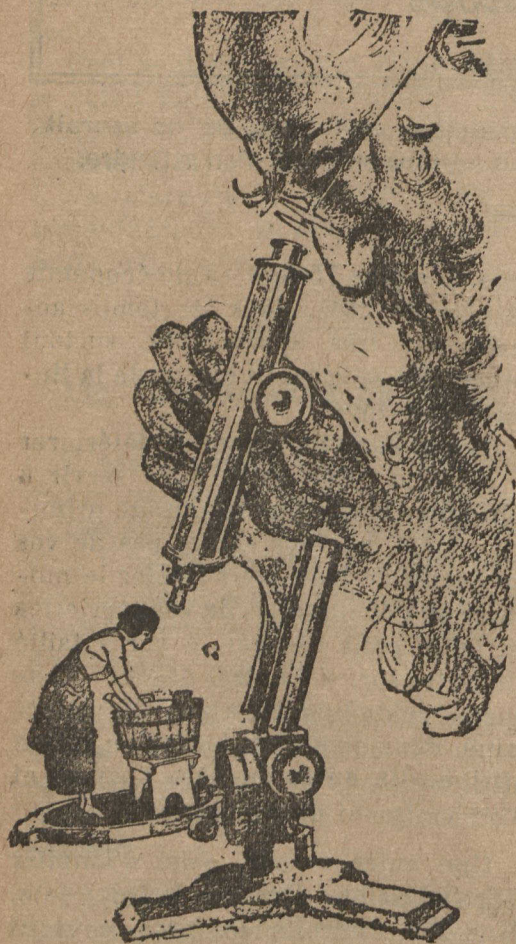
vage au moins 75 fois. Une économie de plus de 25%, dans les temps actuels, est très appréciable, surtout lorsqu'elle se répartit sur toute la lingerie d'un foyer.

Ce qui contribue aussi à détériorer la lingerie c'est de la faire servir à tout autre usage que son usage primitif. Ainsi, ne vous servez pas de vos serviettes de bain pour frotter le mobilier ou l'épousseter, de vos serviettes de table pour essuyer le verre taillé ou toutes sortes d'autres objets. Chaque pièce de lingerie a son rôle déterminé, dans un foyer; lorsqu'on lui en attribue un autre on hâte l'usure, et c'est vraiment du gaspillage.

Une autre erreur, c'est d'empiler trop longtemps d'avance le linge sale, dans des endroits sombres, souvent humides. Cela lui enlève de sa "vitalité". Souvenez-vous que les bactéries, comme les malfaiteurs, font leurs mauvais coups dans les endroits sombres et anti-hygiéniques. C'est là qu'elles se développent et rongent tout ce qu'elles trouvent à ronger. La saleté en décomposition engendre les bactéries qui s'en prennent aux tissus.

Le professeur I. Newton Kugelmass, l'un des plus savants chimistes des États-Unis, a eu la patience d'étudier

au microscope la lessive de la plupart des ménagères, et c'est de l'ensemble de ses observations qu'il a tiré les conclusions ci-dessus et bien d'autres encore.



Ainsi, il préfère voir le linge trempé dans l'eau froide que dans l'eau chaude, avant la lessive. L'eau chaude coagule les matières albumineuses, tandis que l'eau froide les sépare entièrement du linge. Si l'on met du savon dans ce premier "trempage" on s'expose à faire prendre plus d'adhérence aux taches. L'eau naturelle contient des matières minérales dissolvantes. Si elle est trop dure elle décompose mal le savon du lavage qui

se fixe au linge par placards irréguliers et plus ou moins consistants et épais. Cela rend le linge plus raide comme empesé, et sous l'effet des rayons solaires, il prend plus tard une teinte grisâtre. Ces placards restent bleus, après le passage au bleu, parce que le tissu épaissi en reste imprégné. L'emploi trop abondant de l'amidon raidit aussi le linge et fait des taches disséminées çà et là. Ceci est pire encore pour les lainages que pour les cotonnades, car les parties gélatineuses adhèrent dans les pores du tissu et sont difficilement délogeables.

Le meilleur moyen d'obvier à tout cela et qui constitue vraiment la méthode moderne, c'est de se servir d'eau préparée. Cette préparation est facile. Ajoutez environ un once de soda en poudre, trois onces de soda à laver, quatre onces de borax ou une demie-chopine d'ammoniaque dans une cuve d'environ dix gallons d'eau d'à peu près dix degrés de densité. Cette préparation a pour objet de précipiter les principes minéraux nuisibles contenus dans l'eau. Laissez reposer l'eau, et lorsque l'eau limpide est à la surface redevenue calme, après le mélange, c'est le temps de verser doucement cette eau préparée sur la lingerie contenue dans la cuvette à laver.

Une livre de soda en poudre fera le travail de trois livres de soda en cristaux. Méfiez-vous des savons trop colorés, car leur couleur est destinée à cacher les matières trop caustiques qu'ils contiennent. Telles sont quelques-unes des précautions recommandées par un chimiste ayant en vue l'économie rendue nécessaire dans les ménages, par les conditions de vie si difficiles que nous avons à traverser présentement.



Vous qui dormez, ouvrez, de grâce!
 Nous sommes ceux qui passent
 Et qui jamais ne reviendront.
 Nous sommes ceux de la besace
 Et du bâton!

Ne dites pas: "Venez demain!"
 Car nous suivons un long chemin
 Qui ne revient pas sur lui-même,
 Et nous n'avons laissé personne
 Qui nous regrette et qui nous aime
 Et nous attende à la maison.
 Mais nous voyons ceux qui demeurent;
 Celui qui passe et marque l'heure;
 Celle qui cause sur le seuil;
 L'homme qui gronde et l'enfant qui pleure;
 Celui de la charrie et celui du cerueil..
 Ouvrez! Et, plus tard, vous aurez souvenances
 De ceux qui frappent dans la nuit!

Mais jamais ne verrez que la lune qui luit
 Fait de nos mains des mains très grandes,
 Et de nos pauvres houppelandes,—
 Des fantômes de toutes sortes,
 Sur le bois cloué de la porte.—
 Ouvrez! Voici le coq qui chante!
 Et les étoiles vont pâlir.
 Ouvrez un instant l'auberge à notre vie errante;
 Nous allons repartir,
 Notre halte, ici-bas, n'est qu'un repos d'une heure,
 Et ceux qui passent, cette nuit,
 Jamais ne reviendront frapper à ta demeure;
 L'Eternité les suit!

(1) Né à Gand, en Belgique, en 1862, Grégoiremes on sent courir comme un frisson de détres-
 Le Roy a publié trois volumes de vers, à se et de mort. Cependant, ce n'est pas un décon-
 Bruxelles, depuis 1889, et dans tels de ses poérage; il croit au progrès de l'Humanité!

Ce qu'il faut faire pour arriver .. au progrès



Si vous examinez attentivement la vignette ci-contre, vous en dégagerez vite tout l'enseignement qu'elle contient. Cette chaîne d'êtres humains, depuis le vieillard jusqu'au tout jeune enfant, c'est l'image des généra-

tions qui se succèdent, s'acheminant toutes, en suivant une même route, sans déviations, vers un but immuablement le même.

C'est la vivante image de la tradition, de l'habitude, de la routine, de

moutonnerie”.

Le tout jeune enfant de gauche, à moins qu'une circonstance indépendante de sa volonté ne survienne, posera infailliblement ses petits pieds hésitants sur les traces de celui qui le précède, et il en est ainsi pour chacun des personnages de cette illustration. Chacun marchera, agira et pensera comme son devancier, parce qu'il est plus facile de trouver une direction toute tracée, et moins pénible de ramasser un cliché que de créer de nouvelles formules.

En regardant cette image, ne vous vient-il pas à l'esprit cette réflexion mentale: "Si j'étais à la place du jeune homme placé en avant du cinquième enfant, à partir de la gauche, je ne continuerais pas dans cette voie toute tracée et trop facile, dont je connais déjà l'aboutissant. Je ne suivrais pas aveuglément mon prédécesseur, et au lieu de regarder à ses pieds, je regarderais plutôt en haut, ou de chaque côté, choisissant mon propre sentier, tâchant de le rendre plus facile à ceux-là qui me suivraient, et qui, à leur tour, feraient comme moi, jusqu'au perfectionnement souhaité, jusqu'à la réalisation d'un idéal entrevu."

N'est-ce pas ce que parfois vous avez eu envie de vous dire, mais que vous n'avez pas osé mettre en pratique, par la force de l'habitude routinière ou par la crainte de vous singulariser?

Souvenons-nous bien que les peuples de lumière sont ceux qui ont su fouler aux pieds l'éternelle routine.

— o —

LA VILLE LA PLUS ORIGINALE EN EXISTENCE

Il n'existe certainement pas de ville plus originale que celle que l'on trouve sur les bords du lac Huron.

En effet, imaginez cent trente huttes construites en bois et montées sur des roues, et vous aurez l'idée de ce village ambulante, qui au temps propice, est transporté sur la couche de glace qui recouvre la baie de Saginaw.

La population de cette ville, qui n'a pas encore de nom, est de 500 personnes. Chaque hutte qui est pourvue d'ustensiles de cuisine, de lits suspendus et d'un poêle est occupée par trois hommes, qui se livrent, grâce à un procédé spécial, à l'industrie du poisson.

Au centre de chaque hutte, on fait un trou qui est aussi pratiqué dans la glace. Un des pêcheurs prend un poisson vivant de la tribu du hareng et après l'avoir attaché à une ficelle, le plonge dans l'eau.

Le poisson s'enfonce dans l'eau aussi vite qu'une flèche jusqu'au moment où il est retiré au moyen du fil. Alors il est suivi par une foule de perches ou autres poissons, désireux de se partager la proie.

Tout près de l'ouverture se tient un deuxième pêcheur, harpon à la main, qui attend les hardis visiteurs. A leur arrivée, ils sont reçus à coups de dard, et sont pris immédiatement.

De cette manière, il est assez commun de compter deux cents poissons captifs, à chaque soir, dans chacune des huttes.

L'apparence la plus étrange de ce village est remarquable le soir, lorsque les habitants attirent le poisson au moyen de torches, sans avoir recours à l'appât utilisé durant le jour.

L'ouverture de la chasse et la moralité des bêtes

Septembre! L'ouverture de la chasse! Parlons un peu de nos vieilles connaissances, les bêtes, et voyons un peu ce qu'elles n'ont pas fait pour être ainsi injustement traquées par les hommes méchants:

.....
 "Certes, les bêtes n'ont point eu, jusqu'à Kipling, à se louer de la littérature des hommes. La superbe antiquité les a méconnues. Le moyen âge les a calomniées. Dans sa multiple épopée Renart s'est complu à montrer, sous le masque des quadrupèdes, les pires instincts de notre espèce, la fourberie, la rapacité, tous les péchés capitaux, et les violences de la société féodale, et les revanches haineuses et joyeuses des petites gens. La Fontaine, qui fut, en dehors de sa famille (un bon homme et suivait des enterrements de fourmis, continua la tradition maligne de nos ancêtres: tous les premiers rôles de sa comédie animale témoignent d'une moralité déplorable. Le lion lui-même, quand il préside sa Haute-Cour, au temps de la Grande Peste, s'abreuve d'iniquité comme de belle eau claire. Je sais bien que nous n'en rôtirons ni un chevreuil ni une grive de moins. Le boeuf nous donnera ses filets et le canard son foie comme par le passé. Il faut que l'homme vive, pour le bonheur et la parure du monde.

Observées dans la franchise de leur caractère et de leurs moeurs, les bêtes

peuvent donner à l'homme quelques leçons de modestie. D'abord elles sont innocentes. Elles suivent, sans le savoir, le profond précepte de la morale antique: vivre conformément à la nature. Jamais elles ne dévorent ou outragent leurs semblables. Les loups mangent les agneaux, sans doute, et même, à l'occasion, le berger: mais ils ne se mangent point entre eux. Il est dangereux pour l'homme, de rencontrer le tigre au coin d'un bois: demandez au lièvre s'il lui est plus agréable



de rencontrer le chasseur à la lisière du champ.

"Le fauve étrangle l'homme volontiers, mais seulement quand il est tourmenté par la faim, ou dérangé dans sa paix domestique. Quand une nation civilisée a soif de prestige ou de richesses, elle massacre tranquillement des troupeaux humains, et la civilisation tout entière trouve que cela est bien. La bête irritée, exaspérée par la jalousie, se ruera contre son ennemi, furibonde, l'oeil sanglant, mais

de face et loyalement, avec des coups de griffes, de cornes ou de mâchoires d'une beauté tragique. Elle laisse dédaigneusement aux hommes les rancunes honteuses, les perfides lâchetés. C'est leur honneur de ne jamais se dégrader par une vilénie.



“Moins perverse que nous, elle est peut-être plus heureuse. Elle ne connaît ni l'ambition, ni l'envie, ni l'avarice, ni l'intrigue, ni la sophistication: elle ne redoute point la mort; elle boit, sur la montagne ou dans la vallée, aux sources pures, sans les filtrer; elle ignore le mensonge et cette grande misère humaine, le charlatanisme. N'oublions pas que, avant l'apparition de l'homme et de sa douce compagne, le Paradis terrestre fut le séjour du parfait bonheur.



“Le serpent rodait à travers les pommiers, mais sans méchant dessein. Avec la première famille humaine, la souffrance morale et la tristesse sont descendues sur la terre et n'en sortiront jamais plus.

“Si parfois les bêtes sont atteintes par le chagrin et l'ennui, c'est au foyer des hommes et par contagion. Elles

paient ainsi la rançon d'une liaison dangereuse.

“Enfin, l'animal n'est jamais ridicule. Ni sa figure, ni sa démarche ne prêtent à rire. Il ne se compose point un maintien pour éblouir ses semblables ou les séduire par une grâce d'emprunt. Il demeure toujours dans son naturel. Seuls, les singes et les oies sont grotesques. Le singe a le malheur d'étaler notre caricature. Quant aux oies, elles m'ont toujours paru insupportables par la solennité de leur allure, leur clameur aigre, leurs colères puériles. Ce sont d'éncombrantes personnes.

“Elles sont une image d'idéale sottise, mais elles sont excellentes rôties, farcies et avec de la compote.”

— o —

LE TOUR DU MONDE EN UNE SECONDE

Ceci représente le faux le plus rapide de transmission, au monde, puisque cette vitesse signifie la décharge d'une bouteille de Lyede à travers une broche de cuivre de 1-16 de pouce de diamètre. Les chiffres exacts sont de 278,400 milles à la seconde.

Un homme marche quatre pieds par seconde, il court 23 pieds dans la même étendue de temps. Une mouche: 24 pieds; un patineur rapide, 38 pieds; les vagues de l'océan, 70 pieds; un pigeon vole 87 pieds; l'hirondelle, 220 pieds et le plus terrible cyclone connu, parcourt 380 pieds.

La vitesse du son dans l'air est de 1,095 pieds par seconde; le courant dans des fils de télégraphe, 7,000 milles; le courant d'induction, 11,040 milles; le courant électrique dans une armature de fils de cuivre, 21,000 milles; et la lumière, 180,000 milles.

CHOSSES QUI S'EN VONT

Titres royaux et politesse de courtisans

L'avant-dernier Shah de Perse avait un grand choix de titres honorifiques, à part celui, bien entendu, de Shah-in-Shah, ou "Roi-des-rois", ce qui n'est pas du tout la même chose que "Chat-des-chats", selon que l'entendent nos oreilles. On l'appelait donc fort poétiquement: "La Rose des délices, la Branche d'honneur, le Miroir de la vertu!"

De son côté, le souverain d'Arracan aimait à se faire proclamer: "Empereur d'Arracan, propriétaire de l'Éléphant blanc, du double pendant d'oreilles, et, en vertu de cette légitime possession, héritier non moins légitime de Pégu et de Brama; seigneur des douze rois ayant placé leur tête sous ses pieds augustes."

Très décoratif comme signature, mais un peu long, n'est-ce pas?

Dans les profondeurs de l'Afghanistan, il existe, paraît-il, un émir dont les titres et dignités sont aussi nombreux que les jours de plusieurs années mises bout-à-bout. Nous n'allons en citer que quelques-uns des principaux:

"Souverain de l'univers, créé par Dieu pour être aussi "accompli" que la pâle lune, dans son plein; dont les yeux scintillent comme l'étoile polaire; roi aussi spirituel qu'une bille

est ronde, qui, lorsqu'il se lève, rayonne sur tout son peuple, et dont les pieds épandent, sous les plantes, une odeur exquise et paradisiaque."

Si ce portrait-là est fidèle, il faut admettre que cet émir afghan n'est pas précisément de la "petite bière".

Le souverain de Monomotapa est au comble du bonheur lorsque ses courtisans se prosternent en l'appelant: "Illustre seigneur du Soleil et de la Lune, grand Magicien et très grand Voleur!"

Son dernier titre fait forcément songer à certains politiciens bien connus, amis des profiteurs.

Quant au dernier empereur de Chine qui rata si bien son coup d'état, il avait coutume de se faire appeler, au temps de sa splendeur: "Le protecteur de la religion, dont la renommée est infinie, et dont l'excellence surpasse celle de la lune; dont l'âme est épanouie comme les ailes d'un papillon et scintillante comme les astres de l'empyrée; dont les pieds, pour le nez des autres rois, sont comme les fleurs pour les abeilles; le plus noble des patrons et dieu par habitude"

Rien que ça! Excusez! Ce brave empereur céleste devait être, je le soupçonne, cousin du souverain d'Afghanistan, à cause de la manière spéciale qu'ils avaient tous les deux, de se parfumer les pieds pour les passer sous



Seigneur du Soleil et de la Lune, grand Magicien et grand Voleur.

l'organe olfactif des roitelets, leurs voisins.

D'autre part, une légende veut que les anciens souverains de Chine, aient tenu à s'humilier, en guise de politesse, lorsqu'ils écrivaient une lettre d'amour ou simplement d'affaires. Ils considéraient l'humiliation applatis-sante comme la plus grande marque possible de civilité. Il appert que l'un

d'eux ne manquait jamais de signer ainsi. "Je demeure, chère madame, la plus infime rognure d'ongle du plus humble et du plus plat de tous vos esclaves."

Et, dire que la démocratie qui se répand sur le monde est en train de tout saboter ces coutumes qui ne manquaient pas d'originalité et de "saveur"!

La royauté actuelle n'est qu'un métier

La reine Marie de Roumanie, très aimée de son peuple, donne son opinion sur cet important sujet

La reine Marie de Roumanie, à un journaliste qui lui demandait dernièrement, ce qu'il fallait faire "pour être une bonne reine", a répondu ainsi:

"Mais, c'est presque un commerce d'être reine et les principales qualités du commerce sont le courage et la courtoisie. Rire quand vous avez mal

ennuis personnels, mais à ceux de votre pays. Je ne dis pas un mot quand je constate que je ne sais pas telle chose; mais je me dérange toujours pour m'éclairer sur cette question qui m'est inconnue."

Demandez à n'importe qui, au paysan ou à l'homme politique quel est celui qui conduit la Roumanie, il vous regardera avec de grands yeux surpris et vous dira: "Mais, c'est la Reine, sans doute."

En effet, la reine, c'est l'intendante, la régente et celle qui, à tout instant, tient le pouvoir derrière le trône du roi Ferdinand.

Depuis qu'elle est venue d'Angleterre il y a près de 25 ans, elle a appris ce métier d'être reine, et elle l'est maintenant depuis cinq ans, depuis Carmen Sylva, et elle s'est fait un devoir de connaître son pays et son peuple. Elle doit venir prochainement en Amérique, peut-être au Canada.

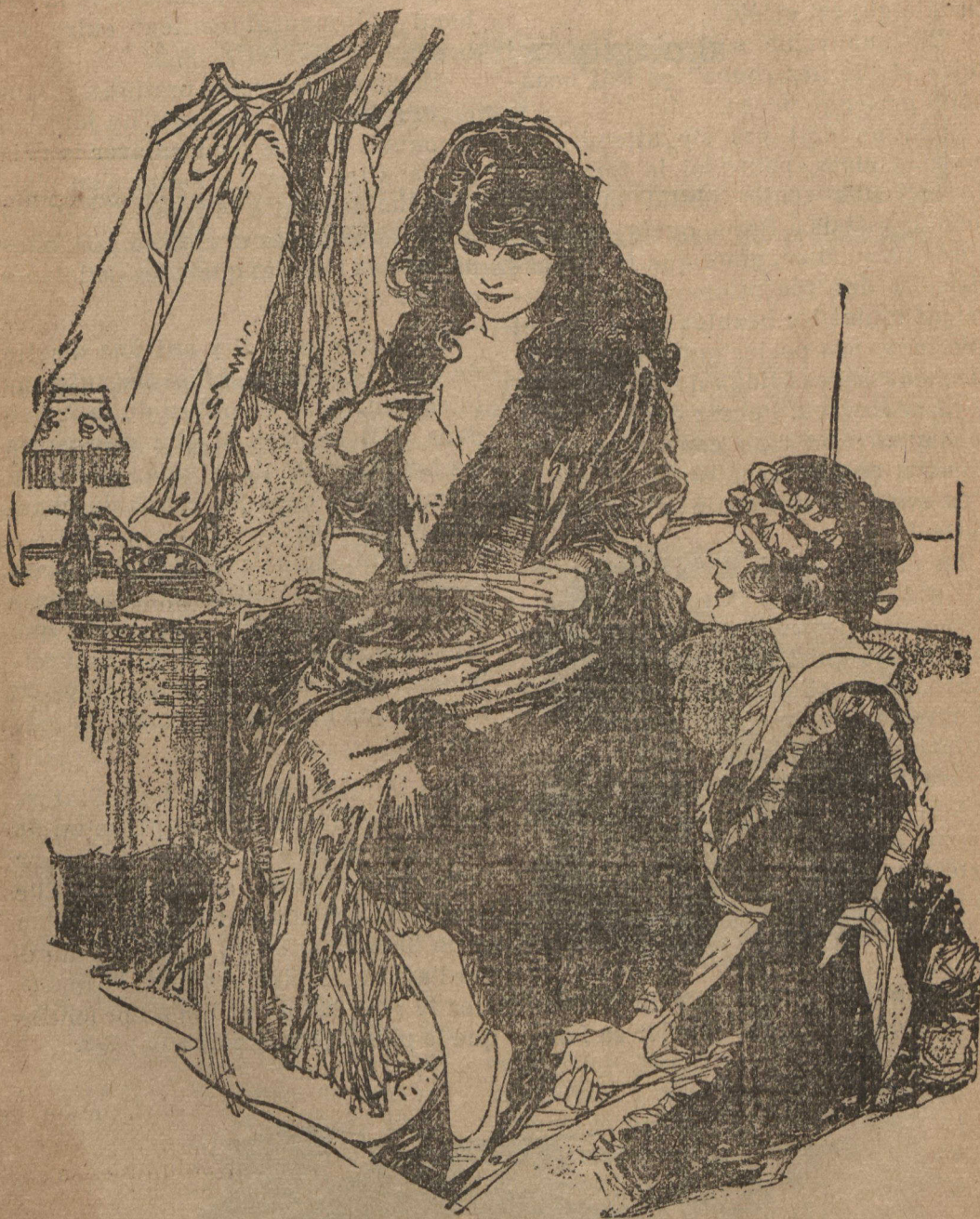
Tous les matins, avant même de terminer sa toilette, elle procède au dépouillement d'une volumineuse correspondance, et lit elle-même toutes les lettres qui lui sont adressées.

Elle aspire à être reine dans tous les sens du mot et elle est prête à en



....prêter l'oreille aux ennuyeux.

à la tête; rire quand tout va mal; rire aux bonnes comme aux mauvaises nouvelles. Intéressez-vous, toujours, aux autres. Quelque grande que puisse être votre impatience lorsque vous parlez ou que vous prêtez l'oreille à un importun ou un ennuyeux, faites-lui croire que sa conversation vous est intéressante. Ne songez jamais à vos



La reine Marie dépouille sa correspondance en se levant.

assumer les tâches comme les agréments. Quant au plaisir, elle en retire tout ce qu'elle peut, s'habille le mieux qu'elle peut pour faire ressortir sa beauté qui est célèbre.

"Si une reine sort, dit-elle, mal mise et "le nez rouge" ça fait beaucoup parler je pense.

"On ne doit pas s'y attendre de nous et alors, pourquoi le ferai-je ? Je me suis sentie plutôt mortifiée lorsque j'étais à Paris, quelques jours après l'armistice, alors que je dus assister à des réceptions où se trouvaient toutes les beautés du monde et que je ne pus porter quelques-uns de mes splendides bijoux qui ont été envoyés à Moscou. Pensez donc que j'avais quatre ou cinq couronnes, dont j'héritai de ma mère russe, et que je n'en avais pas une seule pour porter à Paris."

La preuve que la Reine veut remplir ses devoirs de la royauté est attestée par des milliers d'hommes et de femmes qui l'ont rencontrée pendant l'occupation allemande de la Roumanie. Comme garde-malade de la Croix-Rouge elle visita l'hôpital des incurables à Jassy.

A la porte de l'hôpital, le médecin interne lui fit remarquer: "Votre Majesté n'avait pas besoin de venir jusqu'ici, c'est trop dangereux."

"C'est mon devoir... ils vont mourir... c'est mon devoir" répondit la reine. Une fois entrée, la reine entendit un soldat mourant appeler sa fem-

me. Sans hésiter, la reine se pencha sur la couche de cette pauvre victime du typhus en lui disant: "Me voici" et s'agenouillant, elle embrassa le moribond qui mourut content entre ses bras.

Marie est une reine pratique. Dans cette même ville de Jassy, un jour, on manquait de bras pour enlever la neige dans les rues. Le maire s'en plaignit timidement à la reine. Celle-ci promit son concours et se mit elle-même à la tête des quelques pelleteurs qu'elle rencontra.

Un autre jour, il y eut une disette de pain. La reine mobilisa ses automobiles pour aller chercher de la farine dans tout le pays et elle réorganisa les boulangeries de la ville. Elle fit la même chose dans les crises du charbon et du bois.

"Enfant, on m'a enseigné à vivre pour les autres" dit la reine au cours de la conversation. "De sorte que tout ce que je fais, je le fais naturellement, sans effort.. Petite fille, on m'a dit que cela faisait partie du métier."

"Si la reine prend un brin d'internationalisme et se met en grève, un de ces jours, ce sera un jour pénible pour la Roumanie" disait en riant Take Jonescu, un des admirateurs de la reine et un homme que l'on considère comme l'avocat le plus profond, le financier le plus habile et l'homme politique le plus diplomate de son pays.



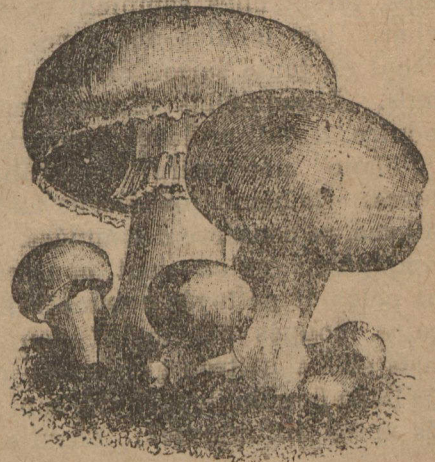
La culture des champignons chez soi

**Une culture simple, facile, profitable, n'exigeant que peu de précautions
Indispensables.**

Par leur composition chimique, les champignons offrent à l'homme un aliment à la fois agréable et très nutritif, qui peut être mis au rang des substances animales grâce à l'abondance des principes azotés qu'elles renferment. Malheureusement, on sait qu'à côté de ces principes nourrissants il se trouve, chez la plupart des espèces, une substance très vénéneuse, "amanitine ou fongine", dont la nature est encore mal déterminée et à laquelle sont dûs les empoisonnements.

Mais, il suffit, pour "désempoisonner" ou enlever aux champignons de n'importe quelle espèce, leurs principes nuisibles, de les presser fortement entre les mains pour en extraire le suc qui s'en dégage. La culture du champignon est des plus faciles. On peut en cultiver chez soi dans des cuvettes ou autres récipients, et la production est régulière, sans retards ou accidents, et toujours abondante. Vers la fin de l'été et en automne, le champignon pourrait être cultivé en plein air, mais ordinairement, et pendant toute l'année, on n'en obtient de produits certains que dans les caves ou dans les locaux sombres, où la température constante ne

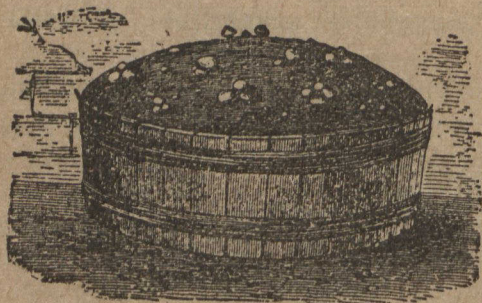
dépasse pas 86° Farenheit et ne descend pas au-dessous de 50° Farenheit. Le fumier de cheval, bien saturé de purin et renfermant une bonne proportion de crottin écrasé est ce qui



**Champignon comestible, grandeur
naturelle.**

convient le mieux pour la confection des meules à champignons. On laisse fermenter pendant un mois, puis on en extrait les corps étrangers, puis on remanie et on laisse fermenter encore une dizaine de jours, tout en arrosant cette préparation, si elle est trop sèche. Il a alors perdu son excès de chaleur; il est à demi décomposé, brun, gras au toucher, ni trop humide, ni trop sec.

Il est à point pour y planter les filaments, ou germes producteurs, ou blanc de champignons, qu'on casse en morceaux de trois ou quatre pouces, en les enfonçant dans la meule, dans des trous espacés d'un pied. Si l'on cultive en plein air, il faut couvrir les meules ou baquets, d'un lit de paille bien sèche, de quatre pouces d'épaisseur. A l'obscurité, cette précaution est inutile. Au bout de quinze jours, on visite les meules qui doivent être recouvertes de filaments blancs. Un mois après, on peut commencer la récolte, en ayant soin de combler avec du terreau, les trous formés par l'arrachage. Cette récolte a lieu tous les deux jours et peut durer pendant deux ou trois mois sur les mêmes meules qu'il suffit d'arroser de temps en temps, lorsqu'elles semblent se dessécher. Les meules des caves produisent en toute saison et plus longtemps. Lorsqu'elles commencent à produire, il faut prélever la provision de "blanc" nécessaire aux cultures futures. Ce blanc, placé dans un endroit sec, se conserve des années. Les champignons qu'on veut conserver, sont pelés et nettoyés comme à l'ordinaire, coupés par moitiés ou par quarts s'ils sont trop gros, puis jetés dans l'eau bouillante, dont ils sont retirés après dix minutes. Ensuite on



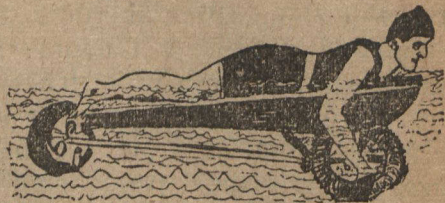
Culture du champignon, dans un baquet.

les fait bien égoutter et on les fait sécher au four. Il suffit alors de les garder dans un endroit bien sec. Voici une culture facile et profitable, même dans les villes.

— o —

BICYCLE MARIN POUR STATIONS BALNEAIRES

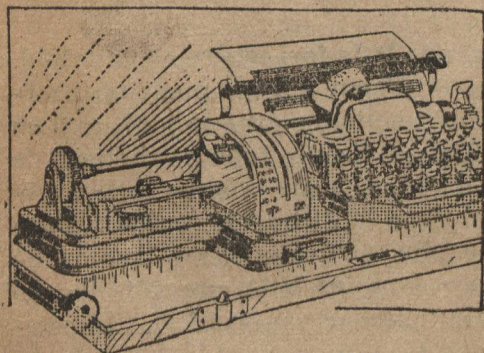
Comment désigneriez-vous l'invention ci-contre? Elle est d'un inventeur américain, et peut-être sera-t-elle fort populaire, aux plages balnéaires, l'an prochain, mais en attendant, elle manque de nom. Pourquoi ne la



baptiserait-on pas du nom de bicyclemarin? En effet, il s'agit d'une légère coque de 5 pieds et 6 pouces de longueur, sur laquelle le baigneur ou la baigneuse se couche de tout son long. Son poids suffit à la submerger de quelques pouces, ce qui lui permet de flotter tout en ayant tout le bénéfice du bain. Deux roues à engrenage sous chaque extrémité, celle d'arrière étant munie d'une hélice, reliée à celle de devant par un arbre de couche à jour, et une paire de pédales à main, ou manivelles, fixées à la rame de devant, voilà aussi simplifié que possible, tout le mécanisme de cette invention, ingénieuse permettant de se baigner à l'aise, de flotter et d'avancer ou de reculer à la vitesse désirée. La roue d'arrière est également mobile comme un gouvernail très facile à manoeuvrer avec les pieds. C'est une mécanique simple, facile à fabriquer soi-même et des plus amusantes pendant la belle saison.

NOUVELLE MACHINE POUR ECRIRE LA MUSIQUE

Un inventeur français vient de fabriquer une machine à écrire ordinaire pouvant également écrire la musique. Le clavier à écriture musicale comprend 84 touches de couleur différente des touches du clavier à écriture ordinaire, et les caractères de musique s'écrivent verticalement et non horizontalement. Le réservoir de ces caractères consiste en un tambour mobile fixé à la ligne directrice du rouleau sur lequel le papier s'enroule. Tout s'imprime d'un seul coup: la portée, les notes et tous les signes nécessaires. La combinaison de ces 84



touches permet d'écrire de la musique sur une étendue de 6 octaves et demi. La nouvelle invention n'offre pas encore l'avantage d'une grande rapidité de maniement, mais on peut, grâce à elle, écrire proprement la musique et faire un nombre restreint de copies, dans une seule fois. Ceci est une grande et sérieuse amélioration, car tant de compositeurs, maîtres de chapelle et copistes ont des manuscrits indéchiffrables. Souhaitons que cette nouvelle amélioration soit bientôt en vente chez nos principaux marchands de musique.

L'ORIGINE DU NOM DES DANSES

Un grand nombre de nos danses populaires ont des noms qui ont une origine et une signification des plus intéressantes.

Evidemment, la position prise par les danseurs a donné le nom au "quadrille", qui, en français signifie "un petit carré". Bien que la danse de campagne n'ait pas de relation avec les exercices gymnastiques rustiques, le mot "quadrille" n'est qu'une corruption de la contre-danse française, qui s'adresse à la position des couples apposés l'un à l'autre durant la danse.

Les "lanciers" tirent leur nom du fait que cette variation du "quadrille" était primitivement improvisée par une compagnie de cavaliers revêtu de leur équipement de lances, et qui pour leur propre amusement, se livraient à des exercices, lorsqu'ils étaient à cheval.

Nous avons obtenu la "polka" du mot bohémien "pulka", qui qualifiait le demi-pas, dont la gracieuse "schottische" est une variation.

Les pas courts et soutenus particuliers aux anciens peuples, donnèrent l'origine au "menuet", du mot latin "m'nus", qui veut dire: petit, moindre.

La "valse" doit son nom à son mouvement caractéristique, le "waltzen" teuton, signifiant de tourner; pour définir le mouvement circulaire des danseurs.

Les évolutions des danseurs sont décrites dans le terme "reel". Le mot "jig" vient de la "gigue française et le "breakdown" est un terme d'origine américaine.



Le jeu de "Base-Ball" à la maison les jours de pluie

Pendant les temps froids ou les jours de pluie, il est souvent difficile d'amuser la jeunesse à l'intérieur des maisons. Les jeunes garçons aiment le sport d'ordinaire, mais les jeux excitants ne sont pas à leur place au foyer. Que faire?

Le "ping-pong" a eu son temps de vogue, mais on n'en parle plus, de nos jours. Aussi, les joueurs de "base-ball" ou de "fott-ball" ont-ils l'air d'âmes en peine, les jours de mauvais temps. Un inventeur anglais vient de lancer sur le marché un jeu ressemblant à ces derniers, et qu'on peut fabriquer soi-même avec un peu d'ingéniosité. Il faut d'abord, comme le montre notre vignette, une table genre billard, c'est-à-dire à rebords, mais beaucoup plus légère, même portable. Le fond est très uni, même poli, et recouvert en drap, sur lequel on place les accessoires d'un jeu de base-ball en miniature, avec buts, etc. Il faut

aussi une bille fort légère en celluloïd. Chaque joueur a à ses pieds un soufflet qu'il actionne avec le pied, et à ce soufflet est fixé un tube permettant de diriger le vent sur la bille, lorsqu'elle vient dans la direction voulue. Il ne reste plus qu'à empêcher la bille de passer dans les buts, une fois lancée par le "pitcher" au soufflet. Les positions des joueurs sont les mêmes que sur le terrain du jeu, en plein air. Avec un peu d'exercice, on arrive à une très grande habileté, et le jeu devient des plus captivants. Il y en a qui remplacent les soufflets par leur propre souffle, mais c'est trop fatigant, en outre, qu'il est difficile d'être précis, avec la bouche et les mouvements de la tête. Vaut mieux des soufflets, et en l'occurrence, des soufflets de cheminée, peuvent faire l'affaire, pourvu qu'on y adopte des tubes assez flexibles et assez longs.

UN QUART D'ONCE DE RADIUM DANS LE MONDE

Un dernier recensement des quantités de sels de radium existant à l'heure actuelle dans les différents laboratoires scientifiques ou médicaux du globe, vient de nous montrer qu'il n'y a pas plus de 6 à 7 grammes de radium métallique dans le monde entier, soit à peine le quart d'une once.

L'industrie du radium est née en 1899 sous l'impulsion de Pierre Curie. Dans une conférence faite à la Société des Ingénieurs civils, M. Paul Besson vient de rappeler que depuis cette époque jusqu'en 1904 on put retirer de 13 tonnes de résidus de pechblende environ 2 à 3 grammes de radium qui servirent surtout à approvisionner le laboratoire des Curie.

Mais une loi autrichienne vint interdire l'exportation des minerais radioactifs de Joachimsthal. Le radium fut alors extrait en France de minerais beaucoup plus pauvres ne contenant que d'un demi à 2 milligrammes de radium à la tonne, comme les autunites, qui viennent du Portugal ou les carnotites, qui sont originaires du Colorado, alors que les résidus de pechblende contenaient de 100 à 200 milligrammes de radium à la tonne.

En ces dernières années l'Autriche n'a pas traité plus de 3 à 4 tonnes de pechblende par an, en retirant annuellement moins d'un gramme de radium.

L'Amérique et l'Angleterre ne produisent pas encore de sels de radium. C'est la France qui détient actuellement le contrôle de la production et du marché du précieux métal.

Le prix d'une gramme de bromure de radium hydraté oscille autour de \$80,000, ce qui donne au gramme de

radium métallique pur une valeur de \$156,000 environ.

Les principaux détenteurs de radium sont Mme Curie, dont le laboratoire possède de 2 gr, 6 à 3 grammes de radium, et sir Ernest Cassel, de Londres.

Le radium est d'ailleurs un élément parfaitement défini, dont un étalon a été déposé par Mme Curie au bureau international des poids et mesures, au pavillon de Breteuil.

Quant aux applications du radium, elles sont connues. En dehors de son emploi en médecine et en thérapeutique, son usage industriel se répand de plus en plus. On a pu réaliser avec ce métal des appareils permettant la mesure du potentiel d'un conducteur à distance, sans contact.

Enfin dans l'industrie de la soierie on a employé le radium pour désélectriser non seulement les fibres textiles, mais encore les organes des machines.

—o—

CURIEUX DESIRS

Vingt mille piastres devant être dépensées pour l'érection d'une statue équestre personnifiant sa propre corpulence, telle est une des conditions contenue dans le testament d'un agriculteur écossais mort il y a quelques temps.

Le monument précité doit être fait en bronze massif et représenter le donateur comme le champion cavalier à Riding Musselburgh. Une somme de \$80 par année devra être aussi dépensée pour l'entretien de ladite statue.

Un propriétaire Saxon a poussé l'originalité encore plus loin bien que

d'une manière différente. Dans son testament, il laisse à l'Empereur régnant au moment de sa mort, une somme de \$600,000 devant être dépensées au renforcement de l'armée allemande; le pauvre diable n'avait certainement pas prévu les événements!

Pour comble d'excentricité, une place spéciale doit être donnée au testament d'un officier de chemins de fer français. En effet, plusieurs années, avant sa mort, il fit planter un acacia, sur le tronc duquel il plaça l'inscription suivante: "Arbre que j'ai soutenu et redressé pendant tes jeunes années, soutiens-moi pendant ma vieillesse."

Dans son testament, il a légué une somme de \$24, comme prix d'une partie de quille devant être jouée sur sa tombe et une somme suffisante pour défrayer les dépenses d'un banquet offert à 80 de ses amis et qui devait être servi autour de son cercueil.

— o —

LES JURES EN ANGLETERRE

On sait qu'en Angleterre un accusé ne peut être déclaré coupable par le jury que si le verdict a réuni l'unanimité des suffrages. Si donc cet accusé peut gagner un juré, il lui est facile d'échapper à une condamnation. Un procès était récemment intenté, devant la Cour du Banc du Roi, à un sieur Truelove, pour un livre contraire aux bonnes mœurs:

Après le résumé du lord-chief-justice, le jury se retire. Trois heures se passent: aucun verdict. Enfin, les jurés rentrent dans la salle d'audience.

Le lord-chief-justice: Je viens d'apprendre qu'il n'y a pas de chance que vous vous mettiez d'accord.

Le chef du jury: Je ne le crois pas, milord.

Un juré: Ni moi non plus, la délibération dut-elle durer six mois. (Rires.)

Le lord-chief-justice: Naturellement, vous avez discuté complètement l'affaire, et il serait inutile de vous garder ici plus longtemps.

Le chef du jury: La majorité croit à la culpabilité; mais, ce qui nous divise, c'est la question de peine.

Le lord-chief-justice: La vraie question, en ce qui vous concerne, est celle-ci: L'accusation est-elle fondée? Vous n'avez pas à vous occuper de la peine. Si vous ne pouvez vous accorder sur les questions de culpabilité, oh! alors, vous pouvez vous retirer; mais j'espère, Messieurs, que vous ferez votre devoir.

Un juré: Je ne pense pas que l'auteur ait eu l'intention de faire un livre immoral.

Le lord-chief-justice: Je crois, monsieur, que je vous ai déjà vu dans un jury. Nous ne nous apercevons pas aujourd'hui pour la première fois, et si je me trompe ce n'est pas non plus pour la première fois que vous ne rendez point de verdict.

(A son collègue): Prenez note du nom de cet homme; qu'il ne fasse plus partie du jury.

(Au jury): Messieurs, vous pouvez vous retirer.

— o —

UN LIQUIDE POUR ETEINDRE LE FEU

Chlorure de calcium, 30 onces; sel, 5 onces; eau, 75 onces. Prenez une bouteille de forme mince et allongée et mélangez-y le tout; bouchez la bouteille à la cire. En cas d'incendie jetez la bouteille dans le feu.

LA RESISTANCE DES CANARDS CONTRE LE COURANT

Il appert qu'un navire qui aurait la forme d'un oiseau aquatique offrirait plus d'avantages, au point de vue de la résistance au courant contraire, qu'un navire aux lignes élégantes et élancées, comme ceux qu'on voit ordinairement. L'expérience a été faite récemment au Japon, par M. Tatsugora Inonya, un gradué du département de l'architecture navale, à l'université impériale de Tokio. M. Inonya fit ses expériences sur la rivière Katase, à l'aide de canards et d'oies, dont les ailes et les pieds avaient préalablement été attachés solidement avant leur mise à l'eau. Comme on manquait d'instruments appropriés



**Mesurant la résistance d'un canard
contre le courant.**

pour mesurer exactement la résistance des canards et des oies, contre la force du courant contraire, on se servit d'une balance à ressort, genre "romaine", mais très sensible. On calcula que la vitesse du courant était de 157 pieds par minute, et que la résistance du canard contre ce courant était de 0.385 livres, tandis que celle de l'oie était de 0.510 livres. Il fallait nécessairement tenir compte de l'oscillation du ressort, et chaque observation durait de 5 à 10 minutes,

avant qu'on pût réussir à dire le chiffre indiqué. Le résultat démontra clairement que pour un objet de même volume et de même poids, celui qui avait la forme d'un canard ou d'une oie était d'emblée le plus résistant.

— o —

POUR LES EXCURSIONNISTES

Un fabricant d'automobiles vient de mettre en vente une sorte de fourgon que l'on peut relier à une automobile. Ce fourgon a été inventé en vue de son utilisation pour les excursionnistes en auto.

Le poids du fourgon est de 475 livres et son prix de \$125. Monté sur roues caoutchoutées, il peut être traîné à une vitesse de 20 à 25 milles à l'heure. La caisse dont la longueur est de 5 pieds, la largeur de 3 pieds 1 pouce et la profondeur de 12 pouces, contient tous les objets et ustensiles destinés au campement.

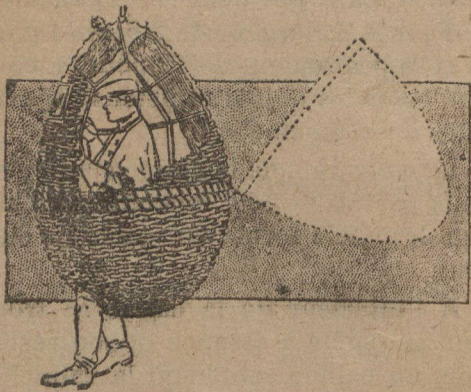
Le couvercle de la caisse s'ouvre en deux parties et, une fois abaissé, chacun des côtés forme une table de cuisine.

A l'intérieur de la caisse se trouvent un poêle à essence et son réservoir, un panier contenant la vaisselle, un récipient pour les légumes, une boîte à tiroirs pour les épicerie, différents ustensiles de cuisine et une glacière pourvue d'un réservoir pour l'eau. Indépendamment des différentes choses citées, la caisse peut encore contenir une tente pas trop volumineuse.

Cette nouvelle invention contribuera largement, nous n'en doutons pas, à faire apprécier les excursions en automobile.

POUR ATTENUER LES CHUTES DES HOMMES-OISEAUX

Dans la fable du "Singe montrant la lanterne magique", le singe n'avait oublié qu'une chose: éclairer sa lanterne. L'invention que nous illustrons ci-contre nous a fait penser à cette fable, l'inventeur ayant oublié de nous expliquer bien des choses. Ce qu'on voit de prime abord, c'est qu'il prend en pitié les aviateurs, et que pour les empêcher de se faire bobo dans leurs chutes, il leur offre un panier tressé de lames d'acier et de rottin, ayant la forme d'un oeuf. A l'intérieur de cet oeuf, il y a des matelas, et deux trous au bas pour laisser passer les jambes. Vis-à-vis les yeux, il y a une fenêtre en mica, et le panier peut s'ouvrir par la moitié pour y laisser pénétrer l'aviateur. Arrive un accident à la machine volante, que l'aviateur, tel une



tortue qui s'encarapace, rentre ses jambes, se pelotonne et attend patiemment sa rencontre avec le sol. Tout serait parfait jusqu'ici, si l'inventeur avait aussi ajouté des ouvertures pour les bras; car un aviateur manchot, ça ne doit pas bien diriger une machine volante. A moins que l'aviateur se contente de laisser le couvercle ouvert, pour conduire. Mais, advenant une chute, aura-t-il le temps de tout

refermer, avant le départ pour la terre? Aura-t-il le temps de rentrer ensuite les bras et jambes qu'il ne tient pas à faire rompre? Comment s'y prendra-t-il pour décrocher son appareil de l'aéroplane? Comment sera-t-il maître de ses mouvements, dans ce panier plus gros que lui? Ce sont là, on l'avouera, autant de points qui restent obscurs, mais du moment que le pauvre aviateur peut atterrir sain et sauf, bien que pas mal secoué, dans son panier-coquille en marmelade, c'est tout ce que voulait cet inventeur. Il n'a pas dû faire fortune avec cette invention que nous ne signalons que pour en faire voir le côté ridiculement amusant.

— 0 —

NOUVEAU PIEGE A RAT

Le rat est un animal fort défiant que l'on ne prend pas facilement au piège. Ce qui surtout rend les rats défiant, c'est de voir un des leurs attrapé; soyez sûrs qu'ils sauront éviter le piège dans lequel s'est fait prendre leur compagnon malchanceux.

La nouvelle invention qui vient d'être brevetée est fort intelligemment conçue. Le piège est ouvert aux deux bouts; quand un rat y pénètre les entrées sont aussitôt fermées, mais en même temps une autre voie de sortie est offerte au prisonnier; il s'y précipite, passe dans un autre compartiment du piège et de là tombe dans un baquet d'eau où il est vite noyé.

Lorsque l'on place le piège, on a soin, pendant quelques nuits, à l'aide d'un verrou, de le bloquer afin qu'il ne fonctionne pas. Les rats peuvent ainsi pénétrer librement et emporter l'appât. Par la suite, ils entrent en toute confiance sans se douter du sort qui les attend.

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "*Revue Populaire*" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier

certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "*Revue Populaire*". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "*Revue Populaire*".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "*Revue Populaire*", désormais à *l'abri de tous commentaires fâcheux*.

ECRIVEZ-NOUS. — Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimaux, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 1 février 1920.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque numéro on trouve :

- { SEPT ou HUIT chansons;
- { DEUX ou TROIS morceaux de piano;
- { Aussi Musique de Violon;
- { Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT :

Canada, \$2.50

— Un an. —

Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 : - : En vente partout.

Adresse : 10, rue Craig - Est,

— — — Montréal.

👉 Demandez notre catalogue de primes. 👈

LE PANORAMA**25^c le No.** dans tous les Dépôts

— ou aux Bureaux des Éditeurs-Propriétaires —

POIRIER & CIE., - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veui lez trouver la somme de \$3.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "Panorama".

Nom

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit:

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

En 30 Jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **Poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bien faisant pour la **Santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au complet \$1.00

Renseignements gratuits données sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, Boîte Postale 2740, MONTREAL.

**GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS**

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

: : **EN 25 JOURS GRACE AU** : :

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le **REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL** jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du **Réformateur Myrriam Dubreuil**. Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE

DEPARTEMENT 2, — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



LES PILULES PERSANES

de Tawfick Pacha de
Téhéran, Perso.

ont pour effet de dé-
velopper le buste, de
corriger la maigreur
excessive, de suppri-
mer le creux des
épaules et d'effacer
les angles disgra-
cieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre
la quatrième boîte de vos fameuses PILU-
LES PERSANES; l'effet est merveilleux—
j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

LE PANORAMA



est le seul grand
magazine de
"Vues Animées"
rédigé en français.
de tout le conti-
nent américain.

25c le numéro dans tous les Dépôts
et chez les édit.-propriétaires.

POIRIER & CIE,

131, rue Cadieux, - Montréal.

Pourquoi

DEVEZ-VOUS LIRE

LE SAMEDI

PARCE QUE :

chaque semaine il publie
quinze pages d'un magnifique
roman;

PARCE QUE :

l'on y trouve des histoires
sentimentales ou dramatiques
complètement inédites;

PARCE QUE :

de plus, on y lit un deuxième
feuilleton, genre détective et
très mouvementé, des articles
d'actualité, des notes instruc-
tives, quantité d'historiettes
et de mots amusants;

PARCE QUE :

le tout est illustré de
nombreuses gravures;

PARCE QUE :

pour le modique prix de
10 cents, il donne au moins
quarante-huit pages grand-
format et est un véritable
modèle de bon marché.

Si vous ne le connaissez pas
encore, essayez-en un
numéro et

VOUS SEREZ CONVAINCU.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire **"LE SAMEDI"** et dans notre publication mensuelle **"LA REVUE POPULAIRE"**.

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas **"LE SAMEDI"** ni **"LA REVUE POPULAIRE"** parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



LE LAIT *Borden's* EAGLE BRAND

TIENT LES BEBES EN SANTE

Au cours des 63 dernières années on a nourri plus de nouveaux-nés à l'aide de **Borden's Eagle Brand** (lait Borden, marque Eagle) qu'avec toutes les autres espèces de nourritures pour bébés, combinées.

La **Borden's Eagle Brand** doit être la plus recommandée parce qu'elle constitue la nourriture idéale de l'enfant, la plus rapprochée de la nature.



Demandez un exemplaire gratuit sur les soins et l'alimentation des bébés.

Borden's Eagle Brand consiste en lait avec toute sa crème, scientifiquement mélangé avec du sucre granulé, susceptible de fournir en tout temps une alimentation reconstituante pour le corps, entière, délicieuse, toujours égale sur laquelle on peut compter.

Particulièrement au cours des chaleurs **Borden's Eagle Brand** a une valeur toute spéciale pour l'enfant. Il ne cause aucun désordre organique et ne fatigue pas la digestion délicate du nouveau-né.

Chez tous les épiciers et pharmaciens

THE BORDEN COMPANY LIMITED
MONTREAL